

La CROIX-ROUSSE, brève histoire

Marc ROCHET, alias le Gone

Novembre - Décembre 2005
Janvier - Février 2006

Recueilli et mis en forme par Ch Palluy d'après les messages de la liste internet
genrhoneloire

Avant Propos

Le texte qui suit a été recueilli d'après les messages qui ont été publiés par Marc Rochet alias le Gone sur la liste de discussion internet genrhoneloire. Les titres ont été formatés pour faire un sommaire, bien inutile d'ailleurs car l'auteur en fournit un dans son dernier message.

Bonne lecture.

Table des matières

1 - INTRODUCTION.....	3
2 - L'ANTIQUITÉ.....	3
3 - Le MOYEN-AGE.....	5
4 - De la RENAISSANCE à la RÉVOLUTION.....	8
5 - De la RENAISSANCE à la RÉVOLUTION (suite).....	9
6 - Au XVII° et XVII° "la colline qui prie".....	12
7 - Au XVII° et XVII° "la colline qui prie". Suite 1 : Les Pentes.....	15
8 - Au XVII° et XVII° "la colline qui prie". Suite 2 : Le Plateau, les Pères Augustins.....	18
9 - Au XVII° et XVII° « la colline qui prie ». Suite 2 : Le Plateau, les autres maisons religieuses.....	20
10 - A la veille de la révolution.....	22
11 - La Révolution jusqu'en 1793.....	24
12 - 1793, l' "Année Terrible".....	27
13 - Quand les canuts s'installent à l'Est de la colline.....	30
14 - Que se passe-t-il à l'ouest de la colline au début du XIX° siècle ?.....	33
15 : Les rues et les traboules. 1 - Les rues du Plateau.....	34
16 - Les rues et les traboules. 2- Les rues des Pentes.....	37
17 : Les rues et les traboules. 3 – Les traboules.	39
18 - Les équipements du faubourg.....	41
19 - “ Vivre en travaillant ou mourir en combattant !”.....	44
20 - Et Guignol dans tout ça ?.....	47
21 - Quand la Croix-Rousse devient Lyon 4°.....	49
22 - La Croix-Rousse sous le Second Empire 1852-1870.....	51
23 - La Croix-Rousse sous le Second Empire 1852-1870.....	54
24 - La Croix-Rousse de 1870 au... XXI° siècle !.....	56
25 - Remerciements, Bibliographie et Table.....	59

1 - INTRODUCTION.

Il y a déjà longtemps, le 4 février 2005 exactement, une cousine, chère entre les chères cousines, m'écrivait :

"moi aussi j'aimerai bien un ptit laïus sur la Croix Rousse" (bien le bonjour Fred !).

Mais un laïus sur notre célèbre colline, même "ptit", ce n'est pas rien ! Ne sachant pas comment m'y prendre j'ai fini par en parler à notre Gone, lui qui déjà avait été assez intarissable sur la Guille, et voilà qu'il saute sur l'occasion car, vous le connaissez, il aime tant sa ville ! Alors je lui laisse la parole, voulez-vous courir ce risque avec moi ?

Cordialement.

Marc.

Bonjour les amis du Gone et les autres, me voilà qui dégringole à votre rencontre pour vous parler un peu de notre Croix-Rousse, en descendant, montez donc, vous verrez comme notre gros cailloux, il n'est pas petit !

Elle n'est pas petite non plus l'entreprise que je commence aujourd'hui car la Croix Rousse c'est une colline, la colline qui travaille mais qui a aussi beaucoup prié, une colline avec des pentes et un plateau (vrai de vrai !), une colline qui a une histoire que l'on peut faire remonter, c'est le cas de le dire, au temps d'Asterix qui est venu par chez nous, il me l'a dit, au début de notre ère...

Souvent, parmi toutes les gognandises que je vous ai racontées, j'ai flirté, oh en tout bien tout honneur, messieurs les Modérateurs, avec notre vielle colline...

Rappelez-vous l'histoire de ses ficelles, l'histoire de certaines de ses rues, celles du Clos Riondel, de la Grand'Côte, l'histoire de ses quais sur le Rhône à Saint Clair, sur la Saône à Serin où il y avait des verriers et, plus bas l'histoire du quai d'Halincourt et puis l'histoire du Bourg St Vincent, tout juste à ses pieds... et j'en oublie, c'est à croire que j'ai fait comme Larousse (pas Julie !) : j'ai semé à tout vent et comme l'aurait dit Margaret Mitchell, sous d'autres cieux, "Gone with the Wind" ! J'en entends, qui, forts comme moi en anglais, traduisent "le gone c'est du vent" et ils n'ont pas forcément tort !

Allez, il est temps d'arrêter mes gandoises pour aujourd'hui. Je vous donne rendez-vous l'un de ces jours pour un premier chapitre (je ne sais pas combien il y en aura mais donnons du temps au temps...) et là, c'est promis, je serai plus sérieux !

A la revoyure mes belins belines et peut être avant mequedi que vient !

Le Gone.

2 - L'ANTIQUITÉ

(Cela va particulièrement intéresser tous ceux qui ont trouvé des ancêtres à cette époque !)

Bonjour à tous, c'est le gone, merci pour vos messages, me revoilà !

A Lyon, il est d'habitude de tout faire commencer avec les Romains, comme s'il n'y avait rien eu avant...

Il est vrai que ces puissants colonisateurs ont laissé de très beaux restes...

Il est vrai que nos ancêtres les Gaulois, les Ségusiaves plus exactement, se sont très bien laissés "intégrer", (mais attention, ne ranimons pas une querelle que trop à la mode de nos jours !).

Il est vrai que ces Ségusiaves n'ont pas laissé beaucoup de traces, même si les journaux de ces jours derniers mentionnent la découverte d'une quantité d'amphore du côté de Vaise (Ce n'est pas

d'aujourd'hui que l'on a parfois la pépie du côté de Lyon et que l'on aime bien s'humecter le corgnolon !)

Il reste cependant que lorsque, un peu avant J-C, Lucius Munatius Plancus, qui n'était pas un gone, pose ses valises (on disait à l'époque "impedimenta") sur la colline de Fourvière, il la nomme Lugdunum ! Il reconnaissait ainsi que c'était la colline du dieu LUG, dieu gaulois de la lumière, symbolisé par un corbeau (rien à voir avec les prêtres qui l'habiteront plus tard !).

Il reste aussi que notre bonne ville n'aurait jamais été ce qu'elle fut sans la présence des Ségusiaves, cousins d'Astérix, de qui nous tenons, nous autres les gones, un certain sens de la liberté, un certain esprit frondeur mais aussi un certain humour, pas vrai ?

Quand nous regardons la maquette de Lyon au II^e siècle, exposée au musée archéologique de Fourvière, que voyons nous ?

La ville romaine, Lugdunum, magnifique, installée sur les hauteurs de Fourvière, Une grande île entre le Rhône et la Saône, l'île des Canabae où se concentrent le commerce et les entrepôts. Le confluent était alors situé juste en dessous des Terreaux !

Et un gros bourg qui va nous intéresser aujourd'hui, c'est la ville gauloise de Condate (Condate en celte veut justement dire confluent), située rive gauche de la Saône, au pied de notre colline de la Croix-Rousse.

Et ces trois unités, formant une seule agglomération (centre et banlieue !), vivaient en très bonne intelligence, profitant de leurs avantages mutuels.

Si, de Condate, la traversée vers les Canabae était aisée, le lien avec Lugdunum, quoique plus difficile, se faisait par un gué, puis certainement par un premier pont, à l'endroit de notre pont du Change. Nous avons déjà vu qu'il y avait là, sur la Saône, des affleurements rocheux, supprimés au XIX^e, facilitant passage et construction d'un pont... De là on pouvait gagner la ville haute par les chemins qui s'appelleront plus tard "Gourguillon" ou "Saint Barthélemy" : A Lyon les côtes (surtout celles du Rhône ou du Beaujolais, c'est au choix) n'ont jamais fait peur, même au Baron des Adrets qui créera bien plus tard le Chemin Neuf !

En effet, nos Romains assimilateurs, pas si fous que ça, avaient bien besoin de Condate et de ses artisans qui leur offraient les commodités de leur art. A Condate, il y avait des potiers, des verriers, des bronziers et sans doute quelques petits tisserands, ancêtres de nos canuts... on a retrouvé là une multitude de débris de poteries et des traces de fours qui devaient être alimentés par le bois acheminé par les bateaux qui naviguaient, déjà nombreux, sur notre ancienne Araris : nous avons là, bien située, l'une des première "zone industrielle" !

Si trois voies partaient de Lugdunum, au sommet de Fourvière, la quatrième, la voie du Rhin et de l'Helvétie partait de Condate. De là son tracé suivait celui de notre Montée des Carmélites qui s'est aussi appelée côte Saint Vincent. Bien sûr cette voie a été remblayée et le ravin qu'elle empruntait plus ou moins comblé, mais en 1854 des fouilles en ont dégagé un tronçon.

Condate était alors célèbre dans toutes les Gaules car tout à côté, au nord-est, sur les pentes avaient été construits des monuments très importants pour Lugdunum devenue la capitale administrative de la Gaule.

Nous avons, entre notre Grand'Côte et notre montée Saint Sébastien, le sanctuaire des trois Gaules (la Lyonnaise, la Belgique et l'Aquitaine) où chaque première quinzaine d'août, le mois d'Auguste, les représentant des soixante tribus gauloises venaient participer au culte de l'empereur au cours de grandioses célébrations.

Il y avait là un monumental autel encadré de deux immenses colonnes de 14 mètres de haut, surmontées de victoires, c'est sans doute ces colonnes qui, coupées en deux, se retrouvent à Ainay pour soutenir le chœur de l'église.

Dans le sanctuaire devait être aussi exposées nos fameuses tables claudiennes. Une rue en garde le souvenir à l'endroit où Gribaud, marchand de Lyon, les découvrit dans sa vigne en 1528. Sur ces tables de bronze, les gaulois avaient gravé un discours prononcé en 48 par l'empereur Claude, un gone né à Lyon. Ce discours était très important pour nos Gaulois d'ancêtres puisqu'il leur donnait l'autorisation d'accéder aux fonctions publiques (et sans passer par l'ENA!).

Mais à la fête religieuse, il fallait bien ajouter des réjouissances plus profanes. Aussi un amphithéâtre

de 1.800 places avait été construit tout à côté, au bord de la voie du Rhin. C'est Julius Rufus qui, comme son nom ne l'indique pas, était Gaulois et grand prêtre fédéral, avait présidé à la construction. Perdu puis retrouvé à plusieurs reprises nous pouvons avoir une idée de cet ouvrage dont un quart est maintenant dégagé place du Jardin des Plantes. Cet endroit est émouvant quand on songe que c'est là que furent immolés en août 177 nos premiers martyrs Pothin, Blandine et les autres.

Route, cours d'eau, artisanat, religion et jeux ont fait la prospérité de Condate et ici notre colline de la Croix Rousse puise ses racines antiques.

Et le reste des pentes, et le plateau qu'en dire à cette époque ? – Eh bien rien, tout simplement! Le plateau et le sommet des pentes n' a pas de sources, alors pas d'eau pas d'hommes (ni de femmes d'ailleurs)... rien sinon un important trafic sur la voie du Rhin et d'Helvétie sur laquelle étaient acheminées les denrées venant de Provence ou d'Espagne...

Condate était alors un trait d'union entre deux mondes, celui du nord et celui du sud.

Oui mais les belles époques ne durent pas toujours, dès fin du II^e siècle, une série d'épreuves va s'abattre sur notre bonne ville.

Après la bataille, le combat des chefs de 197, entre Septime Sévère et Albinus, Lyon qui prendra ici l'habitude de choisir le mauvais camp, sera pillée et incendiée par les armées du vainqueur Séptime Sévère qui portait assez bien son nom...

Plus tard différentes invasions barbares font encore des ravages : Les alamans en 274 et 280 (les alamans pas les allemands, eux c'était dans les années 40 !), les Francs et les Saxons en 357... et puis Lyon va devenir burgonde aux environs de 470 jusqu'en 534.

Condate comme Lugdunuméricite et l'histoire va se faire plus discrète...

Voilà, je ne sais pas si vous m'avez suivi jusqu' à la dernière ligne, mais c'est la faute du Marcus-Rochetus qui savait pourtant que j'étais bavard à regonfle !

A vous revoir mes belins et belines pour un prochain chapitre qui nous transportera au Moyen-Age !
Le Gone

3 - Le MOYEN-AGE

Bonjour, c'est encore le gone pour la suite de notre histoire. Nous allons entrer dans la période où la Croix-Rousse ou plutôt la colline Saint Sébastien, Pentes et Plateau, devient la campagne au nord d'une ville enfermée dans ses remparts.

Après tous les troubles que nous avons évoqués à la fin du premier chapitre, Lyon entre dans un long sommeil sous la domination des Burgondes jusqu'en 534 puis celle de Mérovingiens . La colline de Fourvière est désertée, il n'y a plus d'eau, le plomb des aqueducs a été pillé par les barbares, la ville s'est réfugiée en bas, sur la rive droite de la Saône entre Saint Laurent de Choulans et Saint Paul, le groupe épiscopal de Saint Jean est devenu le nouveau centre de la cité. Le confluent se situe maintenant au pied de l'abbaye d'Ainay, fondée vers 330 par saint Badulphe, plusieurs fois ravagée par les barbares et reconstruite au début du XII^e. La petite île, "Athanaco" (Ainay) et l' île des Canabae sont, avec d'autres, rattachées au pied de la colline par les alluvions et peut être aussi par le travail des moines, pour former la presqu'île.

Mais bien que, depuis le XI^e siècle, le pont de pierre avec sa fameuse "arche des merveilles" remplace sur la Saône le pont romain disparu, pour relier la rive droite à la presqu'île, celle-ci est très peu habitée. Il y a seulement quelques maisons autour d' Ainay et quelques autres autour de l'église des Saints-Apôtres (première église St Nizier) construite à une date incertaine du VI^e siècle, peut-être pour recueillir les reliques des martyrs de 177. Au bas des pentes nous trouvons le Bourg Saint Vincent sur les restes de l'ancienne Condate.

Si depuis le IX^e siècle, au temps de Charlemagne, avec l'évêque Leidrade, un bavarois, proche

conseiller de l'empereur, puis avec l'évêque Agobard, un méridional, Lyon avait repris sa place dans l'histoire, son rayonnement était surtout religieux et intellectuel et la ville ne grandit pas beaucoup... il n'est toujours pas question de la Croix-Rousse !

La colline est complètement délaissée, la communication routière avec le nord du royaume ou de l'empire se fait dorénavant par la rive droite de la Saône... et les monuments romains servent de carrière pour construire les nouveaux couvents ou églises de la ville et le pont de la Saône.

A partir du XIII^e siècle les choses vont quand même évoluer mais à travers bien des affres.

La ville médiévale va peu à peu prendre forme et s'organiser.

Des groupes religieux s'installent, l'abbaye Ainay n'est plus seule. D'origine très ancienne, le couvent bénédictin des Dames de Saint Pierre, aux Terreaux, avait été reconstruit au XII^e siècle. En 1220 les franciscains cordeliers arrivent sur la presqu'île. Rive droite se constituent les chapitres de Saint Just, Saint Paul et surtout celui de Saint Jean.

Les chanoines comtes de ce dernier se partagent, géographiquement, le pouvoir de l'archevêque sur tout le lyonnais. (C'est ainsi, par exemple, qu'un Chanoine sera en charge, comme seigneur mansionnaire de Saint Foy lès Lyon, le pays natal du Marc.)

L'importance religieuse de Lyon est grande dans la chrétienté d'alors, si bien que deux conciles y ont lieu, le premier en 1245 pour déposer l'empereur Frédéric II, le second en 1274 pour réconcilier provisoirement l'Eglise byzantine avec celle de Rome. Ce dernier concile se déroulera sous l'impulsion de celui qui deviendra Saint Bonaventure et le saint homme mourra, chez ses frères cordeliers avant la fin de la session.

Cependant, comme nous l'avions vu en parlant du pont de la Guille, le monde des marchands et des hommes de loi émerge face au pouvoir de l'Eglise, ce qui ne manque pas de créer quelques conflits. Ces familles de bourgeois assez riches, drapiers, pelletier, juristes... possèdent alors plusieurs maisons autour de St Paul ou de St Nizier.

En 1320 cette nouvelle aristocratie arrache à l'archevêque la fameuse "Sapaudine", charte de franchise instituant le consulat : douze consuls administrent la ville, ils sont élus pour un an par les maîtres des métiers.

C'est aussi l'époque des confréries de toutes sortes qui structurent la société.

A partir de 1420 deux foires annuelles sont créées à Lyon, puis une troisième en 1445 et une quatrième en 1463. Ces foires qui contribueront à la prospérité de la ville protégée maintenant dans ses remparts.

Si la guerre de 100 ans épargna la ville, les épreuves ne manquèrent pas, surtout avec la peste qui, en 1348, va, en quelques mois emporter près de la moitié de la population...

En 1533 l'Aumône générale est créée pour venir en aide aux malheureux (Cf l'histoire de la Charité racontée, entre autres, par le Gone !).

Voilà trop rapidement évoquée et esquissée la ville à l'extérieure de laquelle va se trouver la Croix-Rousse, plateau et pentes... il est grand temps d'y revenir avant que tous les gones natifs de là ne se désespèrent !

Eh bien la Croix-Rousse, coupée de cette ville par les fossés de la Lanterne qui, au niveau des Terreaux, entre Saône et Rhône, protègent la presqu'île des incursions indésirables, devient la campagne qui, de plus en plus, va nourrir la ville qui s'agrandit.

Si le plateau, sans eau, est alors couvert de champs de céréales, sur les pentes mieux exposées les céréales cèdent progressivement le terrain à la vigne, par exemple les vignes de la Varissonnière et de la Mure.

Ce n'est pas pour rien qu'on a donné au Bourg St Vincent le nom du patron des vigneronns !

C'est dans ce bourg, rejeté lui aussi en dehors des remparts qu'habitent, entre autres, les cultivateurs et les vigneronns. Je vous renvoie ce que j'ai raconté autrefois sur le Bourg St Vincent...

Les propriétaires des terres habitent, eux, à l'intérieur des murs.

Mais il faut reconnaître que la colline ne se porte pas plus mal d'être en dehors de la ville, elle

échappe à son contrôle et fait partie depuis 1398 du Franc-Lyonnais et cette appartenance n'est pas sans lui apporter des avantages fiscaux qui favoriseront son commerce avec Lyon !
Le Franc-Lyonnais était une petite région limitée au nord et à l'est par la Bresse et la Dombes, à l'est et au sud par la Saône et Lyon. Ses habitants s'étaient placés sous la protection du roi de France. Ils devaient remettre au roi 3.000 livres tous les huit ans, mais ils étaient exemptés des impôts sur les produits, ce qui n'était pas négligeable.

A Saint Vincent et au pied des pentes, des communautés religieuses s'installent : les Augustins en 1269, les Carmes en 1291 et les Clarisses en 1304. Ces dernières, appelées aussi Dames de la Déserte, construisent leur couvent à l'emplacement de notre place Sathonay. Bénéficiaires de nombreuses donations comme les vignes citées plus haut, ces religieuses occupent, vers 1450, un domaine de trois hectares en plein centre des pentes.

En dehors du Bourg St Vincent et des bâtiments de la Déserte, nous ne trouvons, au Moyen-Âge, que quelques maisons le long des chemins qui traversent la colline Saint Sébastien.
C'est au Moyen-Âge, en effet, que notre colline prit le nom du célèbre martyr originaire de Narbonne et mort à Rome vers 288. Quand on sait que "sébastos" signifie en grec quelque chose comme "honoré par Dieu" je ne peux m'empêcher de croire que ce nom était prémonitoire pour notre colline comme nous le verrons par la suite.

Une petite chapelle dédiée à Saint Sébastien se trouvait d'ailleurs au sommet des pentes.
Une recluserie, sorte d'ermitage, se trouvait aussi sur le versant est, la recluserie de Saint Clair où, bien sûr, nombre de mal-voyants se rendaient en pèlerinage pour implorer le célèbre saint qui donnera, plus tard, son nom à tout un quartier dont j'ai déjà aussi parlé... (Car je parle beaucoup : L'avez-vous remarqué ?)

Mais revenons aux chemins qui alors gravissaient péniblement notre colline.

A l'ouest la côte Saint Vincent suit le tracé de la voie romaine, C'est aujourd'hui la montée de Carmélites.

Au centre la Grande Côte Saint Sébastien, future Grand'Côte, d'abord simple chemin au milieu des vignes devient la voie principale. Au sommet, elle est prolongée par un chemin qui se dirige vers la Bresse, c'est le "grand chemin tendant de Lyon à Sathonay, Fontaines, Rochetaillée, Vimy". Ce chemin deviendra dans le futur faubourg la grande rue de la Croix Rouse !

A l'est, le troisième et dernier chemin est la côte qui deviendra la Montée Saint Sébastien que nous connaissons aujourd'hui.

Ces trois chemins donnent naissance à des embranchements secondaires pour la desserte des différents champs de céréales et domaines. Quand, bien plus tard les terrains seront lotis, nous retrouverons ce réseau de chemins plus ou moins recouverts par nos rues actuelles, je vous invite à prendre un plan de Lyon... :

A l'est, la rue des Chartreux, la rue Philippe de Lasalle, le chemin du Vallon, la rue Chazière, la rue Denfert-Rochereau et la rue Henri Gorjus,

Au centre, la rue de Cuire, la montée de la Boucle, la rue de Margnolles,

A l'est la rue de Belfort et la rue Joseph Soulyard .

Toutes ces rues trouvent donc déjà au Moyen-Âge la source de leur tracé !

Voilà, ce sera tout pour cette semaine, mais n'est-ce pas assez ?

J'espère que, par l'intercession de Saint Clair, tout est limpide !?

Je vous dis donc à la semaine prochaine pour aborder l'époque de la Renaissance.

D'ici là digérez bien ma prose et ménagez-vous !

Le Gone.

P-S :

Eh bien, il en sait des choses mon gone !

Oui mais je dois quand même vous avouer que je lui souffle beaucoup de renseignements trouvés dans mes livres et particulièrement dans l'excellent ouvrage de Josette Barre, déjà indiqué : "La

colline de la Croix-Rousse".
Marc.

4 - De la RENAISSANCE à la RÉVOLUTION

Bonsoir les gones, les gagas et autres chtis de tous les sexes !

J'espère que quelques-uns d'entre vous vont descendre, quelques instants, de leur arbre généalogique, même s'il se couvre de feuille surtout en hiver, pour monter à la Croix-Rousse et suivre le Gone dans la suite de son histoire ?...

Vous allez être contents les gones de la Croix-Rousse, car avec la Renaissance notre colline va commencer à bien émerger dans la géographie lyonnaise et le Gone aura à parler non seulement des pentes mais aussi du plateau !

En effet, à cette époque, Lyon va connaître un développement extraordinaire et, comme nous l'avons déjà vu, le développement de Lyon ne sera jamais neutre pour la colline. La Croix-Rousse, tout en gardant son indépendance et son originalité, saura en profiter, jusqu'au jour encore lointain du 24 mars 1852 où la ville réussira à englober le Plateau comme les faubourgs de Vaise et de la Guillotière sans pouvoir, pour autant, détruire l'âme et le caractère de ces quartiers, jusqu'à notre époque de bulldozer, de béton et de bagnoles.

(Eh oui chère Monique, vous aurez noté que les croix-roussiens comme les vaisois et les habitants de la Guille, quoique résistants, étaient quand même moins coriaces que les Villeurbannais !).

Alors commençons par regarder ce qui se passe à Lyon.

A la fin du Moyen-Âge, Lyon, qui avait des atouts avec ses artisans des métiers du textile, du cuir, du fer..., devient une place commerciale importante avec ses foires renommées dans toute l'Europe de ce temps. Nous en devons l'impulsion à ce grand roi que fut Louis XI, bien que nos études primaires ne nous l'ait pas montré sous un jour des plus sympathiques...

Là où il y a du commerce, il y a forcément des banquiers et nous les voyons accourir de Milan ou de Florence, comme les Guadagni, pour s'installer à Lyon.

Johannes Gensfleisch, dit Gutenberg, avait inventé la presse à imprimer en 1438 à Mayence en Rhénanie et rapidement Lyon devient une capitale européenne de l'imprimerie. En 1473, Barthélemy Buyer imprime le premier livre lyonnais et bientôt, vers 1490, on comptait près de trente imprimeurs sans parler des libraires et de tous les artisans du livre. Entre 1473 et 1500 un millier d'ouvrages verront le jour à Lyon, qui seront diffusés grâce aux foires.

Depuis longtemps on tisse à Lyon des draps de laine et de chanvre et, en 1456, Louis XI aurait bien voulu implanter aussi dans notre ville le tissage de la soie, mais les hésitations du Consulat firent échouer cette tentative au profit de Tours. Mais en 1536 Etienne Turquet obtient de François 1er le privilège de tisser des étoffes d'or, d'argent et de soie, et en 1545 est fondée la Fabrique lyonnaise. En 1553, 12.000 ouvriers vivent de la soierie à Lyon, surtout dans le quartier Saint Georges. La renaissance économique du XVI^e siècle à Lyon, s'accompagnera, comme dans toute l'Europe d'alors, d'une renaissance des arts et des lettres : Nous connaissons bien cela, c'est la Renaissance.

A cette époque Lyon devient aussi une véritable capitale du royaume et un lieu de séjour des rois. Ceux-ci résidaient alors au Palais dit "de Roanne" dont nous avons très souvent parlé. Nous sommes à l'époque des guerres d'Italie que mèneront, selon mes réminiscences scolaires, les trois rois Charles VIII, Louis XII et François 1^{er} : mais je ne vais pas vous infliger le récit de ces

guerres qui, entre 1494 et 1559, opposèrent la France au reste des puissances européennes de l'époque!

Lyon, devenue prospère, va servir de base arrière pour les armées françaises et Louis XII, craignant alors une invasion de la ville par l'ennemi et particulièrement les Suisses, entreprend la construction de nouveaux remparts au nord de la presqu'île.

La question du lieu d'implantation de ces nouvelles fortifications s'était posée : Fallait-il simplement renforcer les fossés de la Lanterne ou ne fallait-il pas donner du champ à une ville qui se développait et se trouvait déjà un peu à l'étroit dans ses limites. Dans la première hypothèse, le Bourg Saint Vincent se serait encore trouvé en dehors des défenses et trop exposé.

Alors décision fut prise de construire ces nouveaux remparts bien plus au nord, au sommet des pentes.

Commencée en 1512, la construction dura un quart de siècle, les travaux connaissant des ralentissements durant les périodes calmes de la guerre. Le clergé prend en charge les travaux côté Saône, les marchands et les subventions royales financent le reste. Nous avons vu, il y a quelques temps, que les indigents valides de l'Aumône Générale étaient aussi employés à la construction.

Je laisse maintenant à Madame Josette Barre le soin de décrire ces nouveaux remparts :

« Les pierres nécessaires à la construction du rempart proviennent d'abord des carrières du versant ouest de la colline, puis de Saint Cyr au Mont d'Or, car elles sont jugées plus solides...

Ces fossés neufs, en opposition aux anciens fossés de la Lanterne, se composent d'une muraille longue d'environ 2 kilomètres, haute d'une dizaine de mètres et épaisse de plus de 2 mètres. A chaque extrémité s'élève un bastion en forme de tour : Celui de Saint-Clair est bordé par le Rhône; celui de Saint-Jean, par la Saône. Entre ces deux bastions court un mur ininterrompu dont le faite est transformé en escalier sur le versant rhodanien. Six autres bastions de forme diverses flanquent ce mur Saint-Sébastien au nord. Ils sont précédés de fossés, tandis qu'au sud, des terre-pleins larges de 10 mètres longent le rempart, hormis sur les versants. Le passage de cette enceinte s'opère uniquement par la porte Saint-Sébastien qui sépare la Grande-Côte de son prolongement sur le Plateau, et un pont-levis permet de franchir les fossés. Tous les autres prolongements des montées sont désormais barrés et une seule petite porte permet aux piétons de la côte Saint-Vincent de franchir le mur pour se rendre à l'ouest du Plateau. »

Nous pouvons encore voir une version plus tardive (XVII^e) et très bien conservée de la porte Saint Sébastien, cachée dans un recoin Est de la Place de la Croix Rousse

Cette muraille va séparer les pentes et le faubourg de la Croix-Rousse jusqu'à la date de sa démolition, sous Napoléon III, pour laisser place au Boulevard.

Séparés, les deux quartiers de la colline vont connaître des développements différents.

Les pentes sortent du Franc-Lyonnais. Elles sont rattachées à la ville, elles sont soumises désormais à son administration, à ses taxes et à sa police.

Le plateau, gardant son indépendance et faisant toujours partie du Franc-Lyonnais dont il tire tous les avantages, va prendre un caractère bien particulier qui fait encore son charme actuel.

Mais il faut que le gone laisse à vos yeux le temps de se reposer !

Il vous dit à la semaine prochaine pour regarder comment, toujours avant la Révolution, vont se développer ces deux quartiers de notre colline. Le Gone.

5 - De la RENAISSANCE à la RÉVOLUTION (suite)

Bien le bonjour les gones !

Courage, nous n'en sommes qu'au XVI^e siècle !

C'est l'époque où Saint-Sébastien devient la Croix-Rousse et où notre colline commence à être habitée.

J' ai eu le plaisir de consulter, à la section ancienne de la Bibliothèque municipale, une version du plan scénographique dont l'original date des environs de 1550 : C'est une merveille !

(voir : <http://www.archives-lyon.fr/old/public/plan-s/cs2.html>)

Sur ce plan, nous devinons bien la Grande Côte, prolongée par ce qui deviendra la Grande Rue. Ce sera pour longtemps l'axe de la colline et, jusqu'en 1750, la seule voie importante pour gagner la Dombes, la Bresse, la Franche-Comté et plus loin l'Allemagne et la Suisse. Cette route est une voie toujours très fréquentée.

La rue des Pierre Plantées n'est alors que la portion supérieure de la Grand'Côte. Elle devra son nom aux bornes qui empêcheront ici, au XIX^e, la circulation des voitures. Il y avait du y avoir quelques carambolages dans la descente !

C'est le long de la Grand'Côte que s'élèvent les premières maisons. Ce sont des maisons qui, d'abord, ne dépassent pas deux étages.

Le reste des pentes est encore occupé par quelques grosses maisons et surtout par les vignes et par des champs ou des clos plantés d'arbres.

Le Plateau, lui, n' a encore que peu de maisons le long des chemins bordant les champs. La voie principale traverse les terres à blé de la famille Paquelet. Ce sont les plus gros propriétaire du temps, ils ne détiennent pas moins de trente hectares au centre du Plateau.. Pierre Paquelet était maître des bouchers de Lyon, son fils Claude était drapier et bourgeois de la ville. En un demi-siècle, ils avait acquis les domaines de Pierrebrune et du Saugey situés entre la rue de Cuire, alors chemin, et la rue de Belfort actuelle, qui s'est appelée aussi rue du Chapeau-Rouge. (Curieusement il y eut aussi une rue du Chapeau-Rouge à la Guillotière et il y en a encore une à Vaise : Cette appellation que nous retrouvons dans les trois faubourgs, provient peut-être d'enseignes d'auberge, mais il ne s'agissait certainement pas d'une chaîne type Mac Donald !)

Cependant un petit hameau se situe au carrefour du chemin principal (Grande Rue) et du chemin qui plongeait vers le Rhône (Montée de la Boucle, antérieurement chemin de la Combe d'Echery. Quelques maisons basses se regroupaient là autour d'une croix de pierre d'un jaune roux comme l' est la pierre de Couzon : C'était la Croix-Rousse et nous avons avec ce hameau l'embryon du futur célèbre quartier.

Cette croix emblématique, quoique moins connue que le Gros Caillou, a connu une histoire mouvementée : Abattue par les protestants en 1562, reconstruite par la suite, puis de nouveau détruite sous la Révolution, relevée encore une fois, puis encore supprimée à la fin du XIX^e, elle est, depuis 1994, remplacée par une nouvelle Croix qui, au même endroit, maintenant, Place Johannes AMBRE, rappelle l'origine du quartier.

Si maintenant nous regardons le plan de Bertrand en 1785,

(voir : <http://www.archives-lyon.fr/old/fonds/plan-g/images/pXIV.htm>)

bien que très abîmé, il nous montre les évolutions deux siècles plus tard.

Vers 1555, une veuve Paquelet vend quelques parcelles sur le côté est de la Grande Rue. Dans les années 1630 la veuve de Pierre Aymé de la Forest, avocat et aussi gros propriétaire vend une partie du Saugey. Ces terrains seront morcelés pour être lotis.

Les acheteurs des parcelles sont des commerçants et des artisans voulant profiter de la fréquentation de la Grande Rue, voie commerciale alors très importante.

Le passage des marchands genevois ou allemands se rendant aux foires de Lyon favorise l'installation d'activités diverses : Relais de poste, auberges (la bonne femme sans tête, le Chariot d'Or, une rue recevra ce nom au XIX^e), hôtelleries pour accueillir les voyageurs, échoppes d'artisans, maréchaux-ferrants, charrons et bourreliers pour s'occuper des chevaux et réparer les attelages, sans oublier un grand nombre de cabaretiers et de marchands de vin, mais je vais y revenir...

Nous avons donc là un développement semblable à celui que nous avons vu pour la Grande Rue de

la Guillotière, cet autre faubourg situé à une autre porte de Lyon.

" A cha peu" notre Grande Rue se borda, de chaque côté, d'une ligne continue de petites maisons mitoyennes, assez basses, construites en pisé, l'argile n'étant pas rare sur le plateau. Ces maisons qui imitent les constructions paysannes voisines, contrastant avec les maisons de la Grand'Côte, à trois ou quatre étages maintenant, comme les immeubles de la ville.

Derrière chaque maison, on trouve un petit jardin ou une cour, un puits où plus souvent une "boutasse" pour arroser les légumes.

Le Père Max Bobichon, un gône de mes amis, évoque dans son livre "St Denis de la Croix-Rousse", la population qui habitait la Grande Rue :

« En 1493, Claude Brochet tient auberge "au-delà des vieux fossés de Saint Sébastien" (Montée de la Grand Côte) et Claude Paquelet "tient hostellerie" au 16-18 de la Grande Rue, elle se nomme "l'Auberge du Grand Chariot", puis après "l'écu de France". Aux 20-22-24 de la Grande Rue, le boulanger Delassalle nomme son échoppe "La Garde de Dieu". Un teinturier de soie à l'enseigne Tête d'Or", au 28, possédait maison, écurie, fenièrre, cour, puits. Le "Loup botté", au 36, attend les voyageurs, et au 28-40, l'enseigne "Saint Eloy" indique que le maréchal-ferrant Virieu tient boutique. Le puits creusé au n° 44 avait une grande importance pour tous les voisins. Entre la rue Janin actuelle et la Boucle, on compte les boutiques de deux charrons (82-84), d'un maréchal-ferrant (88), d'un cordonnier (90)... ».

Mais il ne faudrait pas oublier les cabaretiers qui sont souvent en même temps des marchands de vin et même de charbon de terre venu de Rive de Gier dès le XVII^e siècle.

Le plateau de la Croix-Rousse et Serin, son port sur la Saône, sont à cette époque, par leur appartenance au Franc-Lyonnais dont nous avons déjà parlé dans un chapitre précédent, un véritable petit paradis fiscal. Le port Saint Vincent, maintenant rattaché à Lyon, avait perdu ces avantages, mais on a pu comparer Serin à un petit Bercy, le port au vin de Paris. Il m'est arrivé de parler de Serin à plusieurs reprises, je ne veux pas "bartaveler" encore là dessus : Souvenez vous : les verriers, les marchands de vin, les tonneliers...

S'il y avait de moins en moins de vignes à la Croix-Rousse, il y avait encore beaucoup de vin car il arrivait par bateau sur la Saône. Et du vin, il en fallait, non seulement parce qu'il y avait peu d'eau sur le Plateau mais parce que les lyonnais venaient nombreux rejoindre les croix-roussiens pour en consommer à bon compte ce qui d'ailleurs ne plaisait pas trop, et c'est le moins que l'on puisse dire, aux commerçants de la ville !

Le chemin de Serin, reliant le port au Plateau, va prendre de plus en plus d'importance avant de devenir notre Montée des Esses. L'Assemblée Municipale de Cuire-la Croix-Rousse, créée en 1787, apportera tous ces soins à l'entretien de ce chemin. (Les territoires de Cuire et de la Croix-Rousse ne firent qu'un jusqu'à la Révolution).

Le vin était alors plus sûr que l'eau souvent polluée, et l'on en consommait pas mal : Jugez plutôt : plus de deux litres et demi par jour en moyenne par adulte ! Il est vrai qu'une partie de ce vin n'était que du claret, piquette ne dépassant pas 7° à 8° mais il ne faut pas s'étonner que la colline ait donné le jour à notre Gnafron qui avait le "corgnolon" aussi pentu que la Grand'cote!

Mon ami Max écrit encore en effet :

« Il y avait aussi de nombreuses auberges vendant du vin, car ce "faubourg" faisait partie du Franc Lyonnais et, comme son nom l'indique, ne payait pas de taxe. Cet avantage attirait donc les habitants de Lyon : certains mêmes s'installaient à la Croix-Rousse à cause de cela et les Echevins protestaient, ainsi que le Prévôt des Marchands... »

« Cependant la population... représentait 60 foyers, 370 habitants et les lyonnais avaient construit sur la Croix-Rousse 113 maisons de campagne : c'est un arrière pays rural avec vocation d'accueil. »

Autre changement dans ce faubourg rural, la culture maraîchère, au XVII^e siècle, remplace les céréales, et le plateau devient un vaste jardin potager. Sur ce terrain argileux, on se met à cultiver

toutes sortes de légumes : les racines (carottes), les raves, les choux dont on fait une grande consommation, les blettes, les haricots et, quand elles apparaîtront en France, les pommes de terre... L'arrosage de ces nouvelles cultures est assuré par l'eau de pluie recueillie dans des fossés et des boutasses creusés par les jardiniers.

C'est bien sûr le voisinage de Lyon qui provoquera cette mutation. En ville la population augmente, de nouvelles maisons se construisent en presque-île, les jardins disparaissent, et les faubourgs sont appelés alors à nourrir les lyonnais, la Guillotière fournit la viande de ses bêtes paissant dans les "broteaux", et la Croix-Rousse les légumes que l'on vient acheter, en traversant la porte Saint Sébastien, sur le marché encore célèbre de nos jours.

Concurrencés par les commerçants du Plateau, ceux de la Grande Côte devront "se décabanner" pour s'installer, eux aussi sur le plateau ou ailleurs. Ils laisseront alors leurs maisons à des tisserands, précurseurs de ces canuts qui viendront s'installer nombreux, après la Révolution, sur les pentes, puis sur le plateau.

En attendant, il est temps que je vous donne rendez-vous au prochain chapitre où nous aborderons la Croix-Rousse, comme la colline qui prie... et oui !

A vous revoir mes belins, belines, à la semaine que vient, si ce n'est avant.
Le Gone.

6 - Au XVII° et XVIII° "la colline qui prie".

Bonjour les gones, voici un nouveau chapitre, je ne sais pas encore quelle longueur il aura, mais attendez-vous au pire !

Le grand historien du XIX° siècle, Jules MICHELET (1798-1874), a eu une formule qui a fait fortune, quand il opposa, parlant de Lyon, la colline qui travaille, la Croix-Rousse, à la colline qui prie, Fourvière.

Cette image a tellement marqué les lyonnais que nombre d'entre vous ont dû penser à une nouvelle "gognandise" du gone appelant notre Croix-Rousse "la colline qui prie"!

Et pourtant ce qui était vrai du temps de Michelet, ne l'était pas aux XVII°- XVIII° siècles.

La colline qui prie, comme nous allons le voir, c'était bien la Croix-Rousse et spécialement ses pentes, c'était là un juste retour pour celle qui s'était appelée "Sébastien", "honoré par Dieu" !

Le XVI° siècle, qui fut le siècle de la Renaissance, connut aussi les guerres entre les Catholiques et les Protestants, rivalisant de fanatisme et d'atrocités. Il faudra plus tard un Henry IV pour sceller, avec l'édit de Nantes, une certaine réconciliation ou plutôt un "modus vivendi" entre les confessions

...

Lyon ne fut pas à l'écart de ces guerres de religion, j'énumère rapidement quelques faits :

Le 5 juin 1560 un jeune Protestant, profanateur de l'hostie, fut pendu à l'issue de la procession de la Fête-Dieu.

Barthélemy Aneau, principal du collège de la Trinité, soupçonné de protestantisme, fut assassiné en juin 1561.

Dans la nuit du 29 au 30 avril 1562 les réformés s'emparèrent de l'Hôtel de ville et, le 7 mai du château de Pierre-Scize.

La cathédrale Saint Jean et l'église Saint Nizier furent profanées, l'église Saint Just détruite ainsi que les cloîtres d'Ainay et des Jacobins

Le Baron des Adrets et ses troupes mettent la ville à sac.

Un tiers des lyonnais avaient adhéré à la Réforme. Lyon restera un an sous l' emprise du célèbre Baron, puis du seigneur de Soubise. Cette occupation ne fut pas totalement négative au point de vue urbanisme car c'est pendant cette année que furent ouverts le Chemin-Neuf et les rues du Pont du Rhône (rue de la Barre), de la Bellecordière et de Saint Dominique (Emile Zola). Le Baron assécha aussi quelques marais pour créer la place Bellecour afin de faire manœuvrer ses troupes. Plusieurs temples furent construits.

Lyon était devenue une métropole protestante contrôlée par un consulat à majorité protestante et un Conseil de l'Eglise réformée où siégeait le pasteur Pierre Viret.

Les Protestants mirent fin à l'occupation de la ville le 15 juin 1563 à la suite de l'édit d'Amboise qui leur donnait l'amnistie et la liberté de culte.

Mais la résistance catholique s'organisa avec le Collège de la Trinité dont les Jésuites avaient pris la direction.

La nouvelle de la Saint Barthélemy (24 août 1572) provoqua à Lyon la tuerie des "Vêpres Lyonnaises" où furent occis plusieurs centaines de protestants. Le Gouverneur Mandelot, voulant, semble-t-il, protéger les Protestants, les avait emprisonnés, ce qui permit en fait à la foule de mieux les massacrer.

Bref cette période de l'histoire, comme toute guerre civile ou de religion, fut très triste et un énorme gâchis dont les pierres de Saint Jean, elles-mêmes, gardent la trace.

Ebranlée par la nouvelle doctrine des réformateurs et par leur contestation d'une chrétienté ayant perdu la saveur évangélique, au pouvoir d'une hiérarchie romaine enlisée dans des confortables habitudes et rivalisant en cela avec les puissants du monde , l'Eglise romaine va enfin réagir et c'est la Contre Réforme Catholique initiée par le fameux Concile de Trente. Il ne m'appartient pas ici d'apporter un jugement sur ce Concile qui apportait des réformes bien nécessaires, mais aussi hélas, des condamnations consacrant la séparation des deux confessions chrétiennes que furent dorénavant le Catholicisme et le Protestantisme.

Cependant cela va avoir des conséquences sur la vie et l'occupation de nos quartiers.

Vous pensez peut-être : "le gone parle, parle... mais où est la Croix-Rousse dans tout ça ?"
Eh bien j'y arrive ! (Tranquillisez-vous, je ne suis pas payé à la ligne !)

Après les guerres de religions et à la faveur de la Contre Réforme, le XVII^e siècle inaugure à Lyon une période de ferveur religieuse extraordinaire.

Sont créées diverses compagnies : celle du Saint Sacrement pour "entreprendre tout le bien possible et éloigner tout le mal possible", celle de la Propagation de la Foi pour convertir les hérétiques.

Le premier séminaire Saint Irénée est créé pour la formation des prêtres. Il est implanté place Croix Paquet (j'en ai déjà parlé, tan pis !). Située au bas des Pentes, côté Rhône cette place, selon Louis Maynard, fut d'abord appelée place de la Croix du Griffon, puis place du Compère, puis place de la Croix de Rampeaux (rameaux) et enfin place Croix Paquet, du nom de Jean Pasquet, bourgeois de Lyon qui fit rétablir, en 1628, la croix renversée par les Calvinistes en 1652.

Le Collège de la Trinité (Lycée Ampère actuel), avec le Père Ménestrier et les Jésuites connaît un grand rayonnement. Il est bien dommage que je ne puisse pas parler ici de Claude François Ménestrier (1631-1705), grand lyonnais et grand Jésuite mais aussi immense érudit qui consacra, entre autres, plusieurs ouvrages à l'histoire de Lyon...

De 1659 à 1687, s'élèvent, selon les plans de François de Royers de La Valfenière, avignonnais architecte du roi, les nouveaux bâtiments de l'abbaye des Dames Bénédictines de Saint Pierre.

C'est aux Terreaux, le splendide bâtiment de notre actuel musée des Beaux-Arts.

Des communautés masculines et féminines se multiplient et, comme nous l'avons déjà vu, il n'y a guère de place ailleurs, elles vont s'établir sur les pentes de Fourvière et surtout sur les Pentes de la Croix-Rousse, et même aussi sur le Plateau.

A Fourvière arrivent les ermites de Saint François d' Assise appelés les Minimes, les Capucins du chemin de Montauban et, à proximité, les Carmes Déchaussés (lieu actuel des archives départementales section ancienne), les Bénédictines des Chazeaux et les Visitandines de l'Antiquaille (dans l'ancienne maison de Pierre Sala).

Sur les pentes de la Croix-Rousse, nous avons déjà les Clarisses de la Déserte (voir au chapitre 3) et en moins d'un siècle, entre 1584 et 1665, les Pentes vont se couvrir de pas moins de quinze autres couvents ou maisons religieuses que j'énumère à la suite de Max Bobichon (dans "Saint Vincent, un quartier des bords de Saône"):

La Chartreuse du Lys du Saint Esprit (1580),
les Ursulines (1612),
les Carmélites (1616 et 1647),
les Oratoriens (1616),
les Feuillants (1619),
les Capucins du petit Foreys (1622),
les Annonciades célestes ou Bleues Célestes (1624),
la Visitation Sainte Marie des Chaînes (1640),
les Bernardines (1642),
le Prieuré Saint Benoît (1658),
les Colinettes (1661), le Séminaire Saint Irénée (1664),
le Bon Pasteur 1675,
les pénitents du Saint-Crucifix (1589),
les pénitents de Notre Dame de Lorette (1658).

Rien que ça !

C'est comme le dit Josette Barre, c'est une véritable "colonisation religieuse".

Les communautés religieuses des Pentes, avec leurs jardins et leurs terres cultivées, occupent alors un tiers de la surface bâtie de Lyon avec 10 habitants par hectare contre 1.000 dans le centre-ville.

Quelques familles occupent le reste des terres, comme les Mazuyer de la Tourette dans le haut des Pentes, les Vouty au domaine de la Belle-Allemande, les Orsel au domaine du Val.

Les Pentes, bien que faisant partie intégrante de la ville depuis la Renaissance vont donc garder un caractère très rural jusqu' à la Révolution et toute tentative de création de nouvelles rues sera vouée à l'échec par les propriétaires.

A l'extérieur des murs, sur le Plateau, nous assistons encore, mais plus tardivement, à l'installation d'autres maisons religieuses, heureusement, moins nombreuses !

Nous avons au bout de la Grande Rue, à l'endroit de l'ancien hameau de la Croix-Rousse l'installation des Augustins Réformés (à partir de 1625), le clocher de l'église Saint Denis est un vénérable vestige de leur convent.

Mais nous avons aussi, à l'ouest du Plateau, les Missionnaires de Saint Joseph (1686), à l'ouest du chemin de Garanlard (rue Philippe de La Salle), les séminaires de Saint Pothin et de Saint Charles (entre 1738 et 1747), les "petites écoles" tenues par des religieux qui accueillent les enfants pauvres de "Cuire La Croix-Rousse", et enfin, entre le chemin de Terrenoire (rue Henri Gorjus) et le chemin de l'enfer (Danfert-Rocherau). le pensionnat des Jésuites pour les enfants riches.

Mais, nom de rat, je m'aperçois que je dépasse les limites du supportable !

Il faut que je m'arrête pour aujourd'hui si je ne veux pas perdre des lecteurs !

Dans le prochain chapitre, il faudra quand même, que je revienne sur certains couvents importants...

Avis aux libres-penseurs et autres anti-cléricaux ! Quant à moi, je suis "blindé"...

A vous revoir très bientôt, mes belins belines.

Le Gone.

7 - Au XVII^e et XVIII^e "la colline qui prie". Suite 1 : Les Pentes.

Bonjour !

Sans vouloir vous inviter à "entrer en religion", je voudrais, aujourd'hui, sans forcer personne à me suivre, regarder quelques convents qui occupèrent notre colline de la Croix-Rousse et marquèrent son histoire au XVII^e et XVIII^e siècles

Commençons par les Pentes.

En bord de Saône, nous avons, d'ouest en est, Ste Marie des Chaînes, les Chartreux et St Benoît.

La visitation Ste Marie des Chaînes, que j'ai déjà évoquée lors de notre " Promenade quai d'Hallincourt et quai Sainte Marie...", fut fondée vers 1640 par Antoinette Guinet de Monfort, sur ses propres deniers, après un séjour à la Visitation de Bellecour. Sur des terres ayant été achetées en 1641 et 1682 et ayant appartenu à Sieur Moreni, milanais d'origine et citoyen de Lyon, vécurent en 1705, 63 religieuses, 3 sœurs tourières, 2 servantes et 4 valets. La propriété de 6,3 hectares comprenait, outre les bâtiments dont "subsistent" des restes aux "Subsistances", un jardin potager, des vignes, des vergers et des jardins.

La Chartreuse du Lys du Saint Esprit, avec ses 23,8 hectares s'étendant de la Saône aux remparts de la Croix-Rousse, était de loin le couvent le plus étendu des pentes. Il fut fondé en 1584 par les Chartreux venus de la Grande Chartreuse, avec l'autorisation d' Henry III qui lui donna son nom et ses armes : "la fleur de lys sous la colombe aux ailes ouvertes et au bec plongeant". La propriété avait appartenu à la famille de la Giroflée depuis 1427.

Le lycée des Chartreux actuel n'occupe qu'une partie de l'emplacement de l'ancienne Chartreuse. Le clos des Chartreux comprenait alors en son centre les bâtiments : le Grand Cloître (disparu de nos jours, il se trouvait à l'emplacement de la place des Chartreux) avec ses 26 maisons ou cellules disposées tout autour, le Petit Cloître (encore visible), l'église Saint Bruno , et l'hôtellerie (belle grosse maison de style dauphinois qui domine toujours les Pentes).

Tout autour des bâtiments, la surface était plantée de beaucoup de vignes (le clos Jouve en faisait partie et le vin des Chartreux était, paraît-il excellent !), d'un peu de céréales et de légumes.

La construction de l'église Saint Bruno, magnifique monument baroque, a commencé en 1590. De 1590 à 1604, Jean Magnan construit la première église (chœur des Chartreux). De 1735 à 1750, Ferdinand Delamonce agrandit l'église. De 1868 à 1872, Sainte-Marie-Perrin construisit la façade, dans le même style. (Aujourd'hui l'église est fermée pour restauration, mais il faudra la visiter un jour!).

Le Prieuré St Benoît était situé plus en aval, vers la rue St Benoît actuelle (anciennement rue Tuillière, car on y travaillait la glaise que l'on trouvait ici), on peut encore voir des restes importants de la maison à cet endroit.

Sur un terrain de 2,72 hectares, ce prieuré qui dépendait du Chapitre de Saint Paul, était un couvent de Bénédictines venues de Blyes dans l'Ain, et installées ici en 1658.

Entre les Chartreux et la montée St Vincent (Carmélites) nous avons, au nord les Carmélites et au sud les Annonciades.

Le monastère des Carmélites fut créé de 1616 à 1647, sur un terrain de 4 hectares, par Jacqueline de Harlay, femme de Charles d'Halincourt de Villeroy Gouverneur de Lyon (ce dernier est maintenant pour nous, une vieille connaissance !).

Dans ce couvent appelé Notre Dame de la Compassion de Lyon, s'installèrent des Carmélites venues du monastère de l'Incarnation de Paris où la sœur de Jacqueline de Harlay était religieuse. D'après Clapasson dans "Description de la ville de Lyon" (1741) "Cette maison est un monument

remarquable et la piété et la magnificence de la maison Neuville de Villeroy en fait un des plus beaux monuments de la ville".

Il ne reste hélas aujourd'hui, pas grand-chose du bâtiment si ce n'est une ancienne porte de la chapelle au n° 20 de la montée.

Au-dessous du monastère des Carmélites, entre le prieuré Saint Benoît et la montée Saint Vincent (des Carmélites) se trouvait le couvent des Annonciades Céleste, appelées encore "Bleues Célestes" (Pourquoi pas ? N'était-ce pas bienvenu dans le ciel lyonnais ?).

Ce monastère fut fondé par Madame Gabrielle de Gadagne, comtesse de Chevière, en 1624. La propriété avait 1,31 hectare.

L'entrée du 26 montée des Carmélites, porte toujours cette inscription "Le premier monastère de l'Annonciade Céleste 1624" , c'est maintenant la porte du couvent des religieuses Saint Charles, couvent qui, paraît-il, conserve des vestiges de la maison primitive.

La rue de l'Annonciade relie aujourd'hui la place Rouville à la montée des Carmélites.

Entre la Côte Saint Vincent et la Grande Côte, nous avons encore du nord au sud : Le Bon Pasteur et la Déserte.

Au XVII^e, les Dames du Bon Pasteur s'installèrent vers l'église (datant de 1879) qui porte ce nom en leur souvenir. Elles donnaient "asile aux personnes du sexe, tyrannisées par le vice, mais dans le dessein de rompre avec leurs mauvaises habitudes" : Tout un programme !

Pour la Déserte datant de 1296, je vous renvoie au chapitre précédent sur le Moyen-Âge...

Entre la Grande Côte et la Montée Saint Sébastien nous avons, toujours du nord au sud, Les Bernardines, les Oratoriens, les Capucins du petit Foreys et les Ursulines.

Peut-être fondé par une sœur de Saint Bernard de Clairvaux, l'ordre des Bernardines s'implanta à Lyon en 1631 d'abord près du Gourguillon, puis rue du Garet et enfin, en 1642 sur les Pentes. Leur clos était très grand. L'église Saint Bernard, construite en 1866 et aujourd'hui désaffectée, est située sur le terrain de ces religieuses auxquelles elle doit son nom.

En dessous, les Oratoriens vinrent chez nous en 1616. Ce sont des disciples de Saint Philippe Nery et de Berulle. Ils tirent leur nom de la chapelle de l'Oratoire, où ils se réunissaient à Paris. Cette congrégation préposée à la formation des prêtres vint à Lyon pour répondre à l'invitation de Denis de Marquemont, Archevêque de Lyon. Vers 1621 les Oratoriens s'installèrent dans la maison de campagne des Capponi, sur les Pentes.

La rue Capponi (rue de l'Amandolière au XIV^e), entre la rue Imbert Colomès et la rue des Tables Claudiennes, garde le souvenir de cette famille de banquiers florentins venue à Lyon à la Renaissance. Laurent Capponi qui avait épousé Hélène de Gadagne fut un bienfaiteur des pauvres mais aussi des Oratoriens.

De cette congrégation, il nous reste l'église Saint Polycarpe qui devint, à la Révolution, l'église d'une nouvelle paroisse. La rue Saint Polycarpe qui mène à l'église, s'appelait encore, avant 1814, la rue de l'Oratoire.

Polycarpe, évêque de Smyrne où il mourut martyr en 155 fut disciple de l'apôtre Jean et maître de Saint Irénée, évêque de Lyon après le martyre de Saint Pothin en 177, aussi fut-il toujours honoré dans notre ville.

Il est intéressant de noter que le premier curé de cette paroisse Saint Polycarpe, fut l'abbé Jean François Rozier (1734-1793). Ce personnage fut un grand botaniste (c'est lui qui fit la nomenclature des ceps beaujolais !). Il fut aussi successeur de Bourgelat à la direction de l'école vétérinaire où il enseignait. C'est le 18 septembre 1791 qu'ayant accepté la Constitution civile du clergé, il fut choisi

comme curé de Saint Polycarpe. Le nom d'une rue, toute proche, située entre la rue René Leynaud et la place du Forez rappelle le souvenir de ce grand homme qui mourut pendant le siège de 1793, emporté par un éclat de boulet.

Arrivons aux Capucins du petit Foreys. Les capucins, branche réformée des Franciscains, vinrent d'Italie s'installer vers 1574 sur les pentes de Fourvière, montée des Capucins (depuis 1854 montée des Carmes Déchaussés, les généalogistes lyonnais connaissent bien !) : c'était "le grand couvent". Pour créer un deuxième couvent, André Coste, banquier génois acheta, au pied de la colline Saint Sébastien et de la Grande Côte, une propriété appartenant à Jean de Foreys. La fondation date de 1627. L'emplacement de ce couvent a été en partie recouvert, depuis, par la Condition des soies et la place du Petit Foreys, devenue place du Forez.

En 1810 la Grande Rue Neuve des Capucins (actuelle rue des Capucins : Bonjour Josiane !), traverse leur ancienne propriété.

Les Capucins furent le grand secours des pauvres, ils furent aussi, très dévoués, pendant la peste de 1628, dix-huit d'entre eux succombèrent au fléau. Et ce sont encore eux qui, jusqu'à la Révolution, faisaient office de pompiers : Ils eurent les premières pompes et répondait aux alarmes de la population.

Voisines des Capucins à l'Est, nous trouvons encore les Ursulines. Cette congrégation fondée en 1525 par Angèle Merici de Brescia (Italie) et destinée à l'éducation des jeunes filles, s'installa successivement dans plusieurs maisons des Pentes à partir de 1612 : entre la grande et la petite rue des Feuillants, puis 33 rue Vielle Monnaie (René Leynaud), puis vers la future rue Coysevox. Le jardin des Ursulines, planté de beaux arbres et arrosé par plusieurs sources, s'étendait de la rue Romarin à la place Croix-Paquet

Notre promenade est longue, c'est un véritable pèlerinage sinon... un chemin de croix !

On continue ?

Nous arrivons maintenant à l'est des pentes, entre la montée Saint Sébastien et le Rhône ou nous rencontrons les Colinettes, le séminaire Saint Irénée et les Feuillants

En haut de la balme Saint Clair, les Colinettes auraient pu tirer leur joli nom de leur situation géographique, mais en fait, ce nom vient de la famille de Coligny qui en 1661 avait subventionné l'achat de la maison Mamejean entourée de jardins et de vignes, pour l'installation de ces religieuses contemplatives de Sainte Elisabeth dont le couvent était à Roanne. En 1669, la recluserie Saint Sébastien qui dépendait d'Ainay est donnée aux Colinettes. J'ai déjà évoqué cette chapelle située en haut de la Montée Saint Sébastien actuelle, alors "chemin tendant de la Place des Terreaux à la recluserie Saint Sébastien". La recluserie fut démolie à la Révolution, mais le monastère devint caserne puis, en 1859, annexe de l'hôpital Desgenettes sous le nom de Villemanzuy et enfin, ces dernières années, lieu d'accueil pour les étudiants étrangers. Je trouve cette vaste maison très belle.

Nous ne nous arrêtons pas longtemps au Séminaire Saint Irénée dont j'ai souvent parlé (Cf "le pain d'épices de Francheville"). La première pierre de ce séminaire fut posée en 1677 sur un terrain en pente, de 2,50 hectares, situé à côté de la Croix Paquet.

Et nous arrivons aux Feuillants ou monastère Saint Charles, patron de leur bienfaiteur, Charles Neuville d' Hallincourt, encore lui !

Les Feuillants étaient une branche de l'ordre cistercien (Cf. Saint Bernard de Clairvaux, moine à Cîteaux en 1112). L'abbaye cistercienne de Feuillant, située à 24 kilomètres de Toulouse, a donné son nom à ces moines.

Ils viennent à Lyon en 1619. En 1621, ils construisent leur église, Saint Charles, où fut enterré Cinq-Mars, roué place des Terreaux en présence de Richelieu en 1642. C'est peut-être pourquoi, vers

cette église démolie, se trouve encore la rue de Thou, personnage exécuté avec Cinq-Mars ?
La première pierre du vaste couvent des Feuillants situé au-dessus de la berge du Rhône, est posée le 30 mars 1663.

Aujourd'hui seules les Grande et Petite Rues des Feuillants rappellent ici le souvenir des moines.

Pour ne rien oublier en matière de maisons religieuses sur nos Pentes, il me faut encore et enfin mentionner deux sociétés de Pénitents.

Les Pénitents noirs du Saint Crucifix qui aidaient les Directeurs de la Charité à "procurer à de pauvres filles un établissement honnête et à placer en apprentissage des enfants sans ressources".

La confrérie des Pénitents blancs de Notre Dame de Lorette qui fut fondée à Lyon en 1658. Lorette près d'Ancône en Italie, où une légende de l'époque affirmait que la maison de la Vierge s'était transportée !... Lors de la peste de 1582, les échevins avaient envoyé là-bas des émissaires pour prier Notre Dame de Lorette et, bien sûr, la peste avait cessé !

Par la suite les lyonnais fondèrent, en 1658, l'association des Pénitents de N-D de Lorette et, en 1716, la confrérie construisit une église derrière le couvent des Feuillants. La rue de Lorette garde à cet endroit le souvenir des Pénitents.

Sainte Marie des Terreaux ! Sainte Apoplexie ! Je m'aperçois de la longueur de ce message !
Pour me faire pardonner, je propose de partager avec ceux qui l'auront lu, toutes les indulgences que j'ai gagnées en l'écrivant !

La prochaine fois, nous monterons sur le Plateau, là où l'air est si pur et le soleil si clair. Là-haut aussi il y eut des maisons religieuses !

A revoir, je vous coque pieusement tous ensemble et j'espère que le "matefaim" d'aujourd'hui va tâcher moyen de vous occuper au moins une semaine, car ces "massages" sont plus vite envoyés sur la "toile", qu' étalés sur mon papier !!!

Le Gone.

P-S : Mais qui arrêtera notre ami le Gone ? !...

Je note qu'il n'a parlé ni des Grands Augustins ni des Grands Carmes des Terreaux...

Quand je lui en ai fait la remarque, il m'a rétorqué que ces couvents étaient au sud du Bourg Saint Vincent, quasiment aux Terreaux ,et que pour les Grands Augustins, qui occupaient déjà en 1319, l'actuelle église Saint Vincent et la Martinière des garçons actuelle, il en avait déjà parlé autrefois dans "Le quartier Saint Vincent". Quant aux Grands Carmes que vous voyez aussi sur votre plan, ils s'étaient établis là dès 1303 !

Je dois vous dire aussi que c'est dans le livre sur le quartier Saint Vincent de Max Bobichon qu' ont été trouvés les éléments de ce pèlerinage.

Marc.

8 - Au XVII° et XVIII° "la colline qui prie". Suite 2 : Le Plateau, les Pères Augustins.

Bonjour à tous les lecteurs du Gone !

Me revoilà. J'espère que votre sanctification est maintenant en bonne voie et que vous êtes prêts à persévérer aujourd'hui avec le Plateau ?

En tout cas vous voilà certainement convaincus que les Pentes, à partir du XVII° siècle et, comme nous le verrons, jusqu'à la Révolution, avaient été l'objet d'une véritable "colonisation religieuse".

Tranquillisez-vous, le Plateau, bien occupé par les jardiniers, résistera davantage !

Mais auparavant et en introduction, je voudrais dire un mot des paroisses desservant notre colline !

Jusqu'à la Révolution, et plus précisément 1793, nous avons vu que notre colline était surtout habitée le long de l'axe Grande-Côte – Grande-Rue, ailleurs les maisons étaient clairsemées : De quelles paroisses dépendaient ces habitants pour faire leurs Pâques au moins une fois l'an, recevoir les sacrements de Baptême et de Mariage et se faire enterrer religieusement ?

A part le hameau de Cuire, qui était déjà paroisse et possédait une chapelle (la chapelle du Château au bord de la Saône), la Croix-Rousse, c'est à dire le reste du Plateau et les Pentes, dépendait de trois paroisses :

A l'ouest, approximativement de la Saône jusqu'à la Côte Saint Vincent (Montée des Carmélites) et son prolongement sur le Plateau, c'était la Paroisse Saint Vincent dont l'église était au nord de l'actuelle (voir "Le quartier Saint Vincent" republié récemment) .

Au centre, approximativement entre la Côte Saint Vincent et la Grande-Côte-Grande Rue, c'était la paroisse de Notre Dame de la Platière dont l'église se trouvait, tout près de Saint-Pierre et Saint Saturnin, à l'emplacement de notre actuelle rue de la Platière dans le 1^o arrondissement (Bonjour Thierry !).

A l'ouest, entre la Grand-Côte – Grande-rue et le Rhône, c'était la paroisse Saint-Pierre – Saint-Saturnin que tout le monde sait bien situer maintenant !

Autant dire que séparé de la ville par les remparts de Saint Sébastien, notre faubourg du Plateau de la Croix-Rousse se sentait bien coupé de ses églises. Les croix-roussiens qui se plaignaient d'être à l'écart, n'auront de cesse de demander une paroisse bien à eux, comme en témoignent leurs cahiers de doléances pour les états généraux qui auront lieu en 1789 ou encore quand ils forment une seule commune avec Cuire (dès 1788).

Mais d'autres que les habitants du Plateaux, avaient bien remarqué ce "désert spirituel", ce sont les Augustins Déchaussés ou Réformés que l'on nommait aussi "les Petits Pères".

Henri IV avait accédé à la demande du pape Clément VIII, qui, dans la mouvance du Concile de Trente, demandait que cet ordre soit accueilli dans le royaume de France.

Le Père Charles de Sainte Agnès, l'un des leurs, écrivit donc aux Echevins de Lyon, une lettre où il leur disait :

"Qu'il vous plaise de admettre les suppliants au lieu de la Croix-Rousse, lung de vos faulxbourgs ou il n'y a aucuns relligieux ni mesmes aucune église. Ce qui cause la perte de plusieurs âmes... Pour a ce remédeier ils désirent d'y travailler pour la gloire de Dieu soulz loffre qu'ils font de se retirer audit faulbourg. S'y loger à leurs fraits et y faire leurs exercisses comme il leur est permis par sa Majesté..." (Cité par Max Bobichon dans "Saint Denis de la Croix-Rousse")

Le 9 mai 1624, les Echevins leur accordent la permission de s'installer à condition qu'ils ne fassent pas la quête à Lyon. En effet il ne fallait pas faire du tort aux quêtes faites par l'Aumône Générale de la ville, pas de concurrence !

Nos Petits Pères s'installent alors provisoirement dans une maison de la Grande-Rue, au n° 54.

Le 19 mai 1625, ayant trouvé un terrain, ils l'achètent. C'était la moitié nord du Saugey (voir chapitre 5), tout près de l'ancien hameau et de la fameuse croix qui était rousse . C'est sur ce terrain que sera construit, plus de deux siècles plus tard l'Hôpital de la Croix-Rousse... Nous n'y sommes pas encore !

Mais pour construire il fallait que nos religieux trouvent de l'argent ! A force de démarches des Pères, les Echevins de Lyon finirent par accepter que le monopole de l'Aumône Générale soit transgressé et nos religieux pourront enfin aller quêter à Lyon.

Les Pères Augustin avaient eu une conduite très courageuse durant la peste de 1628, deux des douze pères moururent en secourant les malades, et les Echevins comme la population surent leur témoigner leur reconnaissance par leurs dons.

Le 8 avril 1629 la première pierre de leur église est solennellement posée. Cette église portera le vocable de Saint Denis, l'archevêque de Lyon qui les avaient accueillis s'appelait en effet Denis de Marquemont.

Un chemin reliant la Grande-Rue au "chemin tendant de la porte Saint Sébastien à l'Île Barbe par la Croix de Bois" (rue de Cuire actuelle), fut alors tracé au sud de leur propriété pour la délimiter des lotissement du reste du Saugey, ce chemin reçut le nom de chemin Saint Augustin et sera appelé

plus tard rue des Pères, puis rue Saint Denis et enfin rue Hénon.

Puis, au fil des ans, les bâtiments et le cloître des Augustins s'élevèrent...

Les Pères Augustins demeurèrent là, très bien implantés, jusqu'à la Révolution. Certes le faubourg n'avait pas sa paroisse mais il avait déjà son église et l'on peut penser que les registres de Notre Dame de la Platière, sur le territoire de laquelle Saint Denis s'élevait, servaient déjà, à la fin de la période, à l'inscription des actes de baptême et de sépulture que les religieux célébraient dans le faubourg. Saint Denis ne deviendra paroisse qu'en 1791 et c'est à partir de cette date que nous trouvons, aux A-M de Lyon, des registres pour les naissances à la Croix-Rousse, les registres de mariage et de décès datent, eux, de 1793.

Saint Denis fut aussi, pendant toute cette époque, le centre de plusieurs confréries : La "Confrérie de la Bonne Mort", la "Confrérie du Saint Sacrement", la "Confrérie de Notre Dame des Sept Douleurs".

Max Bobichon note dans son livre que :

«A Saint Denis, à travers les documents qui nous restent de la Confrérie de la Bonne Mort et de la Confrérie du Saint Sacrement, nous voyons un peu l'action très importante de ces hommes et de ces femmes dans le quartier, au service de la Communauté Chrétienne.

Le nombre des participants est assez grand... Pour ce que nous trouvons à Saint Denis, il oscille entre 200 et 400. »

Pèlerinages, processions, messes, prières, fêtes patronales, faisaient partie du quotidien de la vie de ces confréries, chacune ayant sa bannière. (Tout ceci est assez inimaginable de nos jours et en un temps qui a inventé, fort heureusement, la laïcité !).

Ces confréries avaient aussi un rôle social et caritatif important. Ainsi il y eut même une Confrérie composée d'ouvriers qui, en 1745, assurait une compensation financière aux ouvriers malades.

Mais les lignes s'allongent sur ce "courriel" (ce mot québécois, quoique non franco-provençal, est quand même plus joli que mail ! Restons au moins francophone !) et je vais encore être obligé d'interrompre ce chapitre pour le continuer au prochain numéro.

D'ici là tâchez tous moyen de bien vous porter !

Le Gone.

En marge et avant de nous quitter je pense qu'il est intéressant pour tout le monde de la généalogie, que je transcrive ici une note mon ami Max, sur les confréries.

QU'EST-CE QU'UNE CONFRÉRIE ?

« Il y eut toujours des groupements dans l'Eglise. C'est surtout à partir du XIII^e siècle qu'on voit les Confréries se multiplier. C'est à partir de la Réforme qu'on ouvre les Confréries aux Dames et c'est à partir de la moitié du XVII^e siècle que les nouvelles "agrégations" qui se forment sont appelées "congrégations".

La structure semble à quelque chose près toujours la même. Il y a un "conseil central" avec bureau et dont le curé n'est pas toujours le président mais l'aumônier. Les "confrères", avec un règlement très précis, fonction du but de l'association, se réunissent à intervalles réguliers pour prier (il y a des prières prescrites), vérifier leur action et mettre à jour leur cotisation. Ils sont groupés par "dizaine". »
(Max Bobichon dans « Saint Denis de la Croix-Rousse » page 32

9 - Au XVII^e et XVIII^e « la colline qui prie ». Suite 2 : Le Plateau, les autres maisons religieuses.

Bonjour à tous les rescapés de la Colline !

Nous nous sommes arrêtés longtemps chez les Augustins Réformés car ils ont été à l'origine de la première paroisse de la Croix-Rousse : Leur église Saint Denis deviendra la paroisse Saint Augustin sous la révolution pour redevenir Saint Denis par la suite...

Aujourd'hui nous allons visiter plus rapidement, enfin je l'espère, les autres maisons religieuses du Plateau et nous verrons qu'avec certaines institutions, le Plateau était déjà à la pointe de l'enseignement et de l'éducation !

Le mieux, je crois, est de citer d'abord Josette Barre dans « La colline de la Croix-Rousse » (ELAH 2001 p. 40):

« Dans le secteur occidental du Plateau... Les Missionnaires de Saint Joseph achètent en 1686, une propriété limitrophe de la Belle-Allemande et y élèvent deux bâtiments pour recevoir les prêtres employés à des missions à la campagne et à instruire le peuple. Entre 1738 et 1747, deux séminaires s'implantent à l'ouest du chemin de Granjard (rue Philippe-de-Lasalle) : Celui de Saint Pothin sur une ancienne possession du marchand allemand Cléberger, et celui de Saint Charles. A proximité et grâce à des dons, s'ouvrent les Petites Ecoles tenues par des religieux qui accueillent les filles et garçons pauvres de la paroisse de Cuire-la Croix-Rousse. Pour les enfants riches, les Jésuites tiennent un pensionnat entre le chemin de Terrenoire (rue Henri- Gorjus) et le chemin d'Enfer (Denfert-Rochereau) »

Je vais essayer maintenant d'apporter quelques compléments et parmi les maisons citées, arrêtons-nous aux Jésuites, aux Petites Ecoles et au Séminaire Saint-Charles.

Aujourd'hui, où souvent les slogans tiennent lieu de pensée et où le sens de l'histoire reste encore le fait des seuls spécialistes, il est devenu d'usage de dénigrer l'œuvre de l'Eglise dans les siècles qui nous ont précédés. La Grande Révolution Française, la guerre des écoles et l'anticléricisme (même justifié par un intolérable cléricisme, le sectarisme engendrant le sectarisme) sont passés par là ! Mais, sans remonter à Charlemagne (ce sacré Charlemagne !) je crois que l'on aurait tort de faire remonter l'origine de l'école à Jules Ferry, quels que soient les mérites de ce grand homme. Certes, avant lui, le savoir et la culture ont été surtout le privilège des clercs et de certaines "élites". A Lyon, ville privée d'université jusqu'en 1896 (les facultés de Droit 1875, de Médecine 1877, de Science et de Lettres ont été fondées peu avant), ce sont les Jésuites qui jusqu'à leur suppression en 1763, enseignèrent les enfants des classes aisés de la société. Le Collège de la Trinité qu'ils dirigeaient fut rouvert en 1603 et atteignit neuf cents élèves pour étudier les Lettres, la Philosophie, les Sciences et la Théologie. Ce fut le haut lieu intellectuel de Lyon avec une bibliothèque de 40.000 volumes. Un deuxième établissement, le "Petit Collège", fut ouvert en 1628 dans le vieux Lyon, il recevait 160 élèves. Et au XVIII^e nous trouvons encore, sur le plateau de la Croix-Rousse, un pensionnat jésuite..

Enseignement pour les élites, certes, mais les autres ? Comme généalogistes, nous avons peut-être bien rencontré tel ou tel enfant de milieux intellectuel très simple qui, pris en charge par leur curé, avait accédé à la culture et à un certain niveau dans la société, mais il s'agissait alors de cas isolés. Cependant le Concile de Trente (1547) avait prescrit que chaque curé devait entretenir un maître pour enseigner la lecture, l'écriture, le chant et le calcul sans oublier le catéchisme, mais il faudra attendre pour voir la réalisation de ce vœu : les réformes sont toujours longues à mettre en place !

Lyon fut certainement la plus rapide à répondre et au XVII^e nous assistons, toujours grâce à l'Eglise, à la naissance des écoles populaires, et la Croix-Rousse sera concernée.

A Lyon la Compagnie du Saint Sacrement, sorte d'intelligentsia influente composée d'ecclésiastiques importants mais aussi de magistrats, d'anciens échevins, de militaires, de marchands... avait réfléchi aux moyens pour établir des écoles publiques dans la ville et adressé un vœu dans ce sens au Consulat. Mais en lien avec cette Compagnie, la grande figure qui oeuvra pour l'enseignement des enfants pauvres fut Charles Démia.

Né à Bourg en 1637, Charles Démia, fils du secrétaire du lieutenant général au gouvernement de Bresse, entra au séminaire Saint Irénée en 1660 et fut ordonné prêtre en 1663. Dès 1664, l'Archevêque, Camille de Neuville (d'une famille bien connue !), le chargea de visiter les paroisses de la Bresse, du Bugey et de la Dombes, car ces régions faisaient alors partie du diocèse de Lyon. Au cours de cette visite Charles découvre la misère intellectuelle des habitants et la nécessité

d'ouvrir des écoles populaires pour les enfants pauvres s'impose à lui. Il devait consacrer toute sa vie à cette tâche. Il ouvrit une première école de garçons dans le quartier Saint Georges, quartier populaire par excellence car là se trouvait la majorité des tisseurs de Lyon. Plus tard une école de filles suivra. C'était, en 1667, la naissance des "Petites Ecoles" origine de nos écoles primaires. A la mort de Charles Démiat, en 1689, on en dénombra seize pour filles et garçons suivant, séparément bien sûr, une scolarité de quatre ou cinq ans.

Charles Démiat savait que la qualité des écoles dépendait de la qualité des maîtres, aussi pour leur formation, il fonda le "Séminaire Saint Charles" qui reçut les clercs et laïcs se destinant à l'enseignement. Les femmes, elles, furent regroupées dans la communauté des "Dames des Ecoles", future congrégation des Sœurs Saint Charles. Avec ces institutions, nous avons là, en quelque sorte, l'origine des écoles normales ! Et, clin d'oeil de l'Histoire nous trouverons bien plus tard, sur ce Plateau les deux écoles normales de Lyon, La Croix-Rousse ne fut donc jamais en retard en matière d'enseignement.

Voilà il est temps que j'arrête ici cette histoire des maisons religieuses de la colline de la Croix-Rousse, la colline qui pria beaucoup. Cette histoire nous a occupés pendant quatre chapitres un peu austères, j'en conviens avec vous... mais le Gone ne s'est pas senti chargé de refaire l'histoire !

Au point où nous en sommes, la Grande Révolution se profile à l'horizon et nous allons assister à une accélération de l'histoire qui concernera, au plus haut point, notre Croix-Rousse. Passant à travers une rude épreuve nos quartiers de la colline connaîtront un développement nouveau qu'il nous reste à voir.

Si vous êtes toujours décidé à suivre courageusement le Gone, je vous donne rendez-vous l'année prochaine ! Car il est bon que nous respections la trêve des confiseurs, cela vous reposera sans parler des phalangettes et des neurones assez fatigués de Marc, mon "nègre" !

A tous, Joyeux Noël et très bonne fin d'année !
Le Gone.

10 - A la veille de la révolution.

Une nouvelle année commence et le Gone reprend le clavier pour la suite de notre histoire ! Espérons au moins que cette année 2006 sera moins dure que celles que vécut nos ancêtres au temps de la grande Révolution Française !

Vous l'avez remarqué, je ne peux pas regarder ce qui se passe à la Croix-Rousse en faisant abstraction de ce qui se passe à Lyon, la grande ville voisine, mais aussi parfois de ce qui se passe en France... N'est-ce pas assez normal si nous voulons essayer de comprendre l'ambiance dans laquelle vivaient les contemporains des Pentes et du Plateau ?

Au XVII^e, XVIII^e siècle Lyon connut les misères communes à toutes les villes :

- Les épidémies, non seulement la grande peste de 1628-1629 qui marqua à juste titre la mémoire collective : il y eut 50.000 morts (le Plateau bien aéré, fut épargné), mais aussi les maladies, comme la typhoïde, dues aux conditions d'hygiène assez précaire, la Saône étant à la fois égout et lieu de baignade, le puit jouxtant les latrines dans les cours des maisons.

- Les disettes dues à certaines conditions climatiques particulièrement défavorables n'étaient pas rares même si les Greniers d'Abondances régularisaient la distribution des grains. Ainsi le terrible hiver de 1709 fit perdre à Lyon 18.000 habitants. !

Les registres des sépultures témoignent de tous ces malheurs.

Mais au cours des XVII^e et XVIII^e siècles il y eut aussi à Lyon de belles années, des années de bonne conjoncture économique comme l'on dirait aujourd'hui.

L'économie lyonnaise était dominée alors par l'industrie de la "Grande Fabrique" des étoffes d'or, d'argent et de soie. Cette activité fournissait du travail et donc de quoi manger à la majorité de la population de la ville.

Et cette industrie s' était développée avec l'évolution des techniques :

Octavio Mey (baptisé à St Paul le 20/03/1618) avait inventé le lustrage de la soie,

Honorat avait créé une tréfilerie d' or, à partir de lingots on fabriquait le fil d'or avec cette machine appelée "argue" (le passage de l'Argue trouve là son origine).

Blanchat avait mis au point la fabrication des crêpes (le tissus, pas le matefaim !),

Fournier avait importé d'Angleterre la façon des bas de soie (on trouve beaucoup de fabricants de bas dans les registres),

Claude Dagon (mort de la peste en 1631) avait inventé le métier à grande tire qui permettait de tisser des "façonnés" et plus seulement des "unis" et l'on pouvait ainsi rivaliser avec la concurrence italienne .

L'organisation de la Fabrique était basée sur le couple indissociable maîtres marchands – maîtres ouvriers. Les maîtres marchands n'ont pas de métiers, mais détiennent les capitaux, ils fournissent la soie et les dessins aux maîtres ouvriers qui travaillent pour eux à façon, et reprennent pour la vente les étoffes fabriquées. Le maître ouvrier est un artisan libre, qui travaille avec sa famille, un compagnon, un apprenti, sur un ou deux métiers qui lui appartiennent. Depuis 1745, il ne peut plus y avoir de maîtres fabricants indépendants du système de la Fabrique et ayant le droit de vendre directement la production de leurs métiers.

Mais si des tensions inévitables et conflictuelles existaient et s'exprimèrent souvent entre marchands et fabricants, les uns et les autres savaient que leur collaboration était finalement indispensable à leur mutuelle prospérité, ils étaient soumis à un mariage forcé. Aussi les extrémistes lyonnais de la Révolution, comme nous le verrons bientôt, ne parviendront pas à entraîner derrière eux les ouvriers en soie. Ces ouvriers revendiquaient une augmentation du tarif de leur production, mais aucunement une suppression du système de la Fabrique.

Ainsi dans ce que l'on a appelé "l'émeute des deux sous" : Le 7 août 1786, les ouvriers en soie réclamaient une augmentation de deux sous par aune (1,188 mètre) de tissus, augmentation promise depuis deux mois. A leur tour, les chapeliers réclamèrent une augmentation du prix de la journée de travail. La grève ébranla la Fabrique, des ouvriers originaires des campagnes avoisinantes regagnèrent leur pays, les marchands fabricants prirent peur, le Consulat fit appel à l'armée qui mit fin à cette émeute. Trois meneurs furent pendus le 12 août, le tarif fut supprimé le trois septembre. Cette question du "tarif" sera récurrente, nous le verrons... mais maintenant, à la veille de la Révolution, la condition matérielle des canuts n'était pas des meilleures et s'était bien dégradée. En effet, à partir de 1787, la crise de la soie sévissait à Lyon, les maîtres marchands n'ont plus de travail à donner aux ateliers des canuts. En octobre de la même année, la plupart des 15.000 métiers sont à l'arrêt, le chômage et la misère sévissent.

Certes la colline de la Croix-Rousse n'était pas encore le quartier des canuts. Comme nous l'avons vu à la fin du chapitre 5, seul un petit nombre de maîtres ouvriers en soie s'étaient installés le long de la Grande-Côte, le reste des pentes étant "gelé" aux mains des religieux. Les canuts étaient surtout à Saint George et à Bourgneuf (1), même si en cette fin du XVIII° ils commençaient à s'installer au Sud Est des Pentes (quartier du Griffon) et à la Guillotière (quartier du Plâtre)(2).

Remontons maintenant sur le Plateau en passant par l'octroi de la porte Saint Sébastien.

Et je laisse ici la parole à Jean Pelletier (dans "Connaître son arrondissement, le 4°") :

« A la fin du XVIII°, le système féodal est remplacé, peu avant la Révolution, par celui des assemblées élues. En premier lieu, en application du règlement de Sa Majesté du 31 juillet 1787, se crée une assemblée municipale de la paroisse de Cuire la Croix Rousse. La création de cette assemblée est consignée dans le premier volume des comptes-rendus du conseil municipal de la Croix-Rousse. La séance se tint au domicile du seigneur, Boulard de Gattelier, le dimanche 24 février 1788 après "vespres". D'après le registre, 108 membres de la commune se trouvaient présents, ce qui donne une idée de la population du faubourg. Ils élisent un syndic en la personne de Claude Charton, négociant âgé de 48 ans, assisté entre autres par Neyret, de la Poix de Fréminville et Burzy. »

En plus des membres élus, ce premier conseil municipal comprenait comme membres de droit Simon-claude Boulard de Gattelier, seigneur du lieu, et Jean-Jacques Legay, curé de la Platière.

Cette administration communale va se maintenir jusqu'en 1793. Mais il faut reconnaître qu'elle est bancal par suite d'un déséquilibre et de rivalités entre le village rural de Cuire et le Faubourg de grande ville qu'est déjà la Croix-Rousse dont la population a bien augmenté. Les habitants de la Croix-Rousse traitent Cuire de Hameau, et les commerçants regardent de haut la population agricole de Cuire. C'est ainsi que le desservant de Cuire écrivit que ses paroissiens « habitants d'un village où l'unique préoccupation est de cultiver la terre, où les goûts de la ville n'ont pas heureusement pénétré, où les mœurs sont encore et continueront d'être pures, demandent à n'être point mêlés en des lieux et des corporations d'hommes à qui l'avoisinement des villes a fait contracter des habitudes différentes de celles des villages ». Cette citation trouvée dans le livre de J. Barre, montre bien l'évolution du bourg de la Croix-Rousse depuis son passé rural.

La municipalité de Cuire la Croix-Rousse, outre la gestion des différents entre les deux communautés aura bien d'autres soucis : l'entretien des chemins, en particulier le chemin de Serin et la montée de la Boucle, la gestion de l'eau, la répartition des impôts nouveaux, la défense des privilèges du Franc-Lyonnais de plus en plus contestés par les autorités lyonnaises, la représentation du Franc-Lyonnais aux états généraux consentis par Louis XVI (acteur malheureux des changements exigés par l'époque), la rédaction des doléances...

Voici, par exemple, une expression de la municipalité :

« La prochaine assemblée des Etats Généraux étant considérée, Messieurs, comme un bienfait du Roi pour tous ses sujets, la Municipalité de Cuire-la-Croix-Rousse ne peut-elle pas, dans une circonstance aussi intéressante, élever la voix pour faire entendre de justes doléances ? N'a-t-elle pas droit à la bonté et à la justice du Souverain ? Le Franc-Lyonnais, dont le bourg de Cuire-la-Croix-Rousse fait une partie considérable, a des privilèges et franchises qui ont été reconnus de tous les Rois de France, depuis que cette petite Province s'est mise sous leur protection et sauvegarde. Ces privilèges et franchises ont été, Messieurs, attaqués et les coups qui leur ont été portés frappent principalement la paroisse de Cuire-la-Croix-Rousse. Cette Municipalité s'alarme de crainte de les voir se perpétuer, si la Province n'est admise à avoir des Représentants aux Etats-Généraux pour y solliciter la restitution de tous ses droits légitimes et les faire sanctionner par eux à l'effet d'en jouir à perpétuité et sans trouble ».

Le Franc-Lyonnais finira par obtenir des représentants aux Etats-Généraux, mais n'étant pas du lieu, ceux-ci ne le défendront pas !

Pour ceux qui voudraient en savoir plus, il y a un site très intéressant à l'adresse suivante :

http://www.alyon.org/litterature/livres/lyonnais/la_croix-rousse_sous_la_revolution

Le Gone vous dit à bientôt pour la suite !

(1) Bourgneuf, c'est le quartier, sur la rive droite de la Saône au sud de Vaise jusqu'à SaintPaul, que traverse actuellement, le quai Pierre-Scize. Autrefois le bord de Saône était là très différent. Il n'y avait pas de quai, mais une rue étroite entre deux rangées de maisons, celles au bas de la pente de Fourvière, comme aujourd'hui, et celles, les pieds dans l'eau, construite au bord de la rivière. Par un arrêté du 6 pluviôse an II (25 janvier 1794), la Convention fait démolir 143 maisons du bord de Saône, une chaussée provisoire est alors ouverte sur les décombres, mais il faudra attendre 1811 pour que soit construit le quai.

(2) Le Plâtre était le nom donné, à l'époque, au quartier de la Place du Pont à cause d'un four à chaux qui se trouvait là au bord du Rhône où débarquaient des bateaux amenant la pierre calcaire.

11 - La Révolution jusqu'en 1793.

Bonsoir à tous les lecteurs du Gone s'il en reste !

On parle de l'ancien régime pour désigner tout ce qui précéda 1789 et de la date symbolique du 14

juillet, tant furent importants les changements apportés par la Révolution.

Il n'est pas question de raconter ici la Révolution, mais simplement d'en regarder certaines dates qui apportèrent une transformation de notre colline de la Croix-Rousse et marquèrent son histoire et son évolution, comme elles marquèrent l'histoire et l'évolution de Lyon.

Il y a deux versants dans l'histoire de la révolution à Lyon comme à la Croix-Rousse :

Avant 1793 où Lyon et Croix-Rousse évoluent au rythme de la Révolution.

Et puis 1793 où Lyon rompt avec la Révolution Montagnarde et Jacobine avec les conséquences que l'on sait.

Si nous regardons, aujourd'hui, les événements qui, avant 1793, provoquèrent un changement, je pense qu'il y eut en premier lieu les lois relatives à l'organisation du territoire :

Le 12 novembre 1789, l'Assemblée Nationale Constituante décréta la création des municipalités. Cela concerna chaque ville, bourg ou communauté rurale.

Le 28 février 1790, ces municipalités reçurent de l'Assemblée de larges pouvoirs pour le maintien de l'ordre.

Le 19 juillet 1791 les municipalités furent invitées à tenir des registres d'état civil et à organiser leur service de police.

La municipalité de Lyon, jusqu'en 1793, eut ainsi une seule mairie. Par la suite de 1793 à 1806 la Municipalité sera divisée en trois avec trois mairies : Lyon Nord, Lyon Midi, Lyon Ouest, nous verrons pourquoi. De 1806 à 1852 il n'y aura, de nouveau, plus qu'une seule mairie à Lyon.

Comme Vaise et la Guillotière, la Croix-Rousse fut commune indépendante de Lyon de 1790 jusqu'en 1852. Et de 1790 à 1793 la Croix-Rousse fit une seule commune avec Cuire.

Le 26 février 1790, les anciennes provinces et généralités avaient été remplacées par les départements. L'assemblée avait fixé l'étendue et le découpage des 83 départements. Chaque département avait un chef-lieu qui se situait souvent en son centre et ne devait pas être éloigné de plus d'une journée de cheval, de tous les coins du département.

Le grand département de Rhône et Loire avait donc été créé. Lyon, alors la deuxième ville de France, en était le chef-lieu. Mais est-ce de cette époque que date notre liste Rhône et Loire ?... Je n'en ai pas trouvé la mention !...

La municipalité de Cuire la Croix-Rousse fut la grande perdante de cette réforme car avec la disparition du Franc-Lyonnais, disparurent aussi tous les privilèges qui y étaient attachés, notamment en matière fiscale et cela malgré toutes les protestations des habitants qui auront cependant la consolation de payer moins de droits d'octroi que Lyon sur les denrées qui entrent dans la commune.

Le 19 février 1790, un nouveau conseil municipal de 8 membres se réunit donc et choisit le premier Maire, Jean Delorme. Ce conseil avait reçu de l'assemblée municipale précédente ces deux recommandations : "Surveiller les empiètements de Lyon et construire le Chemin de Serin".

Si la justice du faubourg est maintenant la même qu'à Lyon, la police est en revanche propre à la commune de Cuire la Croix-Rousse et indépendante de celle de la ville.

A côté des lois de réorganisation territoriales, les lois relatives au Clergé et à ses possessions apportèrent aussi bien des changements :

Dès le 2 novembre l'Assemblée Constituante avait décrété la mise à la disposition de la Nation de tous les biens du clergé.

Le 13 février 1790, les ordres religieux, autres qu'enseignants et hospitaliers, sont supprimés et les vœux monastiques interdits.

Le 14 mai 1790 l'Assemblée décide de mettre en vente les biens nationaux issus des réquisitions des domaines du clergé.

Le 12 juillet 1790 la Convention Nationale adopte la Constitution civile du clergé, préparée par Mirabeau et l'abbé Lamourette. Cette constitution reprend les décisions relatives à la suppression des ordres religieux et à la nationalisation de leurs biens, elle organise aussi l'Eglise de France sur le modèle de l'état. A chaque département correspond un diocèse, à chaque commune correspond une paroisse, en ville le territoire de la paroisse doit être celui du canton (ce qui ne fut pas toujours possible à Lyon). Les évêques comme les curés sont élus par les fidèles. Chaque évêque et chaque prêtre doit jurer fidélité à cette constitution.

Le 24 août, le roi avale ces mesures.

Le 3 janvier 1791 l'Assemblée renouvelle l'obligation faite aux ecclésiastiques de prêter serment à la Constitution Civile du clergé et le 17 mai 1792, elle décrète la déportation des prêtres réfractaires, ceux qui refusent le serment sont alors obligés d'entrer dans la clandestinité et deux clergés cohabitent plus ou moins.

Sur les pentes, si certains bâtiments furent utilisés comme caserne (Ursulines, Bleues célestes, Sainte Marie des Chaînes, Colinettes) ou prisons (Carmélites) ou encore théâtre (Chapelle des Bleues Célestes), d'autres ainsi que tous les terrains libérés par les religieux expulsés, se révélèrent vite une lourde charge pour la Nation et firent partie des biens nationaux mis en vente. Alors les propriétés furent démembrées, les terrains divisés en lots, et les bâtiments souvent démolis.

Ainsi l'immense clos des Chartreux comprenant plus de 15 hectares de terrain et plus de deux hectares de bâtiments fut divisé en onze lots et vendu aux enchères le premier novembre 1791. Parmi les acheteurs, nous trouvons un chirurgien, un agent de change et un marchand, tous trois assez riches pour acquérir les lots les plus importants, mais nous trouvons aussi des gens plus modestes comme un charpentier, un jardinier, un charcutier et un cordonnier.

Si pour les clos proches des Terreaux les acquéreurs furent nombreux, ceux du haut des pentes furent acquis par un ancien recteur de la Charité et un médecin administrateur de l'Hôtel Dieu. Cette division en lots permettra enfin la création de rues sur les pentes, les nouveaux propriétaires créant des voies d'accès à leur propriété.

Si l'église Saint Bruno fût heureusement réservée à la Nation et l'église des Oratoriens devint l'église paroissiale Saint Polycarpe dont l'abbé Rozier fut choisi comme curé le 18 septembre 1791, l'année 1792 fut celle de très nombreuses destructions de couvents d'églises et de chapelles sur les pentes, comme partout dans la ville. Ainsi les églises des anciennes paroisses de la colline, Saint Vincent, Saint Saturnin et Notre Dame de la Platière, furent détruites (décidément on ne se souciait déjà pas beaucoup du patrimoine !).

Sur le plateau, le clos des Augustins Réformés fut divisé en trois lots pour y construire des habitations tandis que leur église devint église paroissiale et les bâtiments attenants à l'église furent utilisés comme mairie.

La loi du 19 juin 1791 décrétait : "La Croix-Rousse sera desservie, sous le nom de Saint Augustin, dans l'église du ci-devant monastère des Augustins Réformés, laquelle aura pour succursale l'église de Cuire sous le nom de Saint Blaise."

Le premier curé constitutionnel fut choisi en la personne de Charles Plagniard, ex-Augustin.

La réquisition et la vente des couvents qui furent capitales, et même, à terme, bénéfiques pour l'évolution du quartier ne durent pas se passer sans douleurs, mais c'est surtout la Constitution civile du clergé qui jeta le trouble dans l'Eglise lyonnaise et ébranla les Catholiques. L'archevêque, Mgr de Marbeuf, refusant la Constitution, fut remplacé le 1^o mars 1791 par Adrien Lamourette, co-auteur de la Constitution.

Le 10 mars et 13 avril pape condamna publiquement la Constitution civile du clergé.

Si une grande partie du clergé lyonnais avait prêté serment à la Constitution, d'autres, non jureurs,

exerçaient en cachette à la Croix Rousse comme ailleurs.

A travers tous ces faits, nous avons à Lyon, comme dans toute la France, les germes d'une opposition Eglise – République qui sera très longue à se résorber chez beaucoup de catholiques.

En terminant, je voudrais encore mentionner certaines lois révolutionnaires qui durent pas mal changer la vie quotidienne de nos ancêtres, sur la colline comme ailleurs :

Le 23 mars 1791 les corporations de métiers sont supprimées, chacun pourra exercer librement le métier qu'il aura choisi à condition d'acquitter la patente. Le 14 juin les associations de patrons ou d'ouvriers comme la grève sont interdites (loi Le Chapelier).

Le 14 mai 1790 l'assemblée décide de créer un système uniforme des poids et mesures et le 30 mars 1791 est adopté l'instauration du système métrique. Quel bouleversement, si je me réfère simplement à notre passage à l'Euro !

Et un peu plus tard nos ancêtres durent adopter le fameux calendrier révolutionnaire en usage officiellement à partir de 1793, plus aucune référence religieuse ne devait marquer les jours de ces hommes et ces femmes qui, jusqu'alors, avaient baigné dans le christianisme !

Mais nous arrivons en 1793 !

Alors je vous donne rendez-vous pour le prochain épisode qui sera le plus triste de l'histoire de Lyon. Préparons nous au pire...

En attendant faites encore de beaux rêves !

Le Gone.

12 - 1793, l' "Année Terrible".

Nous y arrivons chère Josiane !

Lyon n'avait pas mal accueilli la Révolution à ses débuts. Le 30 mai 1790 la fête de la Fédération sur la plaine des Brotteaux fut une réussite et l'ensemble de la ville était prête à accompagner les réformes dans le sens d'une monarchie constitutionnelle. Mais un certain nombre de décisions et d'événements d'une Assemblée allant se durcissant, vont peu à peu prendre l'opinion du plus grand nombre à rebrousse-poil de ses convictions profondes.

Les tracasseries de plus en plus violentes que subissaient les prêtres réfractaires au serment constitutionnel, le remplacement de l'Archevêque par l'abbé Lamourette, celui qui avait collaboré avec Mirabeau à la réforme du clergé, la spoliation des biens d'Eglise renforcent l'hostilité des catholiques.

La ville rassemblait aussi un bon nombre de royalistes lyonnais ou réfugiés. Ils avaient rêvé un temps, de faire venir le Roi à Lyon qui leur semblait plus sûr que le Palais des Tuileries de Paris. L'arrestation, le procès et l'exécution du Roi (le 20 janvier 1793) vont en faire de farouches opposants à la Convention Nationale.

D'autre part, comme nous l'avons vu, les marchands négociants et les ouvriers tisseurs n'étaient pas du tout enclins à casser le système de la Fabrique, même si, à l'intérieur de ce système, ils s'opposaient, ils avaient trop besoin les uns des autres. Les incitations de Conventionnels purs et durs comme Chalier, au soulèvement des ouvriers contre les maîtres, même et peut-être surtout en période de crise économique, ne trouvaient qu'un faible écho et même de la réprobation.

Cet ensemble très divers est alors prêt, pour des motifs différents, à entrer dans un affrontement

violent contre le pouvoir central parisien à la première étincelle et cette étincelle s'appellera Chalièr que seuls les plus dèmunis et les misèrèux, ceux qui n'avaient rien à perdre, seront prêts à suivre.

Marie-Joseph CHALIER, fil d'un notaire de Briançon, naquit en 1747. Il vint à Lyon pour y faire ses études et devint instituteur puis commerçant en soieries. Il habitait rue Confort (et à partir de 93, il montait tous les soirs pour surveiller la construction de sa maison de campagne à la Croix-Rousse, vers l'hôpital actuel).

Il fut élu en 1790 dans la première municipalité lyonnaise assez modérée, et devint officier municipal. Après un séjour à Paris où il fut conquis par Marat qui n'était pas précisément un tendre, il rentra à Lyon en août 1792 avec les idées extrémistes des Jacobins les plus durs, ceux que l'on appelle à l'Assemblée les Montagnards, car ils étaient placés sur les tribunes.

Orateur violent, Chalièr préconisa, le 6 février 1793, l'installation de la guillotine sur le pont Morand afin que les têtes tombent directement dans le Rhône !

Au printemps de la même année, avec ses amis, il s'empara, pendant 80 jours, de la Municipalité de Lyon. Il voulait instaurer un régime de terreur dans cette ville qu'il jugeait réactionnaire.

Mais, fin mai, Lyon qui refusait d'être placé sous surveillance jacobine, manifesta, demanda la destitution de la municipalité et l'arrestation de Chalièr et de ses amis.

Chalièr est arrêté, jugé et condamné à mort le 15 juillet 1793. Le 16, il est guillotiné. Je passe sur cette exécution particulièrement macabre et atroce par suite d'un mauvais fonctionnement de la guillotine !...

Mais, au même moment, à l'Assemblée Nationale, les "Montagnards" prenaient le pouvoir aux dépens des "Girondins", c'était, au sein de la Convention le triomphe des purs et durs sur les modérés et, à Paris, l'instauration de la Terreur.

Lyon, comme souvent au cours de son histoire, se trouvait donc à contre-courant du pouvoir central. Ce fut à la fois sa gloire et sa faiblesse !

Notre ville faisait alors figure de contre-révolutionnaire et la Convention assimila le soulèvement lyonnais à la révolte des vendéens. Le mouvement lyonnais était intolérable. Il fallait donc à tout prix sauver l'unité et l'indivisibilité de la République, et cela allait se faire dans le sang... Chalièr, quant à lui, devenait un martyr !

Le 7 août commença le siège de la ville par l'armée des Alpes commandée par le général Kellermann. Mais Lyon n'avait pas attendu pour organiser sa résistance et dès le 8 juillet, les autorités avaient choisi le Colonel de Précý, un royaliste de Marcigny (71), pour organiser et commander l'armée lyonnaise. A partir de Sainte Foy et de la Duchère, de Villeurbanne et de la Guillotière, et enfin des hauteurs de Cuire, leur camp principal, les assiégeants bombardent la ville à boulets rouges pour l'incendier,.

Sur le plateau de la Croix-Rousse, les remparts étaient un lieu stratégique important. Une batterie installée au début de la Grande Rue de Cuire tint en échec les canons de Kellermann pendant 15 jours ! C'est là que le sang coula pour la première fois. Le 29 septembre, au cours d'un bombardement, l'abbé Rozier, le curé de Saint Polycarpe dont nous avons déjà parlé, fut tué dans son lit.

Fin septembre Kellermann, jugé peu entreprenant, fut remplacé par le général Doppet qui décida de donner l'assaut. Le 9 octobre, après de sanglants combats, la ville fut prise et le 12 la Convention décréta ce ci :

Article I : Il sera nommé par la convention Nationale, sur la présentation du Comité de Salut public, une commission extraordinaire composée de cinq membres pour faire punir militairement et sans délai les contre-révolutionnaires de Lyon.

Article II : Tous les habitants de Lyon seront désarmés. Leurs armes seront distribuées sur le champ aux défenseurs de la République. Une partie sera remise aux patriotes de Lyon qui ont été opprimés par les riches et les contre-révolutionnaires.

Article III : La ville de Lyon sera détruite, tout ce qui fût habité par le riche sera démoli ; il ne restera que la maison du pauvre, les habitations des patriotes égarés ou proscrits, les édifices spécialement employés à l'industrie et les monuments consacrés à l'humanité et à l'instruction publique.

Article IV : Le nom de Lyon sera effacé du tableau des villes de la République. La réunion des maisons conservées portera désormais le nom de ville affranchie.

Article V : Il sera élevé sur les ruines de Lyon une colonne qui attestera à la postérité les crimes et la punition des royalistes de cette ville avec cette inscription :

"Lyon fit la guerre à la liberté; Lyon n'est plus."

La terreur s'installe et pendant six mois, deux mille personnes de tous rangs et de toutes conditions sont dénoncées contre de l'argent, emprisonnées, jugées sommairement et exécutées dès la sentence prononcée. Parmi les victimes de cette sauvage répression, on voit des Nobles et des prêtres des religieux et des religieuses, des militaires, des médecins des hommes de loi et des notaires, de riches marchands, de simples artisans comme des ouvriers en soie, ou encore d'humbles affaneurs. Le grand architecte, Jean Antoine Morand, fut guillotiné le 24 janvier 1794 (Cf. le Gone dans brève histoire de la Guillotière). La lecture des listes de condamnés donne une bonne idée de la composition sociale de notre ville en 1793.

Les prisons sont pleines : On enferme dans les caves de l'Hôtel de Ville, dans la prison de Roanne (vieux Lyon), dans la prison Saint Joseph (presqu'île au niveau des Jésuites), aux Recluses (ancienne maison des filles repenties, vers Saint François)...

La guillotine de la Place des Terreaux n'abonde plus... Des condamnés sont mitraillés au canon sur la plaine des Brotteaux, par groupes entiers...

Les destructions des maisons ordonnées par la Convention seront en fait plus symboliques. Il n'était d'ailleurs pas possible d'appliquer le décret à la lettre, les maisons étant mitoyennes en détruire l'une condamnait aussi l'autre. Les deux belles façades Est et Ouest de la place de la Fédération (Bellecour), ainsi que les remparts de Saint Just, la prison de Pierre-Scize seront certes démolies comme des symboles de l'ancien régime... Mais la grande foule des chômeurs du temps sera surtout employée à dégager les ruines provoquées par les bombardements et aussi à des démolitions d'urbanisme, comme celles des maisons de Bourgneuf situées entre la Saône et la rue, afin de créer une large voie...

Comme si ces représailles n'étaient pas suffisantes, la "ville affranchie" (il faudra attendre la mort de Robespierre (27 juillet 1794) pour que notre ville retrouve son nom), n'avait même pas de mairie centrale et son administration (futur casse tête des généalogistes) fut divisée en trois : les Mairies de Lyon Nord, Midi et Ouest.

Pour enlever encore de l'importance à notre ville, le département de Rhône et Loire créé en 1790, fut divisé en deux ! Lyon n'était plus que le chef-lieu du petit département du Rhône... Feurs puis Montbrison devenait préfecture de la Loire jusqu'au premier janvier 1856, date où Montbrison céda la place à Saint Etienne.

Je remarque que la limite avec la Loire était assez arbitraire, Tartaras, par exemple, faisait une espèce de hernie dans le Rhône parce que cette commune possédait des mines que la Loire voulait garder !

Bref, l'humiliation de Lyon était totale.

A la Croix-Rousse, toutes les propriétés des nobles furent confisquées tant le long des pentes que sur le plateau.

Les événements de 93 consacreront la scission entre Cuire et le Faubourg. Les gens de Cuire avaient accueilli les assiégeants tandis que les croix-roussiens avaient pris le parti de Lyon. Aussi la Convention reconnaissante rattacha Cuire à Caluire selon le souhait de ses habitants, tandis que la

Croix-Rousse devenait (24 brumaire an II) la "Commune Chalier" !

Un comité révolutionnaire fut mis en place, toutes les croix de la commune furent remplacées par des arbres de la liberté que l'on déterra de la propriété de la Belle Allemande, les cloches et tous les métaux furent récupérés pour faire des canons, des pommes de terres furent achetées dans les communes voisines, les maisons des "contre-révolutionnaires" furent mises sous séquestre et gardées, l'église Saint Augustin fut transformée en temple de la Raison.

Mais le faubourg, s'il partageait l'humiliation de la Ville, ne fera pas un long usage du nom hérité du célèbre sans-culotte, "nouveau saint" de la Convention, moins d'un an plus tard, il s'appellera de nouveau "Croix-Rousse" sans que le pouvoir central ne s'en émeuve.

Voilà... J'espère que l'évocation de ces événements, durant lesquels certains d'entre nous ont perdu des ancêtres, ne vous a pas trop assombrés : Les histoires du Gone ne sont pas toujours drôle ! Dans le prochain chapitre, nous verrons l'évolution des quartiers de la colline jusqu'en 1852. D'ici là tâchez moyen de garder la tête sur vos épaules.

Le Gone

13 - Quand les canuts s'installent à l'Est de la colline.

Lorsque Napoléon Bonaparte, muni d'une petite truelle d'argent, scella la première pierre des grandes façades de la place Bellecour que nous pouvons voir aujourd'hui, ce fut, pour les lyonnais, le signal et le symbole d'une renaissance pour leur ville.

Nous étions le 10 messidor an VIII (29 juin 1800), Bonaparte revenant en vainqueur de Marengo, voulait ainsi affirmer que la déchéance de Lyon était bien terminée.

On n'avait pas oublié à Lyon ce 12 brumaire an II (2 novembre 1793) ou Couthon, envoyé par la Convention, s'était fait transporter en fauteuil, puisqu'il était paralysé des jambes, pour porter les premiers coups, de son marteau d'argent, aux anciennes façades !.

Mais maintenant, enfin, une ère nouvelle s'ouvrait et Bonaparte fut salué comme un nouveau Munatius Plancus !

La Révolution avait été une période de grande récession pour la soierie lyonnaise : plus de commandes, plus de clients... et voilà que dynamisée par Napoléon Bonaparte, la municipalité allait relancer l'industrie de la soie en encourageant toutes les initiatives en ce sens : Chambre de commerce, école de dessin, création de nouveaux métiers plus perfectionnés...

Joseph Marie Charles dit Jacquard, fils d'un tisseur à grande tire (le métier inventé en 1605 par Claude Dagon) et d'une liseuse de dessins, avait été tisseur de façonnés à la mort de son père. En reprenant des idées de Vaucanson, il inventa une mécanique pour automatiser les tâches du tissage et, comme on dit aujourd'hui, augmenter la productivité. Un seul tisseur pourrait mener son métier et cela ne devait pas attirer à Jacquard l'amitié des tireurs de lacs qui voyaient ainsi leur emploi disparaître !...

Cette mécanique, mise au point et encore perfectionnée par Jean Breton, allait équiper ce que l'on appela depuis "le métier Jacquard". Ce métier en bois, surmonté de la fameuse mécanique, atteignait maintenant 3 mètres 90 (l'ancien métier mesurait 2 mètres).

Même si cette nouvelle machine plus productive mit du temps à s'imposer, elle allait être un élément déterminant dans le développement de la Croix-Rousse. Il n'est que justice que la statue de Jacquard trône sur la place, en plein cœur du quartier. Cette statue sculptée par Fovatier avait d'abord été érigée place Sathonay en 1834, avant d'être transportée ici en 1901.

Le 18 mai 1804, Bonaparte devint Napoléon 1er et sa cour, le point de mire de l'Europe. Les habits des dames de la nouvelle noblesse, comme le tissu de l'ameublement des palais impériaux, vont être alors de puissants promoteurs de la soierie lyonnaise.

Des ouvriers, venus des environs et des départements voisins affluent vers Lyon, il faut leur trouver des logements.

Le quartier Saint Georges était surpeuplé et n'était pas adapté à la nouvelle industrie de la soie. Le soleil était rare dans ses rues trop étroites, les plafonds des maisons étaient trop bas pour accueillir les nouveaux métiers. De plus on peut imaginer que la qualité de l'air que l'on respirait ici n'était pas des meilleures si je m'en rapporte aux odeurs des allées du Vieux Lyon il n'y a pas si longtemps alors que les égouts n'étaient plus à ciel ouvert, dans les caniveaux...

Il fallait que les canuts, de plus en plus nombreux, s'installent dans un autre quartier, mais où ?

Les projets d'agrandissements de la ville tant au sud de la presqu'île qu'aux Brotteaux étaient au point mort. Les premiers travaux d'Antoine Michel Perrache (+ 1779) et de Jean Antoine Morand (+ 1793 sur l'échafaud) avaient été stoppés par la Révolution et il faudra encore cinquante ans pour vaincre tous les obstacles à leur réalisation. (Le Gone a raconté cela ailleurs...)

C'est alors que ceux qui avaient acquis, sur les Pentes de la Croix-Rousse, des biens nationaux pour en faire des propriétés d'agrément ou de simples placements, vont s'empresser de les revendre à des lotisseurs et, comme l'écrit Josette Barre, "une fièvre de construction" va s'emparer de l'Est de la colline. Et là les canuts trouveront la lumière, l'air sain et des nouvelles maisons bien adaptées et, de plus le tout à l'abri des inondations !

A l'Est d'une ligne allant de la rue de Cuire au quartier Saint Vincent, sur des terres consacrées jusqu'à présent aux champs, aux vergers, aux jardins, notre colline changea de physionomie pour devenir, tant sur les Pentes que sur le Plateau, le fameux quartier des canuts qui, même attaqué par le béton triomphant de notre modernité, n'arrive pas à se faire oublier.

Aujourd'hui le bistanclaque, bistanclaque-pan, s'est tu rue d'Ivry (alors rue Henri IV) et dans toutes les rues avoisinantes (rues du Chariot d'Or, d'Austerlitz, Dumenge ou du Mail) comme en haut de la montée Saint Sébastien (place Colbert, rue Lemot, rue de Sève...), mais il n'en est pas besoin pour reconnaître, quand elles n'ont pas été détruites, ces maisons qui atteignent 25 mètres de haut sur quatre ou cinq étages, avec leurs façades en moellons de pierre jaune de Couzon, recouvertes de crépi et sans autre décor que leurs hautes fenêtres rapprochées. Ces maisons ont été construites pour l'industrie de la Soie, elles sont, avant tout, fonctionnelles et même de la rive gauche du Rhône, on les distingue aisément parmi les autres.

Dans ces maisons construites pour eux, sous des plafonds à la française de près de quatre mètres de hauts, les maîtres tisserands avaient monté leurs métiers, ils en avaient un ou deux, parfois trois chacun, et pour empêcher les vibrations, ils les avaient bien calés contre les poutres du plafond. Dans une seule grande pièce, l'atelier, que le maître canut partageait avec sa "fenotte", ses "gones", un compagnon ou un apprenti, se tissaient jour après jour des satinés, des brochés, des façonnés, des brocarts et autres merveilles dont ils ne se servaient jamais. Chez les canuts on aurait bien pu chanter avec Aristide Bruant (1851-1925) :

"Pour chanter Veni Creator, il faut avoir chasuble d'or...

Nous en tissons pour vous, Grands de l'Eglise,

Et nous, pauvres canuts, n'avons pas de chemises !

Pour gouverner il faut avoir manteau et ruban en sautoir...

Nous en tissons pour vous Grands de la terre,

Et nous pauvres canuts, sans drap on nous enterre !"

C'est nous les canuts,

Nous allons tour nus !

L'atelier du tisseur est souvent l'unique pièce de l'appartement qu'il habite (90% des appartements de ces maisons ont une ou deux pièces en 1830). Il y a alors une alcôve pour le lit des parents et, dans l'espace laissé libre par les métiers, une soupente pour les enfants et l'apprenti (le compagnon loge chez lui à l'extérieur). Dans un coin le poêle, dans un autre le garde-manger en sapin, une commode pour ranger les quelques effets de la famille, deux ou trois chaises et une table composent tout le mobilier.

Vers chacune des deux ou trois fenêtres, à la lumière que laisse passer les papiers huilés, ancêtres de nos vitres, un métier fonctionne à l'huile de coude tant que dure le jour...

Dans ces maisons, parmi les voisins, il y a bien sûr d'autres canuts mais aussi d'autres ouvriers, des ouvrières surtout : des dévideuses, des ourdisseuses, des plieuses, des canetières... Sur les pentes s'activent aussi d'autres hommes pour d'autres activités : les metteurs en carte, les liseurs de dessins, les piqueurs de cartons (pour la programmation des métiers), les mécaniciens de métiers, les fabricants de peignes (cadres munies de broches entre lesquelles passant les fils de la chaîne).

Dans le quartier de la rue des Capucins au bas des pentes, juste au-dessus des Terreaux sont construits d'autres immeubles d'un autre style : soubassements en pierres de taille, appuis des fenêtres en fer forgé... Et c'est là, dans les premiers étages le qu'officialient les marchands fabricants, les donneurs d'ordre de la Fabrique et tous ceux qui s'occupaient de l'approvisionnement de la soie et de la vente des pièces de soierie. Les étages supérieurs, eux, étaient occupés par des gens modestes : garçons de courses, compagnons tisseurs, travailleuses à domicile.

C'est tout naturellement dans ce quartier, rue Saint Polycarpe, que fut édifiée par Jean Gay, architecte de la ville, entre 1809 et 1811, la Condition des Soies. Voici ce qu'écrivit Josette Barre à ce sujet :

« Inspiré des palais Renaissance de Florence, l'édifice est orienté est-ouest afin d'annihiler les effets des vents sud et nord qui dominent à Lyon. Ce bâtiment compte deux étages. Au rez-de-chaussée, des salles servent à réceptionner les marchandises qu'apportent les voitures attelées franchissant le mur d'enceinte par les deux portes cochères percées rue Saint-Polycarpe. Au-dessus du rez-de-chaussée de grandes pièces, dotées de fenêtres facilitant la ventilation, sont utilisées pour entreposer les soies et les faire sécher. Un système de poêles maintient une température constante pour accélérer le dessèchement des soies. » (La colline de la Croix-Rousse p.60)

Un troisième genre d'immeuble vient occuper le quartier Sathonay sur un hectare des terres des Dames de la Déserte dont la partie supérieure avait été transformée en Jardin des Plantes. Ce sont des immeubles encore plus cossus que ceux des Capucins. Ils sont habités par les grands négociants en soierie qui y ont aussi leurs bureaux et aussi par des rentiers que la soierie avait enrichis. Les étages supérieurs, toujours "moins nobles" (à l'époque il n'y a pas d'ascenseurs !) sont habités par des hommes de peine (affaneurs), des commis et des ouvriers en soie, mais les ateliers de tissages, à cause du bruit qu'ils font, sont exclus de ce quartier résidentiel.

Voilà pour l'Est de la colline qui dans la première moitié du XIX^e siècle est vraiment devenue la "Colline qui travaille".

La prochaine fois, nous verrons ce qu'il se passait à l'Ouest.

Bonne soirée.

Le Gone.

14 - Que se passe-t-il à l'ouest de la colline au début du XIX^e siècle ?

Alors que l'Est devient un vaste atelier de tissage et de commerce de la soie, l'Ouest demeure assez calme. Alors que l'Est s'urbanise, l'Ouest, excepté le quartier de Serin, demeure assez rural, cultivant toujours ses bons légumes.

Quand nous nous étions promenés, il y a quelques temps, quai d'Hallincourt et quai Sainte Marie, nous avons vu que l'Armée était très présente dans le quartier des bords de Saône. Dans la première moitié du siècle, cette présence s'amplifie. En 1811 elle transforme l'ancien couvent de Sainte Marie aux Chaînes en caserne qui deviendra plus tard les Subsistances. En 1833 elle occupe aussi le Grenier de l'Abondance qui devient la Grande Caserne de Serin.

En haut, sur le plateau, le Clos Jouve, ancienne vigne des Chartreux devient terrain de manoeuvre pour les militaires.

Il restait encore aussi pas mal de terrains laissés libres par les couvents ou les anciennes "familles bourgeoises", mais contrairement à l'Est de la colline, ils vont être ici rachetés ou récupérés par leurs anciens propriétaires.

En 1807, le Cardinal Fesch racheta quelques lots de l'ancienne Chartreuse et, vers 1850, la moitié de son clos sera reconstituée. Plusieurs couvents dont les sœurs de Saint Charles rachetèrent aussi d'anciennes propriétés religieuses.

D'autres propriétés confisquées en 93, comme la Belle Allemande de Cléberger, le Clos Savaron, le Domaine du Val, sont aussi récupérées par les familles des anciens propriétaires qui en font des résidences secondaires et emploient maintenant, non plus des fermiers, mais des jardiniers d'entretien.

Serin, comme nous l'avons vu, devint le quartier du vin à cause des droits d'octroi moins élevés qu'à Lyon et, à côté des entrepôts, se construisirent des immeubles occupés par les travailleurs de l'endroit : Bateliers, cabaretiers, tonnelier, marchands de vin ou de vinaigre.

Au nord-ouest du plateau, sur les limites de Cuire qui ne seront arrêtées qu'en 1827, la Croix-Rousse, en devenant commune, avait installé son cimetière. Ce qui garantissait, là au moins, une zone de grand calme !

Voilà pour ce chapitre plus court que les autres, une fois n'est pas coutume, mais, vous comme moi, ça nous repose un peu !

Dans les prochains messages, nous regarderons comment s'équipent ces quartiers devenus urbains (la voirie surtout) puis il faudra nous intéresser aux divers mouvements sociaux qui les portèrent à la une de l'actualité ce qui nous mènera à 1852, date où toute la colline deviendra lyonnaise.

Nous ne sommes donc pas au bout de nos peines !

Alors ménagez-vous pour la suite du feuilleton !

Le Gone.

Note : L'Homme de la Roche

L' "Homme de la Roche" ce n'est absolument pas un ancêtre "Rochet", détrompez-vous !

Sous ce titre je voudrais simplement ajouter une note à ce dernier chapitre sur la Croix-Rousse.

Dans ce chapitre, il a été fait mention de Cléberger et de la Belle Allemande. De qui et de quoi s'agit-il ?

Revenons un instant en arrière, au temps où des marchands et des banquiers italiens avaient aussi des propriétés sur les Pentes : Les Capponi que nous avons rencontrés entre la Grande-Côte, et la Montée Saint Sébastien, le Florentin Nardy sur le domaine de la Tourette, le Milanais Russo propriétaire de la Giroflée, les Gadagne au Château Gaillard, les Mascrary sur le versant dominant le

Rhône...

Avec eux, un riche marchand venu d'Allemagne et portant le nom de Cléberger, avait aussi, acquis, vers 1544, une grande propriété sur le versant occidental du Plateau de la Croix-Rousse. Désertées au XVII^e par leurs propriétaires, toutes ces propriétés et tous ces domaines, comme nous l'avons vu, furent rachetés par des religieux.

Né en 1485 à Nuremberg, Cléberger était un financier très riche. Accusé d'avoir empoisonné sa femme (cela pouvait arriver à l'époque !) il se réfugia à Lyon en 1531.

Là, à cause de sa générosité, notre Marchand qui ne ressemblait pas du tout à Barbe-Bleue, mais avait un cœur à la dimension de sa fortune, gagna le surnom de "Bon Allemand".

S'il prêtait aux rois, il donnait aussi aux pauvres, il fit un don de 500 livres au Consulat lors d'une épidémie de peste et, au Bourgneuf, il dotait les filles en mal de mariage...

En 1545, il fut nommé conseiller échevin de la ville de Lyon.

Il mourut en 1546, non sans laisser que de bons souvenirs jusqu'à nos jours !

Et bien, Cléberger c'est notre "Homme de la Roche" et la Belle Allemande n'est autre que sa deuxième fenotte qui était fort jolie, paraît-il, et répondait au beau nom de Pelonne de Bouzin (on peut s'appeler ainsi sans être pour autant une roturière!). Par la suite on donna naturellement à leur propriété dominant la Saône, rue d'Ypres, le nom de "Belle Allemande", surnom de madame Cléberger. De même la rue s'appela "rue de la Belle Allemande".

Dès le XVI^e siècle, on avait élevé dans la grotte du Bourgneuf (quai Pierre-Scize) une statue à un bienfaiteur anonyme. Lorsque cette statue très abîmée fut remplacée, en 1820, on identifia l'Homme de la Roche comme étant Cléberger, le bon Allemand. En 1849 on remplaça une nouvelle fois la statue détériorée et la municipalité inaugura en grande pompe, le 16 septembre, celle que nous voyons de nos jours.

Si un jour vous passez sur ce quai, limité à 50 kilomètres/heure, ayez une pensée pour cet homme dont les richesses n'avaient pas fermé le cœur... moi je pense aussi à sa belle !

Le gone.

15 : Les rues et les traboules. 1 - Les rues du Plateau.

Bonjour à tous !

Le Gone espère que vous êtes en forme, car aujourd'hui commence un long chapitre où nous n'en finirons pas de gravir des côtes, arpenter des rues, dégringoler des escaliers et cela nous occupera peut-être, s'il faut faire quelques haltes, pendant plusieurs messages... Alors qui veut me suivre lace bien ses meilleures chaussures et n'oublie pas son plan de Lyon !

En effet, le morcellement des anciennes propriétés religieuses et les nombreux lotissements à l'est de la colline entraînèrent l'ouverture de nombreuses rues dans ce secteur, et cela saute aux yeux dès que l'on ouvre un plan, même actuel.

Rappelez-vous : Jusqu' à présent nous n' avons guères que les montées et leurs prolongements sur le plateau. C' étaient les anciennes côtes Saint Vincent, Grande-Côte et Saint Sébastien , plus, de part et d' autre, la montée de la Boucle vers le Rhône et le mauvais chemin de Serin, qui ne sera remplacés par notre montée des Esses que vers 1840, vers la Saône. Notre cours Général Giraud ne sera ouvert qu'après 1848 sous le nom de cours des Chartreux.

La plupart des rues de la Croix Rousse et des Pentes datent de cette première partie du XIX^e siècle, mais elles se multiplièrent souvent de manière anarchique (c'est peut-être, d'ailleurs, ce qui donne tout son charme à ce quartier ?)

Écoutons Josette BARRE, notre sympathique spécialiste :

« Guidé par le souci de rentabiliser rapidement ses terrains et de les diviser au mieux de ses intérêts, le lotisseur ouvre une ou deux rues qui lui permettent d'obtenir le maximum de parcelles

constructibles. Bien souvent, il ne tient pas compte de la voirie existante ni des projets de ses voisins. Il agit généralement seul, parfois avec un ou deux propriétaires... »

Sur les Pentes, la ville essaiera bien de contrôler l'ouverture des rues à partir de 1825, mais elle sera souvent mise devant le fait accompli.

Sur le plateau, la municipalité sera encore plus discrète, elle n'a pas de ressources et les promoteurs, riches notables, sont aussi ses édiles alors... (l'art de la magouille n'est pas d'aujourd'hui, ce qui n'est pas forcément consolant !). Les lotisseurs auront même le droit de nommer leurs rues et c'est ainsi que certains voudront s'immortaliser.

Sans entrer dans les détails des tractations, je voudrais simplement tenter, par lotissement, une liste des rues ouvertes à cette époque et nous commençons par le faubourg, vous avez bien votre plan ?

Vers 1812, sur un clos de deux hectares ayant appartenu au soyeux Ange Biérix, et situé entre la Grande Rue et la rue du Chapeau Rouge (actuelle rue de Belfort), Pierre Gabriel Dumenge ouvre trois rues : La partie sud de la rue du Mail (le mail était une sorte de jeu de croquet), la rue Dumenge (nous savons pourquoi !) et la rue du Pavillon. Toutes trois ont gardé leur nom. C'est là que Dumenge fait élever les premiers immeubles de canuts. La rue d'Austerlitz était alors le chemin des Fossés.

En 1824, sur l'ancienne propriété de l'Auberge du Chariot d'Or, au nord du clos Dumenge, le lotisseur Perrin prolonge la rue du Mail et ouvre aussi trois rues : La rue Henri IV (rue sociale en 1849, de nouveau Henri IV en 1852, rue d'Ivry depuis 1854), la rue du Chariot d'Or et la rue de la Visitation (rue des droits de l'homme en 1848, de la Constitution en 1850, re de la Visitation en 1852, enfin rue de Nuits, en souvenir du combat de Nuits Saint Georges contre les Autrichiens le 18 décembre 1870.)

A la demande de la municipalité, Perrin cède une parcelle pour la création de la place de la Visitation (Les Visitandines s'étaient réinstallées dans le quartier après la Révolution), cette place s'appellera place du suffrage universel en 1849 (attention, suffrage universel pour les hommes seulement !), place du Peuple en 1850, de nouveau de la Visitation en 1852 et enfin, depuis 1946, place Bertone (Résistant fusillé en 1942).

En 1835, sur son clos situé au nord du clos Perrin, Pailleron prolonge encore la rue du Mail et, entre la rue du Chapeau-Rouge (Belfort) et la rue Saint Denis (depuis 1895 rue Hénon, maire de Lyon), il ouvre la rue qui porte son nom. Ainsi la rue du Mail terminée et la rue Pailleron permettent le dégagement de la Grande-Rue, déjà trop étroite à cette époque !

A l'Est, entre la rue du Chapeau-Rouge (Belfort) et la petite rue des gloriottes (ancienne rue de la Bouffarde et actuelle rue Louis Thévenet depuis 1939) les clos des religieuses du Saint Sacrement et de la Visitation empêchent alors toute création de nouvelles rues. La rue Berthet c'est cette rue bordée par ces immenses immeubles qui dominent la ville : faut-il être heureux pour les gens qui y habitent ou très tristes pour la colline défigurée ? J'hésite !

En 1821, au sud des clos des susdites religieuses, Jacques Rey et Franklin Bonafous s'étaient entendus pour lotir leurs propriétés (3,5 hectares) situées au dessus du Cours d'Herbouville, cette belle promenade ombragée qui depuis 1811 avait remplacé le quai Saint Clair pour le bonheur des lyonnais.

Sont alors ouvertes trois autres rues : La montée Rey (depuis 1962 : Justin Godart avocat et homme politique lyonnais 1871-1956), cette montée relie le Cours d'Herbouville par un escalier (montée Rater en 1924), la rue Sainte Catherine (prénom de Madame Rey, rue Lebrun depuis 1854) et la rue Célu (patronyme de Madame Rey). Quel mari attentionné que ce Monsieur Rey qui offrait des rues à sa fenotte !)

La rue des Gloriettes (depuis 1871, Joséphin Soulyard, poète lyonnais) qui se termine elle aussi par

des escaliers dans sa partie inférieure, étaient peut-être plus ancienne. Quoiqu'il en soit une promenade dans ces rues ne manque pas de charme, mais, croyez-moi, c'est assez sportif dans le sens de la montée !

Au nord-est du faubourg, sur les pentes du ravin de la Boucle, le lotissement sera long à démarrer. Fin 1835, deux rues parallèles à la montée de la Boucle sont cependant ouvertes : La rue Lafayette (de Dijon en 1878 puis Eugène Pons, imprimeur et résistant lyonnais, en 1945) et la rue Camille Jordan (Jean Bart en 1849, Spartacus en 1850 et Mascrany depuis 1854. Les Mascrani était une riche famille de banquiers arrivée à Lyon à la fin du XVI^e, qui donna plusieurs prévôts des Marchands à la ville).

Entre ces deux montées, sont encore ouvertes trois rues : La rue des Actionnaires (ceux qui avaient souscrit pour la construction du quartier Saint Euchèr), la rue Guilton et la rue Lassale.

De son côté, Chaumais, entrepreneur de bâtiments et possesseur d'un clos de cinq hectares, ouvre, avant 1839, plusieurs rues : Celle à laquelle il donne son nom (c'est depuis 1923 la rue Jean Jullien, auteur dramatique lyonnais), la rue des Grands Hommes (qui étaient-ils, il y en a tellement chez nous et sans parler des femmes ! c'est, actuellement, la rue Philippeville), la rue de la Fontaine, la rue des trois enfants, la rue Sainte Anne (Saint Dier, depuis 1917) et enfin la rue Saint Joseph (en 1855 rue Octavio Mey, fabricant inventeur du lustrage de la soie, en 1863 rue Artaud, archéologue et conservateur de Musée 1767-1838). C'est fou ce que l'on peut apprendre en lisant les plaques des noms des rues quand on ne sait pas grand-chose, parole de gone !

Au-dessous du clos des sœurs du Saint Sacrement, un autre entrepreneur, Emile Bouniols, conseiller municipal, veut lui aussi lotir ses terrains et, en 1841, il ouvre la rue Richan (maire de la Croix-Rousse entre 1830 et 1839) et la montée Mazagran (depuis 1952, Montée Kubler, officier de police, résistant et mort en déportation).

C'était pour les rues à l'Est de la Grande Rue... Regardons maintenant, toujours guidés par Josette Barre, les rues qui se créèrent en cette première moitié du XIX^e à l'Ouest. Elles se trouvent derrière l'actuelle Mairie du 4^e.

En 1837, pour occuper les chômeurs (tiens !...), la municipalité fait transformer le chemin des Tapis en une promenade, c'est l'actuelle avenue Cabias (dernier maire de la Croix-Rousse entre 1850 et 1852). Je rappelle qu'à la Croix-Rousse les tapis étaient les talus couverts d'herbe des remparts.

Cette nouvelle promenade donne aussitôt de la valeur aux terrains situés de part et d'autre et là, l'entrepreneur Perrot s'empresse d'acheter un clos de trois hectares. En 1839, 1840, il ouvre la rue Perrot (rebaptisée plus tard rue Perrod, médecin généreux de la Croix-Rousse), la rue Jacquard, la rue Constantine (d'Isly depuis 1854), la rue Sully (Villeneuve en 1854) et rue Duviard, du nom d'un ancien chirurgien militaire venu s'installer à la Croix-Rousse où il fut bienfaiteur des pauvres.

En 1845, la rue Jacquard est prolongée jusqu'à la rue d'Enfer (ancien chemin de Saint Vincent à l'île Barbe, Denfert-Rochereau depuis 1878).

Au nord du clos Perrot, le docteur Carron fait percer, au centre de sa propriété, la rue Saint Augustin (Valentin Couturier depuis 1903).

Deux grandes places pouvaient rassembler les habitants : la place de la Croix-Rousse dénommée ainsi depuis le 21 novembre 1817, et la place des Tapis où s'installait chaque année la "foire baladoire", ancêtre de la fameuse vogue ou foire aux marrons qui a lieu de mi octobre à mi novembre. Ces places seront des lieux stratégiques lors des révoltes qui nous occuperont plus tard.

Un vaste projet d'urbanisme avait été élaboré vers 1840 par un architecte du nom de Gors, possesseur d'une vaste propriété au centre du Plateau. Il imaginait selon un plan conservé aux AML, deux grands axes, nord-sud et est-ouest se coupant en une place centrale où il plaçait la mairie, axes divisant le Plateau en quatre beaux quartiers. Mais il fallait traverser de multiples anciennes

parcelles maraîchères et le projet ne put voir le jour... On peut imaginer les oppositions qui durent se manifester !

Voilà, j'espère que nous pouvons maintenant avoir une idée du faubourg et de ses transformations dans la première moitié du XIX^e siècle.

Le réseau des rues, pas toujours pavées, avait plus que doublé, et la population, qui était de 5.995 habitants en 1795, était de 12.995 en 1820 et de 28.610 habitants en 1852.

Le faubourg, très urbanisé à l'Est, se rapprochait de la ville, mais il était toujours extra-muros et les remparts très abîmés en 1793 avaient été réparés et même renforcés à partir de 1831 et on ne franchissait la frontière qu'à travers les barrières de l'octroi.

Mais nous avons beaucoup marché et vous êtes sans doute un peu fatigués ?

Moi je le suis, alors remettons au prochain épisode la découverte des rues des Pentès.

A vous revoir mes belins belines !

Le Gone. -

16 - Les rues et les traboules. 2- Les rues des Pentès.

Bonjour,

J'espère que le Gone ne vous a pas trop fatigués le long des rues du Plateau, parce que je vous préviens, sur les Pentès, ça risque d'être encore plus dur... et pas question de prendre les traboules tout de suite, ce sera pour le prochain message !

Il fait très beau aujourd'hui, alors profitons-en.

Quand en juillet 1796 les clos des Capucins du petit Forest et des Ursulines, proches des maisons des Terreaux et de la Grande-Côte avaient été vendus à quatre particuliers, l'acte de vente prévoyait trois axes : un Est-Ouest et deux Nord-Sud. Mais ni la Ville, ni les nouveaux propriétaires ne voulant les financer, les travaux ne sont toujours pas commencés en 1802. Le préfet pousse la Municipalité à se charger enfin des nouvelles rues.

La Grande Rue Neuve des Capucins est alors percée entre la Grande-Côte et la place Croix Paquet. Et Nord-Sud est ouvert l'axe des rues Couston et Coysevox (les frères Nicolas 1658-1733 et Guillaume, 1677-1746 Couston comme Antoine Coysevox 1640-1720, étaient des sculpteurs lyonnais), et l'axe des rues Rozier et Saint Polycarpe, avec, à l'intersection de ces deux dernières, la place du Forez (La famille Forez avait autrefois cédé leur clos aux Capucins). C'était dans ce nouveau quartier que s'élevaient, comme nous l'avons vu, les maisons des Marchands-Fabricants.

À l'Ouest, la Municipalité lyonnaise réalise le petit lotissement du quartier Sathonay sur le clos des Dames de la Déserte et leur couvent ayant servi jusqu'en 1813 d'école impériale de Cavalerie fut démolie. Seul fut conservé un bâtiment qui devint la mairie du premier arrondissement.

La Place de la Déserte est aménagée par Louis Flachéron, architecte de la ville pour devenir la place Sathonay (Maire de Lyon entre 1805 et 1812). Les terrains alentour sont lotis à partir de 1820 et sont ouvertes les petites rues Savy (premier maire de Lyon en 1790), Fargues (maire entre 1815 et 1818), Poivre (Pierre Poivre 1719-1786 étant le très célèbre naturaliste et grand voyageur, Intendant des îles de France, actuelle Maurice, et de Bourbon, actuelle Réunion).

En 1818, deux entrepreneurs de bâtiment rachètent à Steinmann une partie du clos des Carmélites. Ils démolissent l'église et le couvent, construisent le long de la montée et ouvrent, dans le clos, la rue Tolozan (Louis Tolozan de Montfort, 1726-1811, avait été dans le commerce de la Soierie puis trésorier et receveur général des deniers communs et enfin Prévôt des Marchands jusqu'en 1790.

Cette rue devint en 1901, la rue Pierre Banc (administrateur de la Martinière).

En 1822, Madame Riondel est propriétaire d'une partie du Clos de la Tourette ayant appartenu à la famille Claret de Fleurieu de la Tourette, soit 4,5 hectares (le portail de ce domaine se trouve encore devant l'école normale des institutrices, IUFM actuel). Pour lotir son clos, elle fait percer deux rues Est-Ouest et quatre rues Nord-Sud. Mise devant le fait accompli, la ville refuse de prendre en charge le pavage de ces nouvelles rues qui demeureront longtemps en très mauvais état sur ce quartier appelé "Bellevue" puis "Mont Sauvage". Ce n'est qu'en 1853 que la Grande Rue du Clos Riondel, la rue du Midi du Clos Riondel, la rue au Couchant du Clos Riondel, la petite rue du Clos Riondel, la rue au Levant du Clos Riondel et la rue au centre du Clos Riondel seront réhabilitées et nommées respectivement rue de Crimée, rue d'Alma, rue Vauzelles, rue Ozanam, rue Saint François d'Assise et rue Saint Clotilde.

La rue de la Tour (actuelle impasse Pitrat) devait son nom à une tour construite par un certain Pitrat, entrepreneur marseillais qui voulait voir la mer ! Je ne sais pas s'il eut le temps de l'apercevoir, bien que pour les yeux d'un marseillais la chose devait être plus facile que pour des yeux lyonnais ! Toujours est-il que la tour de 100 mètres de haut s'écroula en 1828... Reconstituée moins haute elle fut démolie en 1874. Les religieuses du couvent qui s'établirent là prirent le nom de Sœurs de la Tour Pitrat. Ce sont elles qui apprirent à lire et à écrire à nombre de petits Lyonnais, parmi lesquels non seulement mes sœurs mais aussi mon grand père !...

En 1821, les frères Donzel, entrepreneurs, achètent à Breton, le mécanicien qui mit au point le métier jacquard, une partie du clos des Oratoriens qui se trouvait à l'ouest de la montée Saint Sébastien. Sans rien demander à personne, ces Donzel ouvrent la rue Imbert Colomès (échevin puis dernier Prévôt des Marchands de Lyon), la rue des Tables Claudiennes, la rue Chappet (Pierre Barthélemy Chappet, 1715-1794, consacra sa vie et sa fortune aux prisonniers et aux malheureux). Mais la ville réagit en imposant la fermeture de ces rues pendant quelque temps.

En 1825, un règlement soumet enfin toute ouverture de rue au Voyer (officier, fonctionnaire, chargé de l'administration des voies publiques), au Conseil Municipal, au Préfet et au Ministre de l'intérieur. Le grand Voyer Louis Benoît Coillet trace alors un plan de rues à ouvrir sur les terrains non encore construits. Si la famille Villermoz propriétaire des clos situés de part et d'autre du haut de la montée Saint Sébastien, anciens clos des Bernardines à l'Ouest et des Colinettes à l'Est, ne s'oppose pas au projet, l'Archevêque refuse la traversée de la propriété du Séminaire Saint Irénée. D'autre part deux autres propriétaires des clos situés au-dessus de la rue Vielle Monnaie (René Leynaud), Joseph Mermet, médecin, conseiller municipal, et Me Casati, notaire, s'entendent pour prendre de vitesse l'acceptation officielle du projet Coillet, car ils craignent que certaines de leurs parcelles ne soient alors plus constructibles. Ils ouvrent sur leurs clos une partie de la rue du Commerce (Burdeau depuis 1895), le passage Mermet et le prolongement de la rue des Tables Claudiennes. Pour faire passer la chose, Mermet et Casati vendent à la ville un terrain pour la place du Perron qui deviendra place Chardonnet en 1928 (Hilaire Bernigaud, comte de Chardonnet, chimiste et industriel inventeur de la soie artificielle 1839-1924).

En 1830 est ouverte la rue Pouteau (Claude Pouteau, chirurgien à l'Hôtel Dieu au XVIII^e). Par cette montée comprenant des escaliers sur les pentes les plus raides, peuvent communiquer toutes les rues précédentes.

La rue Vielle Monnaie était quant à elle très ancienne, elle s'était appelée rue Besson en 1521 (Besson y tenait alors l'atelier monétaire), rue Vielle Monnaie en 1680 et en 1945, rue René Leynaud, résistant fusillé en 1944).

En 1828-1830, au-dessus des lotissements Mermet et Casati, le Voyer Coillet fait percer, sur l'ancien clos des Bernardines, la rue Sainte Blandine (Diderot en 1879), la rue Lemot (François Frédéric Lemot, 1771-1827, auteur de la statue équestre de la place Bellecour), la rue Desserve (magistrat).

Cette dernière rue devint rue de Sève en souvenir d'Anthelme de Sève dit Soliman Pacha (1788-1821), général de l'armée égyptienne et elle fut raccordée par des escaliers à la place Colbert créée en 1829.

A la même époque, dans l'ancien clos des Colinettes, Coillet ouvre quatre rues et deux montées : la rue Bodin (Jacques Ambroise Bodin, banquier, conseiller municipal, administrateur des Hospices et propriétaire du clos des Colinettes), la rue Audran (Gérard Audran, graveur lyonnais 1640-1703), la rue Magneval (Gabriel Barthélemy Magneval, conseiller municipal et député du Rhône, 1751-1821), la rue Mottet de Gérando (aussi conseiller municipal et député du Rhône, 1771-1828), la montée Adamoli (Pierre Adamoli, 1707-1769, Conseiller du roi, Maître des ports et passages de Lyon) et la montée Grogard (François Grogard, 1748-1823, négociant, bienfaiteur du Musée).

En dessous, la rue des Fantasques, en corniche au dessus du quai, est beaucoup plus ancienne, On lit à son sujet dans l'Almanach de Lyon de 1745 (cité par Louis Meynard) : « On nomme ce chemin ainsi parce que c'est un endroit fort écarté, servant de promenoir à des gens d'un caractère particulier, qui veulent éviter la compagnie », j'y suis allé voir, mais je n'ai pas remarqué de tels personnages, peut-être étais-je moi-même un... fantasque ?! Louis Meynard poursuit : « Selon Paradin, on désignait ainsi cette rue parce que, jadis, des brigands et larrons se cachaient en ces lieux pour détrousser et assassiner les voyageurs arrivant par la route de Bresse». Mais le progrès aidant, il n'est plus besoin d'aller dans cette rue pour se faire détrousser !

En 1825, Coillet avait aussi présenté un autre projet pour l'ouest de la montée des Carmélites. Il s'agissait de relier par une rue sinueuse, le gros immeuble de six étages, dit des 365 fenêtres, que Brunet avait fait construire au-dessus de la place Rouville (Guillaume Roville ou Rouille, imprimeur lyonnais, 1518-1589, la place date de 1829), au passage que le teinturier Gonin avait créé sur le quai de Saône (impasse Saint Benoît puis passage Gonin). Mais, là encore, une propriétaire refusa de céder le terrain nécessaire au passage de cette montée.

Les sœurs Saint Charles, nouvelles propriétaires du clos des Annonciades acceptèrent cependant la création de la rue de l'Annonciade qui permettra de relier l'immeuble Brunet à la montée des Carmélites.

En, 1838 s'ouvre enfin la rue de Flesselles (Intendant de la Généralité de Lyon, 1768-1784).

Mais il faut remarquer que, malgré les efforts du Voyer, cette partie ouest de la colline, trop loin du centre de la ville, n'intéressait pas trop la municipalité lyonnaise de l'époque.

Voilà... Si vous le voulez bien, nous allons terminer ici notre promenade pour aujourd'hui.

Nous la reprendrons avec le prochain message, mais ce sera plus rapide car nous emprunterons les fameuses traboules et, s'il pleut ce jour-là, nous serons à l'abri !

D'ici là méfiez-vous quand même des "fantasques" on ne sait jamais !

A vous revoir mes belins belines.

Le Gone

NDLR : Le Gone est conscient qu'avec ces deux derniers messages sur les rues, il vous a imposé une lecture difficile voire fastidieuse... mais sachez que l'écriture n'en a pas été facile non plus pour lui, même s'il était très bien accompagné par Madame Josette Barre !

Il espère cependant que cela permettra à certains de mieux situer les ancêtres qu'ils ont sur cette colline...

17 : Les rues et les traboules. 3 – Les traboules.

(Pour ceux qui seraient déjà à court de lecture !)

Il n'est pas possible d'évoquer les rues du quartier des Pentes sans évoquer aussi les traboules.

« Traboule » voilà un mot bien lyonnais même s'il désigne une chose que l'on peut retrouver, sous d'autres dénominations, ailleurs qu'à Lyon.

Une "traboule" c'est, à l'intérieur d'un pâté de maisons, un passage, une allée, un raccourci, permettant de passer d'une rue à l'autre.

D'ailleurs, en passant par le franco-provençal "tra boulare", notre mot ne vient-il pas du latin "trans ambulare" qui signifie "passer à travers" ?

Si les traboules ne sont pas une exception lyonnaise car nous en trouvons sous d'autres noms, par exemple à Chambéry, à Nantes, à Troyes, à Sisteron (les andrônes), à Besançon (les trages) et aussi dans notre région, à Saint Etienne (79 traboules dans le centre ville !) ou à Villefranche (les traverses), Lyon peut néanmoins être reconnue, excusez-moi, comme la "reine" des traboules. En effet, René Dejean, auteur de "Traboules de Lyon, histoire secrète d'une ville" n'en dénombre pas moins de 315 !

Il faut avouer que ces traboules s'harmonisent bien avec un certain caractère lyonnais qui ne craint pas la discrétion, sinon le mystère. Et allez savoir ce qui pouvait (et peut encore) se tramer dans ces endroits sombres et labyrinthiens ?

Les premières traboules se situent naturellement dans le Vieux Lyon où l'on en trouve 51. Là, au Moyen âge, elles permettaient de communiquer entre les deux longues rues du Bœuf et Saint Jean et d'accéder aussi à la Saône en passant sous les maisons qui la bordait sans discontinuité. Ainsi on pouvait accéder tant à l'eau de la rivière qu'à celle des puits qui se trouvaient dans les cours intérieures.

Nous trouvons aussi des traboules dans la Presqu'île, pas moins de 115.

Mais si le Plateau de la Croix-Rousse n'en a que 9, c'est certainement notre quartier des Pentes qui est le champion de la traboule : René Dejean en dénombre là 140 !

Si les Lyonnais ne craignent pas les chemins de traverse, c'est qu'ils ont aussi un sens pratique affirmé !

Je ne sais pas si, au chapitre précédent, j'ai su rendre la vie qui animait ce quartier, mais pour en avoir une idée il faudrait évoquer, le soleil en moins, celle des souks des villes d'Afrique du Nord, de Fès par exemple... Nulle part ailleurs je n'ai autant eu la sensation d'un "grouillement humain" !

Je m'explique :

La soie se tissait sur les hauteurs et les différentes étoffes se commercialisaient en bas, aux Capucins ; la soie brute était reçue et préparée en bas, à la Condition des soies, et livrée en haut aux dévideurs pour aboutir en passant par les ourdisseurs, les plieurs, les caneteurs aux tisseurs... Alors quoi de plus pratique pour les affaneurs et autres commis, de passer par les traboules qui leur permettaient d'éviter les embouteillages des rares montées, et de transporter la précieuse marchandise à l'abri des intempéries ? Certes déambuler dans ce vaste "groyère urbain" avec balles ou pièces de soie sur le dos, en gravissant ou dégringolant dans la pénombre une multitude de marches, devait être assez sportif ! Mais sportifs, nos ancêtres l'étaient et ils l'étaient d'autant plus qu'ils ne le savaient pas ! Je les imagine éberlués en nous voyant faire du footing dans les rues pour nous maintenir en forme ou tout simplement pour... perdre quelques kilos !

On a trop souvent dit que ce réseau des traboules des Pentes avait été un lieu stratégique pour les résistants à l'occupation allemande des sombres années de la guerre, pour que j'insiste... Mais quel endroit rêvé (bien que le mot "rêvé" soit assez mal choisi en la circonstance) pour des rencontres clandestines ou pour semer la gestapo qui surveillant une porte d'allée pouvait attendre assez longtemps ceux qu'elle traquait et appelait "terroristes", puisqu'ils avaient fui... par une autre issue. Mais, sans toutefois l'oublier, laissons là cette triste époque.

Si un jour, muni d'une lampe de poche, vous aviez envie de "trabouler", vous trouverez facilement une brochure ou un plan vous indiquant quelques fameux itinéraires, mais n'attendez pas de moi que je vous décrive ici les 140 traboules !...

Voilà, j'espère n'avoir laissé personne dans ce dédale !

Je vous attends de toute façon la prochaine fois pour voir comment s'était équipé, sur le plateau, notre nouveau quartier des Canuts dans cette première moitié du XIX°.

A vous revoir mes belines et belins.
Passez une très bonne semaine.

Le Gone.

18 - Les équipements du faubourg.

Bonjour !

Nous avons beaucoup parlé des rues et aujourd'hui je voudrais aborder quelques questions importantes dans ce quartier qui connut le développement démographique que l'on sait et il s'agira de l'eau, des écoles et de l'équipement sanitaire.

Pour la question de l'eau, question vitale s'il en est, nous avons vu, en commençant cette trop longue "Brève Histoire de la Croix-Rousse", que le plateau était un lieu assez sec et dépourvu de sources. Les premiers habitants avaient creusé des puits et des boutasses, ce qui alors était suffisant pour leurs besoins domestiques et l'arrosage des légumes qu'ils cultivaient. Mais ces points d'eau ne pouvaient plus faire face aux besoins de la nouvelle population, même si on buvait beaucoup de vin et ne se lavait que sommairement !...

On ne connaissait pas les douches bien sûr, sauf en cas de "radée" (averse violente dans notre langue locale). Il n'y avait pas plus de chasses d'eau dans les toilettes, toujours reléguées, par mesure d'hygiène, au fond des jardinets ou sur les paliers des nouveaux immeubles (Jacob Delafont, ce bienfaiteur de l'humanité n'avait pas encore sévi... alors bonjour les effluves et bienvenue les mouches !). Il y avait peut-être déjà des pierres d'évier dans les coins cuisines, mais pas de robinet, l'eau n'était courante que dans les caniveaux quand il pleuvait assez !

Il faut dire que la solution à ces problèmes d'hygiène n'était pas la chose la plus urgente et devrait attendre encore pas mal d'années... La chose urgente, c'était d'installer des bornes-fontaines. Installer des bornes-fontaines, c'était facile à dire, mais alimentées par quelle eau et une eau acheminée comment ?

Des études avaient été faites pour monter l'eau du Rhône, réputée potable puisque claire (on ne connaissait pas encore les microbes et autres bactéries, Louis Pasteur était à peine né, et comment craindre ce que l'on ne soupçonne même pas !). Il s'agissait, à partir de puisards, de pomper l'eau du Rhône à l'aide de machines, afin de remplir un réservoir situé 150 mètres au-dessus.

A Perrache, les frères Seguin construisaient justement de tels béliers à eau. Mais voilà, ces installations avaient un coût qui dépassait bien les moyens de cette municipalité qui avait très peu de ressources, même après avoir tenté de prélever une taxe sur le vin... mesure dont je vous laisse imaginer la popularité, car du vin, on aimait en boire et cette taxe, c'était pire que de devoir mettre de l'eau dans son vin !

Jean Pelletier nous donne quelques chiffres que j'ai trouvés bien intéressants :

« L'eau était évidemment gratuite pour les usagers des bornes-fontaines, mais le devis des travaux s'élevait à 100.000 francs dont 20.000 pour les puisards et 9.600 pour les machines élévatrices, le reste pour les conduites et le réservoir de la rue des Gloriettes. Les frais annuels de maintenance

étaient estimés à 5.000 francs dont 1/3 environ pour le paiement du combustible : 78.400 kilos (quelle précision !) de charbon de terre venant de Rive de Gier. »

et Jean Pelletier poursuit :

« Finalement, un traité fut signé avec une compagnie concessionnaire : Peillon et Lenoir, à la fin de 1851. Elle réussit à fournir 7 litres d'eau par jour à 80% de la population du plateau...

Les 200 m³ stockés n'alimentaient évidemment pas les maisons mais des bornes-fontaines auprès desquelles on allait s'approvisionner. Ces bornes, d'abord au nombre de 18 puis de 22, étaient toutes situées à l'est de la rue de Cuire. »

(Jean Pelletier dans "Connaître son arrondissement, le 4^o" p. 34)

Mais une fois que l'eau était arrivée à la borne-fontaine, il fallait encore la charrier et la monter dans les étages : Je vous avais bien dit que les "anciens" étaient sportifs sans le savoir !

7 litres d'eau en moyenne par jour et par personne... Je pense que cela peut donner à penser à tous ceux, qui comme le Gone, aiment imaginer les conditions de vie de leurs ancêtres !

Et il faudra attendre la construction de l'Usine des eaux de Saint Clair et le château d'eau de Montessuy, en 1850 pour que les choses s'améliorent (Voir dans les archives : le Gone « Le quartier Saint Clair, quelques notes »)...

Et le lavage du linge ? me demande ma Fenotte qui n'est pourtant pas la mère Denis ! Certes cela devait bien se poser, et ce n'est pas avec 7 litres d'eau par personne que l'on pouvait alimenter des lavoirs... Mais puisque la Croix-Rousse était entre deux fleuves et que l'on n'y craignait pas sa peine, il n'y avait qu'une solution : Mettre le linge sale dans une grande corbeille en osier, poser le tout sur une brouette ou une charrette et descendre à la "plate" !

En effet, un lyonnais du nom de Besson, astucieux, comme le sont en général les lyonnais, avait inventé les "plates", cette espèce de bateaux plats et carrés, sur un côté desquels pouvaient prendre place une dizaine de femmes, les "platières". Là, à l'abri d'un toit en terrasse, elles lavaient le linge dans l'eau froide puisée directement dans la rivière, oui à l'eau froide ! et il faudra attendre la fin du XIX^o pour qu'une chaudière soit installée sur le toit de ces "plates", pour produire de l'eau chaude... car on n'arrête pas le progrès !

Les étrangers, eux, disaient "bateau lavoir", nous les gones nous disions "plate" et n'était-ce pas plus joli ? Mais voilà, avec l'eau qui passe inexorablement sous les ponts, nos plates ont disparu... et il ne reste plus que le "Théâtre de la Plate" installé sur les Pentes, pour nous rappeler ce mot !

Quant à l'éclairage, on ne connaissait que la bonne vieille chandelle ! L'ingénieur chimiste français, Philippe Lebon avait inventé le gaz d'éclairage depuis 1787, mais sa découverte ne fut exploitée pour la première fois qu'en 1805 à Londres et 1829 à Paris... alors à Lyon et qui plus est à la Croix-Rousse, on devait encore attendre !... L'usine à gaz sera construite sous le second empire et bien sûr à Perrache où l'on installait alors tout ce qui pouvait présenter quelque désagrément ou danger : arsenal, gazomètres, prisons, abattoirs... Quel beau quartier !

Pour ce qui est des écoles, commençons par laisser la parole à Jean Pelletier dans l'excellent "Connaître son arrondissement, le 4^o" (p.33).

«Les équipements publics suivent tant bien que mal l'augmentation de la population. Les écoles, dont l'enseignement est assuré par des religieux (Frères des Ecoles Chrétiennes et Sœurs de Saint Charles) et les enseignants laïcs qu'ils emploient, sont subventionnées par la commune ; la scolarisation, convenable, se marque par le degré, élevé pour l'époque, de l'instruction des canuts. En 1841, il existe 9 écoles (4 pour les filles, 4 pour les garçons, une pour les adultes). Deux sont à Serin, trois à Saint-Clair, les autres place de la Visitation (Bertone), rue Saint-Denis près de l'église et rue de Cuire. »

Cette avance de la Croix-Rousse pour la scolarisation ne datait pas de ce jour, nous avons vu (chapitre 9) qu'au XVII^o déjà, le plateau avait accueilli des "petites écoles" de Charles Démia. Et

nous verrons bientôt que le bon niveau d'instruction ne sera pas neutre dans l'évolution de la conscience de classe des canuts de la Croix-Rousse qui s'exprimera au cours des soulèvements dont ils auront l'initiative. Ne savait-on pas, depuis la Révolution au moins, que le savoir pouvait conduire au pouvoir et que ce dernier n'était plus héréditaire ?

Avant de terminer ce chapitre, histoire de rester en bonne santé, il me faut dire un mot de l'équipement pour les soins médicaux. D'après l'annuaire Fournier, comme le note Jean Pelletier, il y avait en 1846, 25 médecins, ce qui était très bien.

En revanche, pour toute hospitalisation, il fallait que les gens de la Croix-Rousse aillent à l'Hôtel Dieu. Certes ils étaient soignés aussi bien que les lyonnais, mais ces derniers avaient tendance à les traiter de parasites : "Pensez, ces gens du faubourg qui ne paient pas nos impôts et qui profite de notre hôpital !" ... Il est vrai que traditionnellement à Lyon, question argent, on est assez susceptible... et puis les faubourgs, ce n'est pas quand même pas Lyon. Mais ici je me garderai bien de prendre exemple dans l'actualité et de soupirer : "la banlieue... déjà" !...

Voilà, le Gone ne vous a sans doute rien appris... mais, en "généalogie vivante", ne faut-il pas sans cesse nous remettre en mémoire les conditions de vie de ceux qui nous ont précédés pour que tout prenne relief ?

A vous revoir mes belins, permettez que j'embrasse toutes les belines avant de nous séparer.

Peut-être pas avant vendredi que vient (le vendredi c'est un jour de pénitence !).

Nous essayerons de voir que nos canuts de la Croix-Rousse n'étaient pas toujours des gens prêts à accepter le sort qu'on voulait leur réserver et qu'ils ont eu bien des occasions de se soulever... mais pour ça il faut que je potasse un peu mes livres !

Le Gone.

2 notes complémentaires

Je voudrais simplement revenir, à propos des équipements de la Croix Rousse dans la première moitié du XIX^e, sur deux points particuliers : L'éclairage public et l'état des rues.

1) En ce qui concerne l'éclairage public, voici ce qu'écrit Josette Barre dans "La colline de la Croix-Rousse" p.103 : (Cela corrige et complète ce que j'écrivais plus haut...)

« Si l'eau a manqué aux Croix-Roussiens pendant toute la première moitié du XIX^e siècle, l'éclairage des rues était tout aussi défaillant malgré quelques efforts. Sur les Pentes, la situation est un peu meilleure, car la municipalité lyonnaise a traité, dès 1841, avec la Compagnie de l'éclairage au gaz public de Perrache qui a doté de réverbères le quai du Rhône jusqu'aux fortifications et des rues situées au bas et au milieu des Pentes sud-est. En 1846, la concession augmentée procure des réverbères au gaz au quartier des Chartreux, au chemin de la Butte, à la partie supérieure de la montée des Carmélites et du coteau sud-est, à l'exclusion du clos Riondel non encore reconnu par la Ville. En 1841, la Croix-Rousse n'a encore que des réverbères à huile parcimonieusement distribués. La Compagnie Lespinasse propose d'installer un éclairage au gaz. Dans ce but, elle construit un gazomètre fonctionnant à la houille, au nord-est de la Grande Rue (ancienne rue du Gazomètre devenue passage Richan). A la fin de 1841, 28 réverbères au gaz fonctionnent : 6 sur le cours d'Herbouville, les autres dans la Grande-Rue et sur la place de la Croix-Rousse. Ailleurs, il n'y a que quelques mauvaises lanternes à huile ou pas d'éclairage du tout... »

2) Note sur l'état des rues.

Nous avons vu que la Municipalité de la Croix-Rousse n'avait pas beaucoup de ressources, de plus, contrairement à sa grande voisine, elle préférait sacrifier le pavage et le drainage des rues ouvertes par les particuliers à la construction de la Montée de Serin et à l'aide sociale qu'elle dispensait aux nécessiteux. Aussi, contrairement aux Pentes, les rues du Plateau sont dans un état lamentable et repoussant de saleté. En effet, s'il n'y a pas de pavage, il n'y a pas plus d'égouts et les eaux de pluie et de fonte des neiges mélangées aux eaux usées jetées sur la voie publique forment des borborygmes pestilentiels, sans parler de la contamination des puits : Oui, les notions élémentaires d'hygiène sont des notions relativement récentes !

Josette Barre, à ce sujet, cite quelques extraits d'écrits de l'époque, par exemple celui-ci :
« Toutes les eaux de la rue du Mail, des rue et place de la Visitation s'écoulaient dans le clos Pailleron où elles affluent parfois en si grande quantité qu'elles ont atteint l'automne dernier (1838) jusqu'à trois pieds (1 mètre) d'élévation. Le terrain étant un peu argileux, ces eaux séjournent, se corrompent, infectent ce nouveau quartier et celles qui ne peuvent s'infiltrer se jettent dans les puits dont, par la suite, les eaux se putréfient ; elles remplissent en outre les caves, et enfin détrempe la terre au point de faire craindre pour la solidité des constructions. »

Le Gone.

19 - “ Vivre en travaillant ou mourir en combattant ! ”

Devenue très peuplée, comme nous l'avons vu, la colline va connaître une histoire assez mouvementée, il était fini le calme de la campagne !

Il y eut bien sûr des tensions entre la commune du faubourg et la ville maintenant toute proche, juste là derrière le rempart... La ville et le faubourg avaient leur propre police et ces polices étaient indépendantes ce qui posait des problèmes d'insécurité (rien de nouveau sous le soleil !). On disait que les tisseurs du plateau volaient des fils de soie, la nuit, chez les marchands des Terreaux et il n'était pas rare aussi que des vauriens poursuivis en ville, trouvent l'impunité en passant dans le Faubourg. Et puis il y avait cet octroi que payaient les Lyonnais et pas les gens de la Croix Rousse, ces entrepôts de Serin qui concurrençaient ceux de Perrache... bref toutes ces rancoeurs qui s'accumulent et qui tendent les relations entre voisins, et ces rivalités se manifestaient même entre gones (enfants) du faubourg et gones des Pentes qui se livraient une véritable “guerre des boutons”... Rien de plus classique !

Mais il y eut aussi et surtout les fameuses révoltes des canuts. : 1831, 1834, 1848-49.

La révolte de 1831.

Dans la Fabrique lyonnaise, nous avons alors d'une part 800 marchands-fabricants faisant partie de cette classe de bourgeois aisés arrivée au pouvoir en 1830 avec l'avènement de Louis-Philippe, roi des Français et d'autre part 8000 chefs d'ateliers plus ou moins importants, propriétaires de leurs métiers.

Les chefs d'ateliers devant faire face aux salaires de leurs compagnons et à l'augmentation de leurs loyers ont beaucoup de peine à vivre. Déjà à cette époque le prix des loyers était fonction de la demande, et comme la demande était forte, il ne fallait pas compter sur les lotisseurs pour ne pas en profiter...

Nous voyons alors resurgir une revendication récurrente chez les tisseurs, celle de l'augmentation du “tarif” selon lequel les marchands-fabricants payaient leur fabrication.

Des réunions se multiplient entre marchands et chefs d'atelier et enfin le préfet Bouvier-Dumolard

intervient et un nouveau tarif est enfin fixé, le 25 octobre 1831, tarif qui satisfait les tisseurs. Mais voilà que les marchands-fabricants ne s'empressent pas d'appliquer le nouveau tarif (comme c'est bizarre !), le 21 novembre, les canuts descendent dans la rue. On se rassemble sur la Grande Place et sur la place des Tapis, les esprits s'échauffent, sur un drapeau noir on écrit "Vivre en travaillant ou mourir en combattant" et au son du tambour nos canuts descendent la Grande-Côte. Ils sont vite rejoints par ceux des Pentes puis par ceux de la Guillotière et de Vaise et des ouvriers d'autres professions viennent encore grossir leurs rangs.

Le choc avec la Garde Nationale, cette milice chargée du maintien de l'ordre (comme nos CRS aujourd'hui) dans les villes, est très rude : on relèvera environ 600 morts ou blessés !

Le 23 novembre à trois heures du matin, les insurgés s'emparent de l'Hôtel de Ville.

Mais tandis que 30.000 hommes commandés par le Duc d'Orléans, fils du roi, et le Maréchal Soult font route vers Lyon, le Préfet, aidé par les chefs d'atelier les plus modérés, reprend les affaires en main.

Quand l'armée arrive, l'ordre est déjà rétabli et les ouvriers n'ont plus qu'à rendre les armes.

Comme il arrive souvent, les plus puissants ont le dernier mot, le 7 décembre le tarif est supprimé et un nouveau préfet, Adrien Gasparin, homme à poigne, remplace l'ancien.

1831 à Lyon n'était pas une révolution mais simplement une revendication tarifaire

Mais cette question du tarif ne restera pas enterrée très longtemps.

La révolte de 1834.

Depuis 1831 des associations d'ouvriers s'étaient constituées et elles vont être le ferment d'autres soulèvements qui prendront peu à peu une couleur politique et républicaine.

Ces associations avaient essentiellement un but de protection et d'assistance mutuelle entre ouvriers, certaines avaient un but plus politique. C'est l'époque de la montée des idées républicaines dans le monde des ouvriers comme en témoigne par exemple Martin Nadeau, maçon de la Creuse à Paris. (j'ai lu ce livre pendant les vacances d'été...)

La plus puissante de ces associations à la Croix-Rousse est la "Société des Mutuellistes" qui regroupait plus de 2.000 chefs d'atelier et 50.000 ouvriers.

C'est à l'instigation de cette dernière que le 14 février 1834 une grève générale est lancée et le motif en est toujours le tarif !

Tous les métiers à tisser seront immobilisés pendant plusieurs jours, les marchands fabricants ne veulent rien savoir et par peur quittent la ville.

Mais cette grève se heurte à la fermeté de Gasparin et le 19 février, les canuts reprennent le travail sans rien avoir obtenu.

Tout en serait peut-être resté là, une fois de plus, mais six chefs d'atelier, prévenus du délit de coalition (Cf. la loi Le Chapelier du 14/6/1791) avaient été arrêtés à l'issue de la grève, pour être jugés.

Le 9 avril, le tribunal siège place Saint Jean car le palais de justice des 24 colonnes est alors en construction. Les canuts, voyant ce procès comme une provocation, se mobilisent et quelques milliers d'entre eux viennent manifester contre la loi interdisant les associations.

Ils se heurtent alors à un service d'ordre militaire musclé et sont obligés de reculer.

Mais l'insurrection gagne la ville et les faubourgs, l'église Saint Nizier et l'église des Cordeliers (Saint Bonaventure) sont occupées, des barricades s'élèvent un peu partout notamment à la Croix-Rousse.

Le préfet Gasparin n'était pas homme à tolérer ce désordre. Une armée de 10.000 hommes est appelée à la rescousse, une armée qui a tiré les conclusions du soulèvement de 1831 et qui va nettoyer systématiquement (et pas au "karscher"!) tous les points de résistance.

A la Croix-Rousse les combats furent extrêmement violents. Des colonnes militaires remontent la Grande-Côte et Saint Sébastien avec pas moins de vingt pièces d'artilleries. L'armée tire au canon sur les barricades, des maisons de la Grande-Rue sont éventrées par les boulets.

A l'issue des 13 et 14 avril 1834 les insurgés sont contraints de se rendre et l'on comptera près de

300 morts (exactement 276 dont 121 militaires) dans la ville et les faubourgs.

Les chefs des insurgés seront jugés par la cour des Pairs et défendus avec brio par le jeune avocat Jules Favre qui deviendra célèbre à partir de ce jour (il aura sa rue dans le 6° à partir de 1909, année du centenaire de sa naissance à Lyon).

Mais la question du tarif n'est toujours pas réglée et on aurait pu encore chanter : "c'est nous les canuts... nous allons tout nus » !

1848-49 C'est alors le temps des Voraces !

Si vous avez visité les traboules, au moins virtuellement, vous êtes entrés, au 9 de la place Colbert, dans cet immeuble de canuts typique des années 1830 et vous vous êtes trouvés dans une cour et face à un monumental escalier qui servit de décor à nombre de films. Là nous sommes dans la cour dite "des Voraces", au cœur de l'immeuble dit "des voraces" ou "de la République", de là nous pourrions, en descendant pas mal de marches et traversant quelques sombres couloirs gagner une autre sortie ou une autre traboule... mais arrêtons nous chez ces Voraces !

Ont-ils habité ici ? se réunissaient-ils dans cette cour ? je ne saurais l'affirmer, toujours est-il que la légende aidant, ils ont laissé leur nom à cet endroit quelque peu insolite... Mais qui étaient-ils donc ? Parmi les associations ouvrières plus ou moins clandestines que nous avons évoquées, les Voraces occupent une place tout à fait originale. Cette société des Voraces qui ne date que de 1846, ne fut à ses débuts qu'un groupement de quelques canuts revendiquant le droit d'avoir dans les tavernes de notre faubourg du vin au litre et non pas en bouteille car il était moins cher ainsi ! C'est sans doute de cette requête qu'ils tirèrent leur "appellation contrôlée" car chacun sait qu'il y a plus à boire dans un litre que dans une bouteille...

Mais progressivement, ces Voraces devinrent la société la plus engagée pour un renouvellement de l'ordre social et ils en vinrent à n'accepter parmi eux que des républicains convaincus. Ils se réunissaient régulièrement chez la Mère Maréchal qui, à l'angle de la rue des Fossés (Austerlitz) et de la rue du Mail, leur servait bien sûr... du vin au litre !

C'est peu être là, entre deux verres, que le 18 février 1848, ils apprennent la nouvelle de la proclamation de la République à Paris au cours de la révolution qui avait enflammé la capitale.

Je ne sais pas si nos Voraces ont pris le temps d'achever leur litre de rouge, mais ils ne tardèrent pas à débarquer les montées et dès le 24 février, ils s'emparent de l'Hôtel de Ville et de la Préfecture... il fallait à tout prix collaborer à cette œuvre d'instauration de la République seul régime capable d'assurer le respect des droits des ouvriers ! Avec la République, on pourrait enfin vivre en travaillant sans avoir à mourir en combattant ! Il était bien permis d'y croire...

Le Séminaire Saint Irénée, tout près à Croix Paquet est pris lui aussi : le clergé, assez compromis avec le pouvoir qui allait disparaître n'avait évidemment pas très bonne presse chez nos républicains néophytes !

Le 25, les Voraces se rendent au fort Saint Jean et après un simple entretien entre leur chef et le chef de la garde du fort, ils peuvent s'emparer, sans violence, des armes. Puis, en mars ils se rendent maîtres des bastions du rempart Saint Sébastien et des forts Saint Jean et Montessuy, ils en profitent pour démolir certaines fortifications. Jusqu'en juin, ils seront, à la tête des autres clubs populaires, les maîtres de la Croix-Rousse.

François Arago (1786-1853) astronome faisant partie du gouvernement provisoire de 1848, arrive alors à Lyon et persuade les Voraces qu'il n'est pas question que la République soit renversée. Ils cèdent et rendent les forts. Le 28 juin, l'armée reprend les canons, et une perquisition chez les canuts récupère pas moins de 34.000 fusils et mousquetons.

Mais, le 15 juin 1849, après la proclamation des résultats des élections législatives où les "rouges" l'emportent dans les faubourgs et les "amis de l'ordre" dans la ville, les canuts s'emparent de la mairie et de la prison du plateau avec la connivence du maire qui était l'un des leurs, et élèvent des barricades aux abords de la place. Malgré une résistance acharnée, 26 morts du côté des insurgés et 31 dans les rangs des soldats, une nouvelle fois l'armée se rend maîtresse de la situation. La proclamation de l'état d'urgence et la condamnation des meneurs à la prison ou au bagne régleront

le sort des Voraces.

Si nos Voraces n'ont jamais mangé personne, leur histoire sonne le glas de l'indépendance du faubourg et de la commune de la Croix-Rousse, et tout sera consommé le 24 mars 1852. Ce sera, si vous le voulez bien, l'objet de nos retrouvailles quand le Gone aura étudié puis écrit la suite de cette histoire.

A la revoyure mes belins et belines, d'ici là, gardez-vous quand même des Voraces !

Le Gone

20 - Et Guignol dans tout ça ?

Arrivés au milieu du XIX^e siècle nous sommes à l'orée d'un grand bouleversement pour Lyon et encore plus grand pour notre Croix-Rousse qui va y perdre son autonomie en devenant l'un des quartiers de notre grande ville. Cette transformation qui sera quand même très positive nous occupera dans les prochains chapitres... Nous serons alors sous Napoléon dit "le petit" mais qui initia tant de grandes choses... Mais n'anticipons pas.

Aujourd'hui, pour vous remercier de m'avoir accompagné jusque là, infatigables, sur ce long chemin ou cette longue ascension de notre colline de la Croix-Rousse, je voudrais vous emmener chez Guignol !

Hélas, nous ne pourrions pas assister à l'une de ces pièces savoureuses qui régaleront nos ancêtres, les gones de l'époque. Au sommet de ma petite bibliothèque lyonnaise trône, comme il se doit, une édition de 1909 du "Théâtre lyonnais de GUIGNOL" recueilli et commenté par J. Onofrio et illustré par E. Lefèvre et je vous assure que, si ce théâtre est fait pour être vu et surtout entendu, sa lecture est déjà bien savoureuse... Et cela n'a rien à voir avec toutes les mauvaises imitations que l'on a pu voir dans les parcs parisiens ou ailleurs que chez nous !

Nous nous contenterons aujourd'hui de rencontrer un peu Guignol et son père Laurent Mourguet, ils valent bien, un chapitre spécial ! Ne sont-ils pas, à eux deux, un concentré de cet humour des vrais gones ? En tout cas il me semble que je partage une certaine connivence avec eux...

A l'entrée Nord du quartier Saint Georges, sur la petite place du Doyenné, nous sommes accueillis par le sourire malicieux du buste de Laurent Mourguet (1769-1844) surmontant une reproduction d'un petit "castelet" avec, bien sûr, Guignol et son compère Gnafron.

Tout à côté, pas loin de la place de la Trinité et du café du Soleil qui, au bas du Gourguillon, servirent de décor au célèbre "Déménagement de Guignol", se trouve aussi la rue Mourguet. Cette rue remplace, depuis 1931, la rue Saint Pierre le Vieux (l'église Saint Pierre le Vieux avait été transformée en habitations et ateliers à la Révolution, avant d'être démolie en 1866.). La rue Saint Pierre le Vieux avait elle-même remplacé, vers 1680, la rue Pisse-Truye : il n'y a que ces "pisse-froid" de lyonnais pour inventer des noms pareils !

Né en 1769 et baptisé je crois le 3 mars à St Nizier, notre Laurent habita dans ce quartier du Vieux Lyon où il fut lui-même "canut", et là, il s'imprégna de la vie du petit peuple lyonnais laborieux. Sa vie fut contemporaine du déménagement de l'industrie de la Soie de Saint Georges aux Pentes et au Plateau de la Croix-Rousse, et si rien ne dit qu'il y habitât, son esprit fit bien partie du déménagement pour s'installer montée de la Grande-Côte ou Grande Rue de la Croix-Rousse ! C'est pour cette raison que je risque cette digression récréative dans notre découverte de la colline...

Ce vrai gone avait épousé une fille de Sainte Foy qui s'appelait Jeanne Esterlle, alors permettez au Gone, pas peu fier d'être le compatriote, sinon le contemporain (!), de cette Jeanne, d'en dire deux mots.

Jeanne Esterlle, qui fut donc pour Laurent ce que Madelon fut pour Guignol, naquit le 10 décembre

1764 dans une famille de vigneron fidésiens qu'elle quitta pour travailler, quand elle en eut l'âge, dans un atelier de Saint Georges. Là "elle fait des canettes, elle tire les fers aux métiers de velours, les lacs aux grands façonnés, puis elle devient compagne." (Justin Godard).

Et voilà que partageant le même labeur, Jeanne et Laurent se rencontrent puis se marient à Saint Georges le 22 novembre 1788, il paraît que dix ou onze enfants naquirent de cette union.

Ils se marièrent, eurent des enfants, mais ne furent pas très heureux, au moins au début, car 1788 c'est la veille de la Révolution et de la grande crise de la soierie que nous avons vue.

Alors Laurent, sans travail, accompagné de sa Jeanne et de ses gones, se transforme en marchand ambulancier, pour vendre quoi ? - l'histoire ne le dit pas... mais on sait qu'il fut aussi arracheur de dent dans les foires ! Il paraît que pour attirer sa clientèle ou distraire ses patients, Laurent utilisait (déjà) un petit théâtre de marionnettes à fils : Était-ce une bonne anesthésie ? Je n'ai jamais essayé !

C'est alors, en 1804, qu'une nouvelle vocation surgit : de canuts, notre couple allait devenir les metteurs en scène de la vie de ce petit monde qu'ils côtoyaient et les conservateurs de son langage savoureux !

Les marionnettes à fil vont céder la place à des marionnettes à gaine et ainsi vont naître les célèbres Guignol, Gnafron, Madelon et bien d'autres ! Toutes ces têtes de bois hautes en couleurs.

Guignol, avec deux grands yeux, cette curieuse coiffure noire d'où sort une natte rigide, le fameux "sarcifis" (salsifis), une jaquette marron avec des boutons dorés, un inséparable bâton, sa "tavelle", dont il sait distribuer les coups avec une grande aisance, c'est bien sûr le personnage principal. Il est, moralement au moins, l'archétype du gône et le portrait de Laurent Mourguet : Canut frondeur, anarchiste bon enfant, esprit vif aux réparties inattendues, amateur de bons tours, philosophe narquois, redresseur de torts à l'occasion et n'envoyant pas chercher ce qu'il a à dire !

Gnafron c'est l'ami et le compère inséparable, "cordonnier par nécessité et amateur de beaujolais par vocation" (J-Ch Bonnet), il tire son nom de "gnafre" qui signifie "péju" ou "regrolleur", enfin celui qui, revêtu d'un tablier de cuir, répare les souliers ...

Avec sa trogne rouge vermillon surmontée d'un grand chapeau, notre Gnafron avait peut-être les traits de Lambert-Grégoire Ladré, alias le père Thomas, cet ancien bateleur devenu l'assistant de Mourguet.

Madelon, c'est bien sûr la fidèle fenotte de Guignol. Bonnet sur la tête, caraco d'indienne et petit tablier à carreaux bleus pour vêtements, si elle peut évoquer Madame Mourguet, c'est surtout la femme type du canut : laborieuse, les charmes un peu défraîchis (le travaille ça use à la longue !). Mais aussi avec sa langue bien pendue, ne craignant pas quelque médisance à l'occasion, la Madelon pouvait parfois laisser transparaître un caractère un tantinet acariâtre...

Ce sont là les trois protagonistes, mais nous pourrions aussi citer le gendarme et le juge que Guignol aime tant ridiculiser, Pommadin le perruquier, Cadet l'ami de Gnafron, le père Bertrand ou Bonnard les rentiers, Gaspard Coq le notaire, Barjazon le restaurateur, Chalamel le médecin, Cassandre l'épicier... J'en passe et des meilleurs, nous avons là tout le microcosme de la société de l'époque !

Accompagné de sa petite troupe, Laurent Mourguet, nouveau Molière à sa façon, installe alternativement son "castelet" (la petite scène qui sert de décor aux marionnettes et cache ceux qui les manipulent) en plusieurs endroits de la ville et bien entendu aussi dans la grande allée des Brotteaux (notre actuel cours Franklin Roosevelt) car c'était là, avant toute construction d'immeubles, le parc de loisir de l'époque (Cf. Le Gône : Histoire de la Guillotière !...).

Alors se presse dans le public un peu toutes les classes de la société lyonnaise, nos canuts mais aussi des gens de "la haute", tel ce magistrat, J. Onofrio, spectateur assidu grâce à qui nous est parvenu le texte savoureux des pièces toujours improvisées selon un simple canevas. J. Onofrio

transcrivait au vol les dialogues et les publia pour la première fois en 1860.

Laurent Mourguet sera dès lors à la tête d'une longue tradition, son fils Etienne et son gendre Louis Josserand d'abord, puis cinq ou six générations de Mourguet, sans oublier, tout près de nous, les frères Neichthausen, Pierre (1873-1953) et Ernest (1876-1969) à la fois tullistes de métier et artistes de tempérament.

Ainsi Guignol deviendra partie intégrante de la culture de toutes les familles lyonnaise et de la mienne en particulier. C'est dans son héritage, que j'ai trouvé mon édition du "Théâtre Lyonnais de Guignol" et plusieurs tomes passionnants de l' "Almanach de la société des Amis de Guignol" « que contient le véritable calendrier lyonnais, de Z'histoires, de gandoises et de gognandises, de z'images canantes à regonfle maginées par de mamis que sont pas de cogne-mous » (On le trouve chez tous les marchands qu'en veulent et y ne coûte que huit francs moins un sous '7fr.95 en 1933').

Voilà, il nous faut maintenant quitter notre ami Guignol... mais s'il m'arrivait de mourir un jour (sainte Apoplexie ! il paraît que c'est chose qui arrive à tout un chacun, !), il me plairait bien d'aller au ciel, au moins pour retrouver la haut (car comme la Croix-Rousse ou Fourvière, le ciel c'est là-haut !) quelques gones qui, à la suite de notre Rabelais, avaient bien compris que le rire était la meilleur des médecines et le meilleur moyen de soulager notre humanité de bien des misères qui lui tombe à regonfle sur le casaquin !

On a dit que l'éternité, c'était long, surtout vers la fin... mais comment cela pourrait paraître long en compagnie de notre Laurent et de sa fenotte Jeanne ou avec notre grand Benoist Mary, Mgr Lavarenne ou tous ceux qui ont fait vivre la Mère Cotivet (à mon arrivée par la ficelle (?) cette dernière ne dira-t-elle pas : "Bien le boujour mon Belin, en descendant, montez don !..."), et la liste n'est pas close... En leur compagnie, on ne doit pas trop s'ennuyer, leurs gandoises ou leurs gognandises doivent bien occuper ce "temps qui n'en finit pas", ce doit être, il me semble, assez "guignolant" !

En attendant, comme malgré tout je ne suis pas trop pressé de les rejoindre, bien le bonsoir les gones, ménagez-vous, conservez-vous bien, et quoi que vienne, tenez tati (bon) et autrement à la revoyance !

Le Gone de service.

21 - Quand la Croix-Rousse devient Lyon 4°

Bonsoir, revoilà le Gone qui va vous parler d'abord de Napoléon dit "le petit" !

Charles Louis Napoléon BONAPARTE s'était fait élire à l'Assemblée Constituante de la Deuxième République en avril 1848 et par crainte bourgeoise du "péril rouge", il fut encore élu à une large majorité à la présidence de la République le 10 décembre 1848.

Charles Louis Napoléon était le neveu de Napoléon 1°, puisque fils de son frère Louis et d'Hortense de Beauharnais.

Cette Hortense était elle-même fille d'un premier mariage de Joséphine, ex Madame de Beauharnais puis Impératrice par son deuxième mariage avec Napoléon 1°. Nous savons que comme cette Joséphine ne lui donnait pas d'héritier, son impérial mari fit casser son mariage en 1810 (c'est plus facile quand on est puissant !) pour épouser Marie Louise fille de l'Empereur d'Autriche François 1°... Il faut bien que je fasse de la généalogie de temps en temps, mais ce n'est pas forcément facile avec les grands de ce monde ! Et la famille Bonaparte (j'allais dire "mafia", que les Corses me pardonnent s'ils le peuvent !...) est assez nombreuse et compliquée...

Mais revenons à notre Charles Louis Napoléon !

Elu Président de la 2^e République, tout en se présentant comme le protecteur du monde des ouvriers, il laissa les conservateurs de l'Assemblée mener une politique réactionnaire et le 2 décembre 1851, donc un an plus tard, par un coup d'Etat, il assura le retour au régime impérial... Finalement nos Voraces n'avaient peut-être pas tort de se faire du souci pour l'avenir de la République et Napoléon III deviendra la "bête noire" des clubs d'ouvriers.

En janvier 1852, en effet, une Nouvelle Constitution restreint le pouvoir législatif au profit de l'exécutif et le 2 décembre 1852 (décidément notre homme aime célébrer à sa manière, l'anniversaire de la victoire d'Austerlitz !), après un nouveau plébiscite, Charles Louis Napoléon est proclamé Empereur du Second Empire qui sera une véritable dictature à ses débuts. Il prend le nom de Napoléon III, laissant au jeune duc de Reichstadt défunt, alias Roi de Rome, le titre de Napoléon II.

Permettez moi de noter encore qu'en 1853, Napoléon III épousa une comtesse espagnole du nom de Marie Eugénie de Guzman y Montijo (1826-1920) qui devint ainsi l'Impératrice Eugénie. Là je voudrai amener un point d'histoire "capital" inconnu et peut-être que certains jugeront tiré par les cheveux ! Quand la belle Eugénie venait à Lyon, elle confiait sa tête à mon trisaïeul, André Greffe qui tenait, au rez de chaussée de l'Hôtel de l'Europe (situé rue Chambonnet actuelle) où descendait Sa Majesté, un salon de coiffure assez à la mode... Mais pas un cheveu d'Eugénie n'est resté dans la famille !

Si j'ai fait cette longue introduction d'histoire nationale, c'est bien sûr pour mieux situer, à quelques cheveux près, la suite de notre histoire de la Croix-Rousse à laquelle je reviens.

Napoléon III nourrissait une méfiance totale envers notre bonne Ville de Lyon et il y enverra les hommes les plus à poigne du marché politique tels que le grand préfet Vaisse ou le redoutable Maréchal de Castellane dont j'ai eu à parler il y a quelques temps...

Il faut dire qu'il avait quelques raisons pour cela. Lyon n'était-elle pas la ville qui en 93 s'était soulevée contre le pouvoir central ? Et dans les dernières années écoulées Lyon ne s'était-elle pas illustrée par les diverses révoltes que nous avons vues, révoltes fomentées à partir de ses faubourgs ?

Si aux dernières élections la ville avait voté dans le sens du Président, sans grande convictions d'ailleurs, les faubourgs avaient franchement voté "rouge".

C'est dans ce contexte que notre commune de la Croix-Rousse va disparaître et devenir Lyon 4^e.

Comme j'y avais déjà fait allusion (chapitre 19) des dissensions récurrentes traversaient depuis longtemps la ville et le faubourg. L'idée du rattachement de la Croix-Rousse à Lyon pour contrôler par une seule et même police urbaine ses éléments douteux mais aussi soumettre ses habitants aux mêmes impôts lyonnais, avait fait un certain chemin.

Et voici que le 16 mai 1851 Léon Faucher, Ministre de l'intérieur, déposa à l'Assemblée un projet de loi dans lequel il s'agissait de réunir les faubourgs à la ville et de faire du tout une seule agglomération lyonnaise afin, selon l'expression du Ministre, "de faire régner l'ordre et d'assurer la tranquillité dans une grande citée trop souvent agitée par l'émeute".

Le 19 du même mois de mai, 448 députés contre 214 adoptèrent la loi.

Le 24 Mai 1851 le décret tomba : "Les communes de la Guillotière, la Croix-Rousse et Vaise sont réunies à la commune de Lyon"...

De plus c'est le Préfet, centralisation autoritaire oblige, qui devient Maire de Lyon. Il exercera ses fonctions de police non seulement sur les trois faubourgs réunis à la ville, mais encore sur Caluire, Oullins et Sainte Foy. Les Maires d'arrondissement garderont seulement des responsabilités secondaires : Eclairage public, nettoyage des rues, entretien des voies secondaires et des bâtiments publics par exemple.

L'affaire avait été rondement menée, la mesure était dictatoriale, et il n'y aura même pas de réaction.

Lyon mise sous tutelle d'un Préfet-Maire vit quand même satisfait son désir d'absorber ses faubourgs. La Croix-Rousse, quant à elle n'eut pas à donner son avis... mais comme nous le verrons la prochaine fois, en devenant le 4^o arrondissement elle aura au moins les avantages d'être traitée comme la Ville dont elle faisait dorénavant partie intégrante !

Voilà mes belins, mais je vous sens tout ébravagés tandis que je ferme cette page... il ne faut pas vous laisser retourner les sangs comme ça ! Notre Croix-Rousse, elle n'est pas encore défuntée, elle n'a pas fait tout son temps, elle a même encore de beaux jours devant elle ! Allez, ménagez-vous, à vous revoir la semaine que vint !

Le Gone.

22 - La Croix-Rousse sous le Second Empire 1852-1870.

1 : L'eau, le gaz, les pavés et l'hôpital.

Parmi tous les livres que je consulte pour écrire cette "petite histoire" j'ouvre une nouvelle fois celui de Josette Barre, "La colline de la Croix-Rousse", qui me sert de fil d'Ariane...

A la page 110 de celui paru en 2001 (J-B a fait paraître deux livres avec le même titre) je lis :

« Par de grands travaux, le préfet-maire (il s'agit de Vaïsse) veut s'efforcer de compenser les désavantages politiques de l'assimilation par des avantages matériels, autant pour Lyon que pour ses anciens faubourgs....

Pour la Croix-Rousse, il propose immédiatement au ministre de l'intérieur de "rechercher toutes les solutions pouvant contribuer à l'amélioration pour les eaux, la propreté, la salubrité, surtout pour rendre plus directes et plus faciles les communications de la Croix-Rousse à l'intérieur de la ville où les ouvriers ont constamment à faire pour aller chercher ou rapporter du travail". Les travaux ne manquent pas et le rapporteur de la commission municipale en signale d'autres : "des quartiers malsains à assainir, des rues à élargir, à aligner ; des voies publiques à créer pour desservir les quartiers montueux ; des trottoirs, un meilleur système d'éclairage, de nettoyage, des réparations indispensables aux nombreux chemins." Tout ce qui n'a pu être fait auparavant, les autorités souhaitent s'y intéresser. »

Les premiers travaux qui vont être entrepris, parce que jugés les plus urgents, sont l'adduction de l'eau en quantité suffisante et l'évacuation des eaux usées jusque là inexistante, et cela en même temps que l'adduction du gaz pour un meilleur éclairage public et le pavage des rues qui n'étaient pas encore pavées. Quand je vois de nos jours telle rue défoncée et réparée à multiple reprise pour y faire passer successivement diverses conduites, je me dis que vraiment les "anciens" étaient loin d'être plus "idiots" que nous !

C'est la Compagnie Générale des Eaux, créée à Paris en 1853, qui est chargée du vaste chantier des eaux et des égouts. Une usine est donc créée Grande Rue Saint Clair et de là l'eau filtrée du Rhône (toujours la meilleure, il n'y a pas que le Beaujolais à Lyon !) est pompée par d'énormes machines, les fameuses pompes dites de Cornouailles, 20 mètres de haut et 13 de large, construites aux usines Schneider du Creusot. Les nombreuses chaudières à vapeurs qui alimentent ces pompes sont nourries au charbon de Saint Etienne qui arrive par la voie ferrée toute proche. Ces pompes, par de grosses conduites, refoulent l'eau vers deux réservoirs, l'un à mi-pente pour l'alimentation de la "ville basse" et l'autre au sommet du Plateau, à Montessuy, pour l'alimentation du Plateau et des Pentes.

Ce sont les Pentes qui bénéficieront les premières des installations car, nous nous en souvenons, le faubourg était lié par le contrat de son ancienne municipalité avec la compagnie qui assurait la modeste alimentation que nous avons vue.

En 1857 cependant, la CGE rachète la concession précédente et peu à peu, au gré des crédits, tous vont bénéficier de l'eau et des égouts. Des bornes plus nombreuses et plus généreuses sont implantées et certains particuliers privilégiés commencent à pouvoir jouir d'un robinet à domicile, mais il faudra encore beaucoup de temps pour que disparaissent les corvées d'eau, souvent réservées aux enfants. Des bouches d'incendie sont aussi installées qui permettront enfin le nettoyage des rues.

Profitant de l'ouverture des rues, la Compagnie du Gaz de Perrache procède à l'installation d'un réseau pour alimenter de nouveaux réverbères. Si, à cette époque, les becs de gaz commencent à faire leur apparition en France dans certaines habitations les plus luxueuses, car on fabriquait dès 1853 des becs à flamme circulaire "de type Argand", j'imagine que nos canuts devaient s'éclairer à la lampe à pétrole ou encore à la bougie. Il faudra attendre l'aube du XX^e siècle pour que le fameux "bec Auer" se généralise et remplace les lampes à huile ou à pétrole (l'ampoule électrique ne date que de 1879, quand Edison reprenant à son compte des inventions antérieures non protégées par brevet, met au point la lampe dite "à filament carbone"). Je me rappelle qu'après la guerre (celle qui devait être la der des ders), lors des pannes d'électricité assez fréquentes, mon père allumait, dans notre petit appartement de Sainte Foy, deux de ces becs qui y étaient encore : Je ne vous dis pas le ravissement du gone d'alors, il n'en fallait pas plus à l'époque !

Ces installations de conduites d'eau ou de gaz effectuées, la ville fournit un gros effort pour le pavage des rues. Dans les pentes, les rues du Clos Riondel sont enfin pavées et les autres sont repavées. Sur le Plateau, où il y avait tant à faire pour rattraper le retard, la plupart des rues seront pavées avec ces galets ronds du Rhône appelés "têtes de chat" car cela coûtait bien moins cher que les pavés taillés, en outre les chevaux s'y sentaient plus à l'aise et les piétons n'avaient qu'à marcher sur les trottoirs qui faisaient leur apparition !

Ainsi les conditions sanitaires de nos quartiers s'amélioraient, mais un autre grand progrès sera la construction de l'hôpital de la Croix-Rousse.

Nous avons vu que les habitants du Plateau, maintenant nombreux, n'avaient d'autre choix que d'aller se faire soigner à l'Hôtel-Dieu, l'hôpital du bord du Rhône, ce qui ne manquait pas de faire dire aux lyonnais grincheux (ça leur arrive !) : "ils profitent de notre hôpital financé par les droits d'octroi que nous payons..."

L' Hôpital de la Charité, quant à lui, ne recueillait pas les malades mais les assistés de toutes sortes comme nous l' avons vus dans une autre histoire du Gone.

Dès 1853, Vaïsse avait noté ce souci comme prioritaire : "un hôpital qui dispense les malades du long trajet qu'ils ont à faire pour venir chercher du secours à l'Hôtel-Dieu et qui recueille les vieillards qui n'ont pas de ressources, sans les éloigner de leur famille et de leurs amis". Citée par J-B, cette phrase ne révèle-t-elle pas les qualités de coeur de notre homme ?

Il faut dire aussi qu' avec la réunion des trois faubourgs, Lyon comptait maintenant 250.000 habitants et avec ses 1.100 lits, l'Hôtel-Dieu ne pouvait plus faire face à la demande de la population, il était urgent de lui trouver une annexe.

En échange des travaux qui le long du Rhône, rendaient leurs terrains des Brotteaux insubmersibles et leur donnaient une valeur nouvelle (voir encore la brève histoire de la Guillotière), les Hospices Civils veulent bien alors se charger de la construction d'un nouvel hôpital et tout naturellement c'est le Plateau de la Croix-Rousse qui sera choisi pour son implantation : La densité de sa population et la pureté de son air en faisaient un endroit tout trouvé.

Les propriétés Chazal, Guillot et Bouteille, soit en tout trois hectares, sont achetées 150.000 francs. La conception de l'hôpital est confiée à l'architecte Christot qui avait visité pour cela les grands hôpitaux parisiens notamment Lariboisière, l'administrateur des Hospices, Saint-Clair Duport, l'assiste..

A partir de 1856 les travaux de construction commencent pour se terminer en 1861. L'inauguration, présidée par Vaïsse, a lieu le 7 décembre 1861.

Le Docteur Frêne, médecin de l'Hôtel-Dieu détaché à la Croix-Rousse déclare :

" C'est l'établissement le plus satisfaisant de la cité au point de vue de l'hygiène. L'air y circule

librement dans les bâtiments et la lumière y est distribuée avec abondance ; des cours vastes et abritées sur ce plateau élevé, permettent aux malades de profiter sans inconvénients des bienfaits qu'un air pur et vivifiant peut leur procurer." (cité par J-B)

Dès l'ouverture, 330 lits de médecine générale, dont 70 payants, répartis en 7 salles, sont à la disposition des malades. Des frères et des sœurs, recrutés dans les autres établissements, assurent le service.

En 1866 une maternité est ouverte, puis en 1870 un service de chirurgie (guerre oblige), et encore, en 1875, un service de varioleux.

En cette deuxième moitié du XIX^e, nous voyons que notre Croix-Rousse devient "à châ peu" un quartier de Lyon tout à fait habitable. Finalement, l'annexion de 1852 et l'énergique gestion du préfet-maire Claude Marius Vaïsse furent, dès le début, très bénéfiques pour cette colline.

Mais il restait encore à mieux faire communiquer ce quartier du 4^e arrondissement avec le reste de la ville et pour cela il faudra aménager des montées puis raser les remparts, ce sera, si vous le voulez bien, notre ouvrage pour la prochaine fois !

A vous revoir mes belins, ce soir n'oubliez surtout pas d'éteindre la lampe à pétrole ou le bec Auer, les incendies sont si vite arrivés avec ces inventions modernes !

Le Gone

Note sur Claude Marius Vaïsse, Maire et Préfet de Lyon de 1853 à 1864 année de sa mort.

Par cette petite note, le gone voudrait contribuer à réparer une injustice dont semble souffrir la mémoire de ce grand homme, car, qui se souvient encore de lui en notre bonne ville, à part quelques historiens ?

Cette perte de mémoire vient-elle d'un refoulement dans les profondeurs de l'inconscient d'une ville qui n'a jamais apprécié une mise sous tutelle par un pouvoir central fort ? Vaïsse n'était-il pas l'homme envoyé par ce Napoléon III qui n'entendait pas donner des gages à la superbe lyonnaise ?... Mais il est bien difficile de conduire une ville chez le psychanalyste !

Si en 1865, un an après sa mort, on donna le nom du préfet à l'avenue du Parc de la Tête d'Or, et ce n'était que justice puisqu'on lui devait aussi la création de ce magnifique parc, en 1871 on s'empressa de redonner à cette avenue son ancien nom, avant qu'elle ne devienne en 1947 notre Avenue de Grande Bretagne.

Ce n'est qu'en 1957 (tardif remord ?) que non loin de là, la petite rue d'Helvétie devint rue Vaïsse, rue si modeste que le gone lui-même ne la découvre qu'aujourd'hui !

Et quel promeneur assez attentif remarque encore le petit buste de notre Préfet juché sur un socle démesuré, dans le silence d'un bosquet du Parc ?

Jean Claude Marius Magdeleine VAÏSSE naquit à Marseille le 8 juillet 1799.

Quand il arrive à Lyon en 1853, nommé par Napoléon, ce haut fonctionnaire est un homme d'expérience. Il avait été avoué, intendant civil en Afrique, sous-préfet, préfet, membre du Conseil d'Etat. A Lyon il est à la fois préfet, maire et sénateur et, muni de tous les pouvoirs, il va réaliser des projets anciens et aussi les siens. Soucieux autant de l'hygiène que de la sécurité, véritable Haussmann lyonnais, il va sortir la ville de son urbanisme du Moyen-Age, favoriser son équipement et endiguer ses fleuves afin de la prévenir des inondations qui régulièrement la dévastait.

Sous son mandat, le centre ville devient un immense chantier, il en démolit sans hésiter les vieilles maisons pour tracer les grands axes dont nous sommes encore fiers aujourd'hui, oubliant qu'ils les avaient aussi été tracés pour rendre possible les manœuvres des soldats et le tir des artilleurs du Maréchal de Castellane en cas de révolte urbaine ! Et ainsi nous avons la rue Impériale (Avenue de la République), la rue de l'Impératrice (Edouard Herriot), la rue de la Bourse, les quais du Rhône. C'est encore à Vaïsse que nous devons notre magnifique Palais du commerce ou de la Bourse, symbole de la prospérité du temps. Commencé en 1856, il fut inauguré le 25 août 1860 en présence de Napoléon III et de l'Impératrice Eugénie. Si vous avez l'occasion de visiter l'intérieur, n'hésitez pas

c'est une splendeur !

C'est le 8 août 1864 que la mort vint prendre ce grand travailleur, j'allais dire ce grand "Lyonnais" venu d'ailleurs, car n'est-on pas plus d'un lieu par ce que l'on y fait que par la simple naissance ? L'homme est peut-être oublié, mais l'œuvre demeure. Et si un jour il vous plait de "faire la rue de la Ré", faites plaisir au Gone, ayez une petite pensée pour notre grand homme...

23 - La Croix-Rousse sous le Second Empire 1852-1870.

2 : De nouvelles communications et la destruction des remparts.

Les Pentes faisaient partie de la ville depuis bien longtemps et aucune solution de continuité avec le reste de la ville n'existait plus depuis la destruction des fossés de la Lanterne (milieu du XVI^e, voir le chapitre 4) et quand il fut créé sous le premier empire, le 1^o arrondissement dans son ensemble était déjà bien intégré à la ville, il en était même alors le cœur.

Mais il n'en était pas de même du Plateau devenu le 4^o, il était séparé par les remparts et son accès par les voies existantes alors, n'était pas des plus aisés, nous l'avons souligné à multiples reprises... Le chapitre que j'ouvre aujourd'hui voudrait donc essayer de montrer comment on remédia à ces inconvénients.

Nous avons vu que lorsque les canuts investirent les Pentes (chapitre 13) bien des rues avaient été percées mais les voies d'accès au Plateau, en revanche, n'avaient pas beaucoup évoluées.

En plein milieu des Pentes s'étendait le Jardin des Plantes installé dans la partie supérieure du clos des Dames de la Déserte en 1802. Il recouvrait pour une part l'amphithéâtre romain oublié et perdu, qu'on allait chercher à Fourvière pendant assez longtemps. Ce jardin de deux hectares devait être très agréable pour le quartier, mais il empêchait les nouvelles rues du Commerce (Burdeau) et des Tables Claudiennes (chapitre 16) de rejoindre la montée des Carmélites pour atteindre ce qui était maintenant le 4^o.

Mais voilà que le Parc de la Tête d'Or commandé par Vaïsse aux célèbres jardiniers qu'étaient les frères Buhler, venait d'être enfin réalisé et pouvait, vers 1860, être ouvert au public... (J'avais esquissé l'histoire du Parc en parlant de la Guillotière). Il était donc plus facile pour le préfet de supprimer le jardin des Plantes, ce qui fut fait. Les gens de la Croix-Rousse n'avaient qu'à aller se promener le dimanche à la Tête d'Or et faire un tour sur le lac ! Ils l'avaient d'ailleurs bien mérité puisque, vous vous en souvenez peut-être, notre préfet avait ramassé tous les canuts au chômage pour creuser ce nouveau plan d'eau !

"Vaïsse confie alors à l'ingénieur Bonnet l'étude de l'ouverture des rues dans le jardin et le raccordement des quartiers situés à l'est de la Grande-Côte et à l'ouest de la montée des Carmélites" (J-B p.114).

Prenez vite votre plan de Lyon !

En 1856, la rue du Jardin des Plantes est ouverte, elle sera reliée aux Terreaux en 1862 quand la rue Terme sera créée. La rue de l'Annonciade est élargie, la place Rouville aménagée, le Cours des Chartreux (général Giraud) est renforcé.

La rue du Commerce (Burdeau) est prolongée jusqu'à la rue de l'Annonciade.

La rue Cascade, nom rappelant la petite cascade du jardin des plantes, est tracée pour relier la rue du Commerce à la montée des Carmélites (La rue Cascade s'appelle depuis 1945 rue Lucien Sportisse, résistant + 1944).

La rue des Tables Claudiennes est aussi prolongée jusqu'à la montée des Carmélites.

Plus haut la montée du Mont Sauvage (actuellement montée du Lieutenant Allouche depuis 1945) est aménagée sur l'ancien tracé de la montée du clos Riondel pour relier, en lacets, la rue du Bon

Pasteur au Plateau.

Voilà donc qu'avec tous ces travaux et une voiture à cheval pas trop poussif, il devenait plus aisé de gagner le 4° arrondissement, la ville avait bien travaillé en finançant ces opérations. Mais des initiatives privées vont aussi entrer en lice pour faciliter encore l'ascension du Plateau et tous les projets dont je vous fais grâce, aboutiront à la création, première mondiale, de la fameuse ficelle de la rue Terme, appelée aussi ficelle du Jardin des Plantes.

A ses débuts de conteur (c'était donc alors un compteur bleu !), le gone, alors moins bavard qu'aujourd'hui (car on ne s'améliore pas forcément en prenant de l'âge !) avait raconté cette histoire, vous la retrouverez facilement avec les fautes d'orthographe d'origine... simplement et pour mémoire, j'emprunte ici quelques lignes de Josette Barre (p. 118) :

« Le 3 juin 1862, le funiculaire du jardin des Plantes ou "ficelle de la rue Terme" est ouvert au public. Malgré quelques incidents techniques sans gravité, fortuits ou volontaires dans le but de faire baisser les actions de la Compagnie (Compagnie du chemin de fer de Lyon à la Croix-Rousse) et de les racheter ensuite 30% moins cher, le funiculaire connaît le succès escompté. En quelques minutes, Lyon et le Plateau sont reliés. Durant les sept premiers mois de fonctionnement, la ficelle transporte plus de 6.000 personnes par jour avec des pointes à 30.000 certains dimanches. C'est la promenade à la mode ! Pour deux sous, le prix d'un aller simple, les utilisateurs parviennent sans difficulté sur le Plateau, l'essentiel du trafic s'effectuant dans ce sens. Au mouvement des voyageurs, la Compagnie ajoute, en 1863, le transport des marchandises grâce à des plates-formes. En 1866, le funiculaire transporte plus de passagers que tous les services d'omnibus de Lyon et de sa banlieue »

Plus tard devant ce succès, une autre compagnie se créera en 1885, la Société du chemin de fer du funiculaire Croix-Paquet-Croix-Rousse. La deuxième ficelle de la Croix-Rousse sera inaugurée le 13 avril 1891, 29 ans après sa sœur aînée !

La "ficelle à deux sous" avec sa gare supérieure dont subsistent encore quelques bâtiments, va devenir un point de départ pour d'autres destinations. En 1860 se crée la Compagnie du chemin de fer de la Croix-Rousse à Sathonay et le 30 juillet 1863 la fameuse Galoche est mise en service permettant ainsi la liaison avec Sathonay où le Maréchal de Castellane avait créé le fameux camp militaire.

Ce train commençait par traverser le boulevard de la Croix-Rousse (des cartes postales de 1900 nous le montre) puis, suivant la courbe de l'Express-Way (devenu en 1961 le boulevard des canuts), continuait selon le tracé de l'actuel du métro, son chemin vers Cuire pour gagner Sathonay par ce qui est devenu une promenade piétonne, les riverains n'ayant pas voulu, pour des raisons qui les regardent, une prolongation du métro...

En 1866 la ligne est rachetée par la Compagnie des Dombes et est ainsi reliée à ligne Sathonay-Bourg, mais n'allons pas si loin, revenons à la Croix-Rousse !

Si le 4° arrondissement de Lyon était enfin bien relié tant au sud qu'au Nord il restait encore séparé de la ville basse par ses rempart construits au temps des guerres d'Italie, renforcés aux cours des siècles et notamment après 1793.

Que voulait en faire le Préfet Vaïsse ? - je ne sais pas, mais lorsqu'en pleine activité il fut terrassé par la "Grande Faucheuse" le 8 août 1864, les remparts étaient toujours debout.

Séparant la ville de l'un de ses arrondissements, avaient-ils encore une raison d'être ? Le 20 juin 1865, Napoléon III, lui-même, répond à cette question :

« Les fortifications n'ont plus aucune raison d'être ; elles sont inutiles contre l'ennemi et nous ne sommes plus au temps où l'on se croyait obligé d'élever de redoutables défenses contre l'émeute. » A leur place l'Empereur, en « témoignage de sa confiance dans le bon sens et le patriotisme de la population lyonnaise » (paroles citées par J-B), désire la création d'un vaste boulevard comme on n'en avait jamais vu à Lyon.

C'est encore l'ingénieur de la ville, Bonnet, qui élabore plusieurs plans avant d'aboutir, en 1866, au

plan définitif qui sera adopté malgré toutes les récriminations des habitants qui n'avaient pas digéré l'emprise de la Ville sur leur ancien faubourg.

Sur le tracé des fortifications, démolies à partir de 1865, un boulevard de 36 mètres de large, contre les 40 mètres prévu au départ, avec une chaussée de 12 mètres, relie le quartier du Fort Saint Jean à celui de la caserne et du bastion Saint Laurent. En effet l'armée gardait ces bâtiments extrêmes. Un square prévu à chaque extrémité garantit aux militaires le dégagement nécessaire.

A l'ouest, le boulevard est raccordé au cours des Chartreux (Général Giraud) grâce au déblai des fortifications. D'autres raccordements de rues sont aussi opérés.

Les terrains restés libres, soit plus de quatre hectares, sont lotis afin que les immeubles que nous voyons aujourd'hui soient construits, il y en a de fort beaux.

Entre 1867 et 1869 la nouvelle et majestueuse mairie du 4° est édifiée au 133 Bd de la Croix-Rousse, selon les plans de Desjardins, architecte en chef de la ville. La construction coûte 250.000 francs. Elle abrite alors les services d'état civil, de la Justice de Paix, la Caisse d'Epargne de la Croix-Rousse et la gendarmerie“ (JB p.123).

Mais voilà, la guerre de 70 va arriver, Napoléon III va être fait prisonnier pour finir ses jours en exil en Angleterre (+ le 1873). La Troisième République succèdera à l'Empire, mais la Croix-Rousse ne connaîtra plus jamais une telle transformation.

Je vous souhaite une bonne promenade sur le grand boulevard, seul ou bien accompagné (j'y vais, quant à moi, avec ma Fenotte). Vous ne pourrez plus prendre les ficelles, mais de grâce laissez votre voiture (ne participez pas à l'asphyxie urbaine!), prenez le métro et descendez place de la Croix-Rousse. Après avoir salué Jacquard de la part du Gone, laissez vous glisser “pedibus cum jambis“, jusqu'au “Jardin des Plantes“ et aux Terreaux par le boulevard et le “cours des Chartreux“, à la belle saison vous ne le regretterez pas ! Il fait si bon se promener sur ce boulevard, le Gone aime bien y déambuler certains matins à travers les étals du magnifique marché qui investit le large trottoir méridional...

Suite du feuilleton au prochain numéro... Courage, l'histoire va bientôt toucher à sa fin. Heureusement, car des travaux importants de relevés pour Génégagier m'attendent... Ménagez vous mes belines et belins !

Le Gone.

24 - La Croix-Rousse de 1870 au... XXI° siècle !

Plus de 130 ans en un seul message... Voilà que le Gone s'emballe !

Dans la dernière ligne droite, après ce long parcours, aurait-t-il envie d'aller plus vite?

Comme un cheval un peu fourbu il a certes, bien quelques raisons de sentir l'écurie !

Mais il y a peut-être aussi une autre raison qu'il me faut expliquer : Nous allons assister à la disparition, de crise en crise, de nos chers canuts ; après la colline qui prie puis la colline qui travaille notre Croix-Rousse va risquer de devenir la colline qui dort ... Alors, vous l'excuserez, mais le Gone n'a pas le cœur à s'appesantir trop longtemps sur cette dernière période !

Disons quand même quelques mots d'abord sur l'évolution de ce qui a fait la gloire de notre colline : la soierie... et puis quelques mots sur la physionomie que la Croix-Rousse a fini de prendre pour nous apparaître telle qu'elle est aujourd'hui.

Voyons les coups portés à la soierie et aux canuts, ils sont de plusieurs natures.

Il y eut diverses crises économiques. D'abord celle de 1870 à 1884 : en 1877 la moitié des métiers

sont arrêtés. Puis celle de 1929-1930 provoquée surtout par la perte des débouchés à l'exportation. Jean Pelletier note que « En quelques années on assiste à un véritable effondrement : Michel Laferère évalue la perte du chiffre d'affaires de la soierie lyonnaise à 75% de 1930 à 1937. Durant la même période, le nombre des métiers diminue... et en 1954 il n'y a plus que quelques centaines sur le Plateau. Les ateliers sont convertis en logements pour les classes populaires, ce qui explique largement la faiblesse de la construction de 1830 à 1954. »

Josette Barre note de son côté que « en 1914, la colline compte six fois moins de métiers qu'en 1856. De nombreux tisseurs ont quitté leurs petits ateliers pour l'usine. Ce recyclage s'est fait sans bruit, sans révolte. »

D'autre part, si entre 1884 et 1929, la Soierie se maintient et demeure malgré tout la principale activité de la colline c'est parce qu'elle passe lentement de l'artisanat à l'industrie. Les ateliers familiaux sauront d'abord se mécaniser grâce à l'arrivée à partir de 1892 de l'électricité fournie par l'usine de Jonage à des tarifs préférentiels pour les canuts. Mais peu à peu ces ateliers seront relayés par des usines qui s'installeront surtout en dehors de la Croix-Rousse, sur la rive gauche du Rhône mais aussi dans les campagnes du Rhône, de l'Ain, de la Loire où la main d'œuvre est moins chère et les ouvriers moins portés à la révolte (la délocalisation ne date pas d'aujourd'hui !). Dans ces usines, les canuts sont remplacés par des gens simplement chargés de surveiller les machines et c'est la fin du fameux "savoir faire", devenu désormais inutile.

C'est aussi le temps de l'arrivée de nouvelles matières premières qui, dans le tissage, entrent en composition avec la soie. Même si les couleurs de l'étoffe sont alors plus vives, la qualité n'est plus celle de la soie pure.

D'autre part, Hilaire Bernigaud, comte de Chardonnet, chimiste et industriel, (1839-1934) invente la soie artificielle comme le rappelle le monument élevé à sa mémoire sur la place des Pentes qui porte son nom.

Cependant d'autres activités apparaissent, notamment celles des usines de teinture Gillet qui investissent la plaine de Serin, et recyclent nombre d'anciens canuts. (La famille Gillet fit construire en 1913 une belle villa, 25 rue Chazière. C'est l'architecte Folla qui en traça les plans. Cette maison est depuis 1976 propriété de la Ville de Lyon et la Région Rhône Alpes y a installé un centre culturel.)

D'autres usines s'installeront encore plus tard, citons l'usine de tissage de nouvelles matières, Nanterne (ouverte en 1908, fermée en 1982) et puis dans les années 50, les usines Vial (électronique), Reulot et ACIR (métallurgie), Vignal (biscuiterie)... Qu'en reste-t-il aujourd'hui ?

Regardons maintenant quelques réalisations qui achevèrent la Croix-Rousse telle que nous la connaissons aujourd'hui.

La ficelle Croix-Paquet, dont j'ai déjà parlé, est mise en service en 1891, elle est remplacée maintenant par la ligne C du métro.

Le boulevard des canuts est ouvert en 1957 sur l'ancien site de la voie ferrée vers Satonay qui avait été mise en service en 1863.

Divers établissements scolaires prennent aussi place dans le paysage :

Les groupes scolaires dus à la loi de Jules Ferry (9/8/1876), il y en a quatre : deux sur le Plateau, un à Serin, un à Saint Clair.

Mais aussi les deux écoles normales d'instituteurs (devenu IUFM), celle des garçons ouverte en 1885 sur un terrain de cultures maraîchères, c'est l'oeuvre de l'architecte Marie-André Félix Bellemain, puis celle des filles, ouverte en 1887 sur l'ancienne propriété des Mazuyer de la Tourette dont il ne reste plus que le portail devant cette école construite par l'architecte Geneste.

En 1933 s'ouvre encore, sur le terrain des Chartreux, l'école de tissage, oeuvre de Tony Garnier, c'est aujourd'hui le lycée technique Diderot.

Et puis il y a les nouvelles églises. Saint Denis et Saint Polycarpe ne sont plus les deux seules églises de la colline : Saint Euchère, sur le versant oriental, avait été construite en 1842, Saint Bernard, au dessus de la place Colbert, entre 1859 et 1866, le Bon-Pasteur, au dessus de l'ancien Jardin des Plantes, entre 1876 et 1879, ces églises sont aujourd'hui fermées, le culte n'y est plus célébré. Au XX^e nous avons aussi l'église Saint Augustin (1910) rue Jacquard, la nouvelle église Saint Charles de Serin (1952), et enfin Saint Elisabeth (1964) rue Hénon.

Au début du XX^e, la partie ouest du Plateau n'avait pas encore été très concernée par les constructions. Il y avait là de grandes propriétés et des terrains de cultures maraîchères, mais, peu à peu, vont s'implanter des logements à caractère social.

Ainsi à partir de 1910, sont créés d'abord plusieurs lotissements de pavillons à l'ouest de la rue Chazière.

Puis en 1921 la ville propriétaire de l'ancien clos des soeurs de Sainte Elisabeth, soit cinq hectares à l'ouest de la rue Philippe de Lassalle, cède ce terrain à l'office municipal des Habitations Bon Marché (H.B.M.) pour de nouvelles constructions.

Pour desservir ces immeubles, de nouvelles rues sont alors créées, elles portent toutes des noms d'hommes de la soierie : des inventeurs de métiers comme Dangon, Bouchon, Falcon, Galantier ou des dessinateurs de fabrique comme Picard, Pillement, ou encore celui d'un grand fournisseur de soieries, Pernon. (Pour toutes ces rues et les suivantes, voir la note.)

De 1928 à 1935, d'autres H.B.M. sont construits sur la partie Est de l'ancien terrain militaire du Clos Jouve et les rues Carquillat et Leroudier sont ouvertes. Le reste du Clos Jouve, paradis des boulistes, deviendra en 1954 le stade Roger Duplat. Je note, car c'est d'une importance historique capitale, que c'est là que le Gône, encore collégien, venait passer des épreuves sportives...

Ainsi peu à peu la population vient occuper l'ouest du Plateau, mais les transformations ne sont pas terminées...

Commencé pendant la guerre où il servit d'abri contre les bombardements, le fameux tunnel de la Croix-Rousse est inauguré le 20 avril 1952. Cela amène une transformation de Serin, mais consacre aussi un certain sommeil de la colline. On en traverse les profondeurs sans s'occuper de ce qui peut se passer en surface ! Le Plateau n'est plus un lieu de passage. Maintenant, seule la statue de Jacquard, muette au milieu de la grande place, témoigne du passé glorieux et surtout laborieux que nous avons essayé de redécouvrir... Le bistanclaque-pan s'est tu à tout jamais. Les anciens immeubles de Canuts se délabrent.

Cependant, dans ces années d'après guerre, la demande de logements est très forte, comme nous le savons, et les possibilités qu'offre encore la Croix-Rousse vont attirer les promoteurs. Plus que la "colline qui dort" elle va devenir la "colline qui loge", la colline résidentielle. Le caractère particulier de ces quartiers qui ont su, malgré tout, conserver leur âme, attire beaucoup de nouveaux habitants qui viennent d'un "autre monde".

Les anciennes grandes propriétés qui se trouvaient au sommet des versants tant à l'est qu'à l'ouest vont l'une après l'autre succomber à l'offre des promoteurs pour la construction de très hauts immeubles parfois de douze ou quinze étages. On détruit de très belles villas et, avec les appartements construits à leur place, on vend à des particuliers la "vue imprenable" que l'on prenait, en fait, à tout le monde !

A l'est ce sont les immeubles qui longent la rue Louis Thévenet : Le Ventoux, le Belvédère, l'Esplanade.

A l'ouest, vers la rue Chazière, nous aurons les Hêtres, le Tulipier, la Résidence d'Alincourt, les Hauts de Saône.

Ces noms ne font-ils pas rêver ?

Quand il n'y eut plus de terrains à bâtir, on commença à détruire les anciens immeubles comme rue

Vaucanson par exemple, mais heureusement on s'orienta, depuis, vers la rénovation des immeubles de canut. Tout en offrant des appartements qui ne manquent pas de caractère, une partie du patrimoine est ainsi sauvée !

Si la partie haute de la fameuse montée de la Grande-Côte n'a pas résisté au pic (ou plutôt au "bul.") des démolisseurs réduisant allègrement en poussière des siècles d'occupation, il faut reconnaître que les jardins remplaçant des maisons devenues hélas des taudis, ne manquent pas d'agrément et procurent surtout une vue magnifique sur notre ville.

C'est en haut de cette esplanade, alors que nous découvrons le vaste panorama, que le Gone s'éclipse, comme pour abrégé le temps venu d'une séparation, après tous ces parcours qui ont duré plusieurs mois...

Si vous tendez un peu l'oreille, vous remarquerez que le "à la revoyure" qu'il vous adresse n'est pas sans émotion, car s'il y aura, peut-être, d'autres visites et d'autres découvertes, la ville qui s'étale à nos pieds est si vaste... elles ne seront plus sur la colline des canuts ! (Sous la carapace rugueuse du Gone, n'y aurait-il pas un tendre ?).

Le Gone.

NOTE : (D'après Maurice Vanario et Henri Hours)

LA SALLE Philippe de, dessinateur et mécanicien (1723-1804)

CHAZIERE Jean (1821-1885) Clerc d'Avoué lyonnais qui laissa son héritage à la Ville.

DANGON Claude, inventeur en 1605 du métier "à la grande tire".

BOUCHON Basile, ouvrier en soie, inventeur au XVIII^e du métier à aiguilles.

FALCON Inventeur du métier "Falconne" au XVII^e

GALANTIER Inventeur du métier "à la petite tire" ou "au bouton" (1687)

PICARD Pascal Joseph, dessinateur de fabrique 1748-1808)

PILLEMENT Jean, peintre de la Ville (1728-1808)

PERNON Camille, fabricant de soierie (1753-1808)

CARQUILLAT Michel Marie, Maître tisseur renommé (1802-1884)

LEROUDIER Marie Anne (1838-1908), artiste en broderie, épouse d'un dessinateur, elle dirigea avec sa fille le premier cours municipal de broderie.

25 - Remerciements, Bibliographie et Table.

REMERCIEMENTS :

Arrivé au terme de notre longue promenade sur la colline de la Croix-Rousse le Gone voudrait adresser quelques remerciements :

Les premiers iront à Fred., ma cousine, à qui j'ai dédié ce feuillet. Elle a bien fait de me provoquer car sans cela, je peux bien vous l'avouer maintenant, le Gone descendu de Sainte Foy, une autre colline, ne connaîtrait toujours pas la Croix-Rousse !

Les seconds iront à tous les amis de la liste qui ont bien voulu s'intéresser audit feuillet, mais aussi à tous ceux qui ont su le supporter en silence !

J'espère ne pas avoir déclenché trop d'allergie... Qu'on se rassure, malgré quelques projets, je ne suis pas prêt à entreprendre une pareille besogne !

Les troisièmes iront enfin à tous les auteurs dont les livres, toujours à portée de main, ont fourni la matière à votre serviteur.

En essayant de vous restituer ce que j'avais retenu de ma lecture de leurs livres d'historiens, j'ai simplement fait office de "médiun" et peut être aussi de piètre "apprenti sorcier"...

J'ai plaisir à énumérer ici ces livres car ce n'est que justice !

BIBLIOGRAPHIE :

- « La colline de la Croix-Rousse » Josette BARRE (ELAH 2001)
- « La colline de la Croix-Rousse, Histoire et géographie urbaine » J.BARRE (ELAH 1993)
- « Connaître son arrondissement, le 4° » Jean PELLETIER (ELAH date ?)
- « Saint Vincent, un quartier des bords de Saône » Max BOBICHON (1992)
- « Saint Denis de la Croix Rousse » Max BOBICHON
- « Traboules de Lyon, histoire secrète d'une ville » René DEJEAN (Le Progrès 1988)
- « Histoire populaire de Lyon » Auguste BLETON (Vitte 1899)
- « Histoire de Lyon » André PELLETIER (ELAH 2004)
- « Histoire de Lyon » Bruno BENOIT et Roland SAUSSAC (Ed. des Traboules 2001)
- « Mémento de l'Histoire de Lyon » Pierre COEUR (Ed. des Traboules 2005)
- « Histoire de Lyon et du Lyonnais » Jean-Pierre GUTTON (PUF, Qsj n° 481)
- « Les Lyonnais dans l'Histoire » J-P GUTTON et coll. (Privat 1985)
- « Lyon – Rhône » (Guide Gallimard)
- « Les rues de Lyon » Maurice VANARIO et Henri HOURS (ELAH 1990)
- « Rues de Lyon » Louis MAYNARD (J.Honoré Ed. 1980)
- « Le Littré de la Grand'Côte » Nizier du PUITSPÉLU (J. Honoré Ed 1980)
- « Le Parler lyonnais » Anne Marie VURPAS (Rivages 1993)

Et peut-être d'autres encore....

TABLE ou SOMMAIRE :

1	Introduction (18/11/2005)	p. 1
2	L' Antiquité (19/11/2005)	p. 2
3	Le Moyen-Age (23/11/2005)	p. 4
4	De la Renaissance à la Révolution (25/11/2005)	p. 7
5	De la Renaissance à la Révolution (suite) (29/11/2005)	p. 9
6	Au XVII° et XVIII°, la colline qui prie (1/12/2005)	p.12
7	La colline qui prie : Les Pentes (4/12/2005)	p.15
8	La colline qui prie : Le Plateau, les Pères Augustins (8/12/2005)	p.19
9	La colline qui prie : Le Plateau, les autres maisons religieuses (12/12/2005)	p.22
10	A la veille de la Révolution (5/01/2006)	p.24
11	La Révolution jusqu'en 1793 (7/01/2005)	p.27
12	1793 : l'année terrible (8/01/2006)	p.30
13	Quand les canuts s'installent à l'est de la colline (13/01/2006)	p.33
14	Que se passe-t-il à l'Ouest au début du XIX° (14/01/2006)	p.36
15	Les rues et les traboules : Les rues du Plateau (20/01/2006)	p.38

16	Les rues et les traboules : Les rues des pentes (22/01/2006)	p.41
17	Les rues et les traboules : Les traboules (22/01/2006)	p.44
18	Les équipements du faubourg (27 et 30/01/2006)	p.46
19	Vivre en travaillant ou mourir en combattant (31/01/2006)	p.50
20	Et Guignol dans tout ça ? (1/02/2006)	p.53
21	Quand la Croix-Rousse devient Lyon 4° (3/02/2006)	p.56
22	La Croix-Rousse sous le Second Empire (6/02/2006)	p.58
23	La Croix-Rousse sous le Second Empire (suite) (8/02/2006)	p.61
24	La Croix-Rousse de 1870 au... XXI° siècle ! (11/02/2006)	p.64
25	Remerciements, Bibliographie, Table.	P.67

Marc ROCHET, alias le Gone. marc.rochet@free.fr Novembre 2005 - février 2006